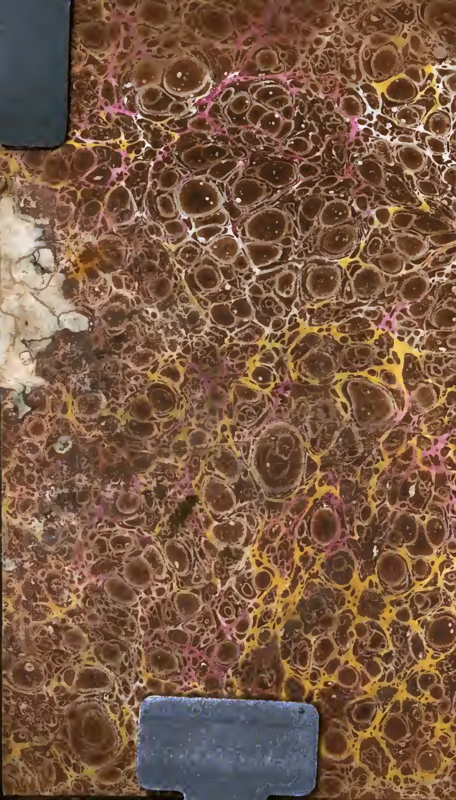






Relié par
CAPRON et DEBEAUVAIS
Rue de Wertingen N°30
Abbaye St Germain
à Paris

18.3.30.

9717

Palat. XLVIII 90

Palat. XLVII_1





LE PLUTARQUE

DES

JEUNES DEMOISELLES.

LIVRES D'ÉDUCATION

Qui se trouvent chez le même Libraire.

Histoire Sainte a l'usage de la jeunesse, depuis le commencement du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem par Tite, contenant l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testamens, avec des leçons explicatives des faits les plus intéressans qui s'y trouvent contenus, *ouvrage élémentaire;* par M. de Propiac; 2 forts vol. in-12, ornés de 8 gravures en taille-douce. Prix, ... 6 fr.

Histoire de France à l'usage de la jeunesse, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à ce jour, avec des leçons explicatives de chaque règne et de chaque époque intéressante de cette Histoire; par M. de Propiac. *Seconde édition*, ornée de 72 portraits; d'une nouvelle carte de la France, d'une gravure allégorique, et du portrait de l'Empereur Napoléon-le-Grand; 2 forts vol. in-12. . . . . 6 fr.

Histoire d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, à l'usage de la jeunesse, depuis l'invasion de Jules-César dans cette île jusqu'à ce jour; par M. de Propiac; 2 vol. in-12, ornés de 14 planches en taille-douce, contenant le portrait du roi régnant et ceux de ses prédécesseurs, et d'une carte des îles britanniques. . . . . 6 fr.

Plutarque, ou *Abrégé des Vies des hommes illustres de ce célèbre écrivain*, par M. de Propiac; ouvrage élémentaire destiné à l'usage des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexes; adopté pour les lycées. *Seconde édition*, 2 vol. in-12, avec portrait. . . . 6 fr.

Encyclopédie de la Jeunesse, ou *Abrégé des Sciences et des Arts*. *Cinquième édition*, augmentée, quant à la Géographie et à l'Histoire de France, des changemens et évènemens les plus remarquables arrivés jusqu'à ce jour; par madame H. Tardieu de Nesle; 1 fort vol. in-12, orné de cartes et gravures. . . . . 3 fr.

Grammaire italienne pour les Dames, dans laquelle, par la simplification et la précision des règles, exposées avec une nouvelle méthode, ainsi que par un traité tout nouveau sur la véritable prononciation, et un meilleur choix de dialogues et d'expressions italiennes, on peut apprendre cette langue facilement et en peu de temps; ouvrage divisé en 14 leçons; par Antoine Scoppa; 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Abrégé de l'Histoire d'Espagne de don Thomas d'Yriarte, traduit de l'espagnol par Ch. Brunet, suivi d'une description géographique de l'Espagne et du Portugal; 1 vol. in-12. . . . . . . 3 fr.

LE PLUTARQUE
DES
JEUNES DEMOISELLES,
OU
ABRÉGÉ DES VIES
DES FEMMES ILLUSTRES
DE TOUS LES PAYS;

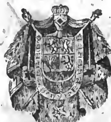
AVEC des leçons explicatives de leurs actions et de leurs ouvrages.

DÉDIÉ
A S. M. LA REINE DE HOLLANDE,
Protectrice des Maisons Impériales Napoléon.

PAR M. DE PROPIAC.

SECONDE ÉDITION.

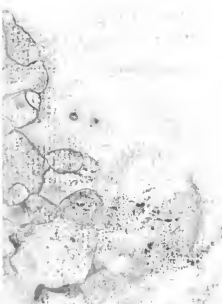
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez GÉRARD, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, nº 59.

1810.







A SA MAJESTÉ

LA REINE DE HOLLANDE,

PROTECTRICE DES MAISONS IMPERIALES NAPOLEON.

MADAME,

AUJOURD'HUI que le choix de l'Empereur, long-temps annoncé par l'opinion publique, a placé sous la protection de VOTRE MAJESTÉ les

Maisons Impériales Napoléon; aujourd'hui que la jeunesse et l'éducation des filles de nos guerriers, associés par le premier des héros à ce corps immortel dont la devise est *Honneur, Patrie, Napoléon,* sont confiées aux soins maternels d'une princesse qui unit, à un si haut degré, les vertus de l'ame aux qualités brillantes de l'esprit, que de graces n'ai-je pas à rendre à VOTRE MAJESTÉ, pour la faveur inappréciable qu'Elle daigne m'accorder en acceptant la dédicace de cet ouvrage! Mais cette faveur, en comblant mes vœux les plus chers, me laisse cependant un regret; celui de ne pas offrir à VOTRE MAJESTÉ une production qui soit plus digne

d'Elle. Je la supplie de me le pardonner, et de croire qu'honoré et enorgueilli d'un si grand suffrage, je consacrerai mes veilles et mettrai toute ma gloire à le mériter un jour.

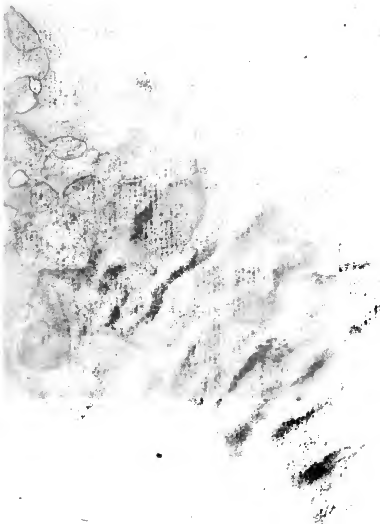
Je suis avec le plus profond respect,

de VOTRE MAJESTÉ,

MADAME,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

GIRARD DE PROPIAC.



LE PLUTARQUE

DES

JEUNES DEMOISELLES.

CLÉOPATRE.

Cléopatre était fille de Ptolomée Aulètes, roi d'Égypte, auquel elle succéda conjointement avec son frère Ptolomée Denis, l'an 51 avant J.-C. Célèbre par sa beauté et par sa mort, elle aima successivement les deux superbes rivaux à l'empire romain; Jules-César et Marc-Antoine; et même, suivant le rapport de Plutarque, son cœur fut sensible pour le fils du grand Pompée.

Avant qu'elle régnât seule, un nommé Pothus, qui avait le plus grand crédit à la cour, était venu à bout de la chasser d'Alexandrie. César ayant abordé dans cette ville, dépêcha secrètement un homme affidé à la reine, pour la presser de revenir sans délai. Elle se jeta dans un bateau avec un seul de ses amis, nommé Apollodore de Sicile, et arriva, la nuit close, au pied des murailles d'Alexandrie. Mais, voyant qu'elle courait le danger d'être reconnue, elle employa le stra-

tagême suivant. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes; Apollodore couvrit ce paquet d'une enveloppe, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, et le porta ainsi jusque dans l'appartement de César. Cette ruse, qui mit César à même de juger de l'esprit de Cléopâtre, décida le penchant qu'il ressentit d'abord pour elle. Il devint le médiateur de sa querelle avec son frère; mais celui-ci ayant conspiré contre lui, et s'étant noyé en cherchant à se soustraire à sa vengeance, il établit Cléopâtre sur le trône d'Égypte (*), et prit le chemin de la Syrie.

Les troubles qui agitaient Rome ayant donné l'occasion d'accuser Cléopâtre d'avoir fourni des secours à Cassius et à Brutus, dans la guerre qu'ils avaient eue avec Antoine, celui-ci fit dire à Cléopâtre de venir le trouver en Cilicie, pour y rendre compte de sa conduite, et y être jugée du crime qu'on lui imputait. Cette reine, qui comptait beaucoup sur le pouvoir de ses charmes, s'embarqua sur le fleuve Cydnus avec la plus grande pompe. Les voiles de son bateau étaient de pourpre, la poupe d'or, et les rames d'argent. Ces rames étaient maniées au son des lyres, des chalu-

(*) Ce fait est contesté par M. Dacier, qui prétend que Cléopâtre partagea encore le trône avec son frère cadet, conformément au testament de Ptolomée.

meaux et des flûtes. La reine galamment parée, et telle qu'on nous peint Vénus, était couchée sous un pavillon brodé d'or; de jeunes enfans, représentant les Amours, étaient à ses deux côtés, et la rafraîchissaient avec des éventails. Ses femmes, toutes d'une beauté parfaite, et vêtues comme les Néréides et les Graces, étaient les unes au gouvernail et les autres aux cordages. Les deux rives étaient embaumées de l'odeur agréable de l'encens et des parfums que l'on brûlait sur son vaisseau. Cette réunion merveilleuse des graces et de la beauté avec la magnificence fit sur Antoine l'effet que Cléopâtre s'en était promis, et le juge, oubliant sa dignité, tomba aux genoux de l'accusée. Un repas somptueux, suivi d'une fête brillante, termina cette journée; et, de ce moment, Antoine se trouva attaché au char de l'Égyptienne.

Afin de donner une idée de la prodigalité de cette princesse, on rapporte qu'elle paria avec Antoine qu'elle dépenserait plus, dans un seul verre de boisson, que lui dans tout un festin. Elle détacha donc une de ses boucles d'oreilles, composée d'une perle d'une grosseur et d'une beauté incomparable, la fit fondre dans du vinaigre et l'avala. Elle portait déja la main à l'autre, lorsqu'Antoine l'en empêcha en s'avouant vaincu.

Ce ne fut pas seulement par la beauté de

sa figure et la grace répandue sur toute sa personne que Cléopâtre captiva le cœur d'Antoine ; le charme de son entretien, l'agrément de son commerce, auquel elle joignit adroitement un peu de coquetterie, resserrèrent la chaîne dans laquelle elle sut le retenir. Elle prévenait ses goûts, le suivait dans ses plaisirs, et tirait parti de la plus petite circonstance pour flatter sa vanité. Un jour qu'il pêchait à la ligne et qu'il ne prenait rien, il parut fâché de cette espèce d'humiliation dont Cléopâtre était témoin. Il ordonna donc à des pêcheurs d'aller, sous l'eau, attacher secrètement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons. Cela fut exécuté, et il retira deux ou trois fois sa ligne chargée. Cléopâtre, qui s'aperçut de la fourberie, complimenta Antoine sur son bonheur, mais se promit bien de prendre sa revanche le lendemain ; en effet, elle ordonna à un des pêcheurs d'attacher à la ligne d'Antoine un gros poisson salé. Antoine sent le mouvement, croit que c'est une bonne prise, et retire vivement sa ligne hors de l'eau ; mais quel fut son étonnement quand il vit qu'il était dupe à son tour! Il était près de se fâcher, lorsque Cléopâtre lui dit : *Mon general, laissez-nous la ligne ; votre chasse est de prendre des villes, des royaumes et des rois.* Louange pleine de finesse, et bien faite pour désarmer sa colère.

Cependant cette princesse eut la douleur de se croire totalement abandonnée par son amant, qui, s'étant raccommodé avec Octave, connu sous le nom d'Auguste, épousa sa sœur Octavie, avec laquelle il vécut dans la meilleure intelligence pendant un assez long laps de temps. Mais Antoine étant repassé en Asie, pour faire la guerre aux Parthes, le souvenir de Cléopâtre revint à sa mémoire; il la revit, reprit ses fers et ne s'en sépara qu'à la mort.

Après la bataille d'Actium, bataille qui fut si fatale à Antoine, Cléopâtre, sachant qu'Auguste marchait contre Alexandrie, chercha les moyens de se procurer une ressource contre les caprices de la fortune en ramassant toutes sortes de poisons. Afin d'éprouver ceux qui causaient le moins de douleurs, elle faisait l'essai de leur vertu et de leur force sur des criminels condamnés à mort. Ses expériences lui ayant fait remarquer que ceux qui étaient forts faisaient mourir promptement, mais avec des douleurs insupportables, et que ceux qui étaient doux n'occasionnaient que de légères douleurs, elle essaya les morsures des bêtes venimeuses, et fit appliquer en sa présence, sur diverses personnes, différentes sortes de serpens. Enfin ayant trouvé que l'aspic ne donnait ni convulsions, ni tranchées, et que, précipitant seulement dans une pesanteur et un assoupissement accompagnés d'une

petite moiteur au visage, il éteignait doucement la vie, elle résolut d'avoir recours à ce moyen.

Elle avait fait bâtir près du temple d'Isis des tombeaux et des salles superbes tant par leur beauté et leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter ses meubles les plus précieux; l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, le cinnamome, et les remplit de torches et d'étoupes. Auguste qui ne regardait pas d'un œil indifférent tant de richesses, mais qui craignait que Cléopâtre, réduite au désespoir, ne les fit brûler, lui dépêcha, à plusieurs reprises, des gens qui lui donnèrent de sa part les plus grandes espérances d'un traitement plein de douceur et d'humanité. C'est dans ces tombeaux que Cléopâtre se retira, après avoir eu soin d'en garantir et d'en fortifier l'entrée. Alors elle fit annoncer à Antoine qu'elle était morte. A cette nouvelle, à laquelle il ajouta foi, il se perça de son épée. Mais la plaie n'étant pas assez grande pour lui causer une prompte mort, Cléopâtre lui envoya son secrétaire Diomède, avec ordre de le faire transporter dans le tombeau où elle était.

Dès qu'elle l'aperçut, elle déchira ses habits, se frappa le visage, se meurtrit le sein, et reçut dans ses bras son dernier soupir.

Auguste, ayant appris la mort d'Antoine, envoya Proculeius à Alexandrie, avec ordre

de se rendre maître de Cléopâtre. Cette princesse refusa de se livrer entre les mains de l'envoyé d'Auguste, et se borna à un long entretien avec lui, mais sans qu'il entrât dans le tombeau. Il ne put lui parler qu'à travers les fentes de la porte d'entrée, qui était très-forte et très-exactement fermée. Mais ayant eu par-là l'occasion d'observer les lieux, il alla faire son rapport à Auguste, qui, sur l'heure, ordonna à Gallus d'aller encore parler à la princesse. A l'exemple de Proculeius, Gallus approcha de la porte d'entrée, et entretint la reine, faisant durer exprès la conversation, afin de donner le temps à Proculeius de dresser une échelle contre la muraille, et d'entrer avec deux officiers par la fenêtre.

Une des femmes qui étaient enfermées avec la reine, apercevant ces hommes, s'écria tout éperdue : *Pauvre Cléopâtre! vous voilà prise.* A ces mots, la reine tourne la tête, voit Proculeius, saisit le poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture, et veut se percer le sein. Mais Proculeius, courant à elle très-promptement, la prend entre ses bras, et lui arrache le poignard.

De ce moment, la reine fut gardée à vue. Peu de jours après, Auguste alla lui rendre visite et essaya de la consoler. Il la trouva couchée sur un petit lit, dans un état fort pauvre et fort négligé. Dès qu'elle l'aperçut,

elle se jeta à ses pieds, horriblement défigurée, les cheveux en désordre, le visage effaré, sanglant, la voix tremblante, le sein déchiré et meurtri. Cependant cette grace naturelle et cette fierté que sa beauté lui inspirait étaient encore répandues sur toute sa personne.

Auguste, l'ayant engagée à se remettre sur son lit, s'assit auprès d'elle. Alors elle chercha à se justifier, en s'excusant sur la nécessité où elle s'était trouvée, et sur la peur qu'elle avait eue d'Antoine. Mais Auguste l'ayant arrêtée sur chaque article, et convaincue par des faits qu'elle ne pouvait désavouer, elle changea de ton, et eut recours aux prières les plus touchantes pour exciter sa compassion, et comme si elle ne pensait plus qu'à vivre.

Enchanté de l'entendre parler ainsi, Auguste fut persuadé que c'était l'amour de la vie qui lui inspirait un pareil langage. Il l'assura qu'il rendrait son sort plus heureux qu'elle ne devait s'y attendre, et se retira, pensant l'avoir trompée, mais étant lui-même le seul trompé.

Cependant elle apprit qu'Auguste, se disposant à retourner à Rome par la Syrie, avait le dessein de l'envoyer d'avance avec ses enfans, et de la faire partir sous trois jours. Alors elle lui fit demander la permission d'aller sur le tombeau d'Antoine faire les effusions funèbres, ce qui lui fut accordé. Après avoir répandu des libations, couronné le

tombeau de fleurs, et baisé, pour la dernière fois, le cercueil qui renfermait le corps d'Antoine, elle commanda qu'on préparât son bain. Dès qu'elle en fut sortie, elle se mit à table, où elle fut servie avec la plus grande magnificence. Sur la fin du repas, il arriva, de la campagne, un paysan chargé d'un panier. Les gardes lui demandèrent ce qu'il portait. Le paysan ouvrit le panier, retira les feuilles, et fit voir que c'était des figues. Les gardes admirèrent leur beauté et leur fraîcheur. Le paysan, souriant, les pressa d'en prendre. Cette franchise, qui paraissait si pleine de simplicité, acheva de les gagner et de dissiper toutes leurs défiances. Ils lui permirent d'entrer. Après le dîner, Cléopâtre prit les tablettes où elle avait écrit, et, après les avoir cachetées, elle les envoya à Auguste. Ensuite, ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans sa chambre, à l'exception de ses deux femmes, elle ferma la porte. Mettant alors la main dans le panier, il en sortit un aspic qui la piqua au bras. Sa mort fut très-prompte; car Auguste, qui comprit bien aux instances qu'elle lui faisait dans ses lettres, de la réunir à Antoine, envoya, en toute diligence, voir ce qui s'était passé. On ouvrit les portes, et l'on trouva la reine sans vie, couchée sur un lit d'or, et parée de ses habits royaux.

Quoiqu'Auguste fût très-fâché de sa mort, il

ne laissa pas que d'admirer sa magnanimité, et d'ordonner qu'on la mit avec Antoine dans un même tombeau.

Cette princesse qui était alors âgée de trente-neuf ans, en avait régné vingt-deux, et passé quatorze avec Antoine.

La mort de Cléopâtre a servi de sujet à la peinture et à la sculpture. On voit beaucoup de tableaux et de statues représentant cette princesse avec l'aspic qui fit couler le poison dans ses veines.

LEÇON.

DEMANDE. De qui Cléopâtre était-elle fille ?

RÉPONSE. De Ptolomée Aulètes, roi d'Égypte.

D. En quelle année naquit-elle ?

R. L'an 51 avant J.-C.

D. Par quoi s'est-elle rendue célèbre ?

R. Par sa beauté, son esprit et sa mort.

D. Quel est l'évènement le plus intéressant de sa vie ?

R. Son amour pour Antoine.

D. Fut-elle payée de retour ?

R. Antoine l'aima d'abord éperduement : après quoi il l'abandonna pendant quelques années : mais il revint ensuite à elle plus épris que jamais.

D. Qui causa la mort de cette princesse ?

R. La perte de la bataille d'Actium, si fatale à Antoine.

D. Où Cléopâtre se retira-t-elle quand elle apprit qu'Octave approchait d'Alexandrie ?

R. Dans de superbes tombeaux qu'elle avait fait bâtir près du temple d'Isis.

D. Où mourut-elle ?

R. Dans ces tombeaux.

D. Quel genre de mort choisit-elle ?

R. Après avoir fait l'épreuve de tous les poisons et de tous les venins sur des criminels, et vu que la piqûre de l'aspic était celle qui causait le moins de douleur et la mort la plus prompte, elle livra son bras à un de ces animaux venimeux, qui lui fut apporté dans un panier de figues, par un paysan.

D. Sa mort précéda-t-elle celle d'Antoine ?

R. Non, elle n'en fut que la suite.

D. Où fut-elle enterrée ?

R. A Alexandrie, où, suivant sa dernière prière à Octave, son corps fut mis avec celui d'Antoine, dans un même tombeau.

HÉLOÏSE.

On n'est pas bien d'accord sur l'époque de la naissance d'Héloïse. Quelques écrivains assurent qu'elle reçut le jour à Paris en 1101. Mais le voile le plus obscur étant toujours resté sur sa famille, on ignore le nom de son père et de sa mère. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle était nièce d'un chanoine de la cathédrale de Paris, nommé Fulbert, et que cet ecclésiastique, chez lequel elle demeurait, fut la cause de ses malheurs et de ceux d'Abailard.

Élevée chez les religieuses d'Argenteuil, Héloïse cultiva chez elles les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature. Riche en beauté, riche en esprit, rien ne lui manquait pour inspirer et pour sentir une forte passion : elle vit Abailard, et cet instant décida du sort de sa vie.

Abailard venait d'ouvrir une école à Paris. Son éloquence et les opinions qu'il professait lui attirèrent un très-grand nombre d'écoliers. Héloïse, que la renommée instruisit de ses talens, témoigna à son oncle le désir de devenir l'élève de ce grand homme, et l'avare

Fulbert, trouvant une économie à faire prendre à sa nièce des leçons d'un maitre capable d'enseigner plusieurs choses à-la-fois, y consentit.

Héloise, sensible aux soins particuliers qu'Abailard prenait d'elle, ne prévit pas le danger qu'elle courait avec un homme qui réunissait tout ce qu'il faut pour plaire. Elle prit long-temps pour de la reconnaissance un sentiment plus tendre ; dans cet aveuglement, elle passait avec Abailard des journées entières, sans apercevoir l'abyme entr'ouvert sous ses pas. Fulbert lui-même, à qui les empressemens du maitre ne parurent qu'un excès de zele, se laissa séduire par lui, et accepta une forte somme qu'il lui offrit pour être logé dans sa maison et rendre sa table commune. C'est à cette imprudence de Fulbert et à la liberté de se voir continuellement, qu'Héloise dut sa chute. Abailard, peu délicat, abusa de sa faiblesse ; et bientôt il ne resta plus à cette infortunée d'autre ressource que de quitter la maison de son oncle, et d'aller cacher chez une des sœurs d'Abailard, qui demeurait en Bretagne, la honte dont elle venait de se couvrir.

Abailard n'avait plus qu'un moyen de rétablir la réputation d'Héloise, et de réparer les torts qu'il avait avec Fulbert ; il demanda donc au chanoine la main de sa

nièce, mais sous la condition que cet hymen resterait secret. Fulbert consentit à tout, et la cérémonie, dont quelques amis sûrs furent les seuls témoins, eut lieu dans une chapelle particulière.

Héloïse et Abailard gardèrent le secret; mais Fulbert, à qui il ne suffisait pas d'avoir la conscience en repos, et qui voulait une réparation publique, s'empressa de le divulguer. Héloïse, craignant que son union avec Abailard ne lui fît tort, et ne renversât sa fortune si elle venait à être connue, démentit hautement ce que disait son oncle, et ne voulut jamais s'avouer mariée. Irrité de cette obstination, Fulbert en vint avec sa nièce à des violences dont Abailard craignit avec raison les plus fâcheuses suites. Afin de soustraire son épouse à ces mauvais traitemens, il la confia, sous des habits de religieuse, aux dames du monastère d'Argenteuil, où, comme nous l'avons déjà dit, elle avait passé son enfance. Fulbert, s'imaginant qu'Abailard sacrifiait sa nièce à son ambition, et trompé par son déguisement, ainsi que par le choix qu'elle avait fait d'un monastère pour se retirer, exerça contre ce malheureux époux la plus horrible vengeance.

Abailard se rendit alors volontairement au monastère de Saint-Denis. Mais, résolu de quitter à jamais le monde et d'embrasser l'état religieux, il ne voulut pas qu'Héloïse, jeune,

belle et sensible, y restât. Il lui écrivit à ce sujet, et, sans lui donner le moindre soupçon de ses craintes, il prit le prétexte de l'honneur et de la religion pour la conjurer d'imiter son exemple. Héloïse, accoutumée à n'avoir d'autre volonté que celle de son cher Abailard, lui fit sans résistance le sacrifice de sa liberté, et prononça ses vœux au monastère d'Argenteuil.

Peu de jours après la profession d'Héloïse, Abailard embrassa la règle des religieux de Saint-Denis. Sa grande réputation, qui rendait immense le concours de ses élèves, excita l'envie des autres moines qui le forcèrent de se retirer dans une de leurs maisons en Champagne. Il y fut suivi par ses fidèles disciples qui lui construisirent là une maison de pierres, et convertirent son oratoire en une église vaste et spacieuse, qui fut dédiée au Saint-Esprit sous le nom de *Paraclet*, c'est-à-dire, *Consolateur*.

Cependant Abailard fut élu abbé par le chapitre de Saint-Gildas-de-Ruys, en Basse Bretagne. Là, le souvenir d'Héloïse, l'image des maux que devait souffrir cette femme charmante, vinrent déchirer son cœur. Bientôt il apprend que les religieuses d'Argenteuil sont chassées de leur monastère : rien ne l'arrête ; il part précipitamment, va trouver Héloïse et la conduit au Paraclet. Ce lieu,

devenu riche par les libéralités des seigneurs voisins, fut érigé en abbaye, et donné à la savante et malheureuse Héloïse. Cette donation fut confirmée par l'évêque de Troyes et le pape Innocent II.

Conduit par son zèle, ou plutôt par le sentiment qui régnait encore dans son ame, Abailard rendit à Héloïse de fréquentes visites dans cet asyle. L'envie ne manqua pas de blâmer ses assiduités; alors, par respect pour l'honneur de son épouse, il la quitta et prit la route de Saint-Gildas, consolé par l'idée de la laisser dans un pays agréable, dans une maison où elle était aimée, et entourée de voisins qui la respectaient : il alla habiter des lieux sauvages, et vivre parmi des hommes jaloux, cruels, vindicatifs, et qui, plus d'une fois, attentèrent à sa vie.

Il semble que les peines que l'on peut épancher dans le sein d'un ami deviennent plus légères par l'assurance de les voir partager. Abailard crut donc trouver quelque remède à ses souffrances, en écrivant à quelqu'un sur l'amitié duquel il pouvait compter, et en lui faisant un tableau fidèle de tous les évènemens de sa vie. Mais par malheur cet écrit tomba entre les mains d'Héloïse, et ralluma un feu que le temps et l'absence n'avaient pu éteindre. La réponse qu'elle fit à cette lettre donna lieu à cette fameuse correspondance

dont nous citerons tout-à-l'heure quelques passages.

Cependant de nouveaux malheurs attendaient Abailard ; il fut condamné au concile de Soissons, à l'assemblée de Sens, poursuivi comme hérétique par Saint-Bernard, abbé de Clervaux. Il était sur le point de partir pour aller se justifier auprès du pape, lorsque Pierre le Vénérable termina tous ces différends et le réconcilia avec ses ennemis. Mais depuis ce moment, la santé d'Abailard devint languissante ; Pierre le Vénérable, dans l'espoir que le changement d'air lui serait favorable, le fit transporter au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône. Abailard, rongé de chagrin, accablé d'infirmités, n'y vécut que peu de temps, et mourut le 21 avril 1142, dans la soixante-troisième année de sa vie. Son corps fut envoyé à l'abbaye du Paraclet pour y être inhumé.

La douleur d'Héloïse fut aussi vive que son amour avait été grand. Elle chercha vainement dans l'étude et dans les pratiques de la religion quelques adoucissemens à ses peines. La mort seule pouvait y mettre fin. Mais, hélas ! ce ne fut que vingt-un ans après qu'Abailard lui fut pour jamais enlevé, qu'elle paya ce tribut à la nature ; et le tombeau où elle desirait tant de rejoindre son époux, ne s'ouvrit pour elle qu'en 1165. Parmi le grand

nombre d'épitaphes qu'on a faites en l'honneur de ces deux illustres personnages, nous nous contenterons de citer celle que l'académie des inscriptions et belles-lettres a fait graver à la réquisition de madame de Roye de la Rochefoucault, abbesse du Paraclet :

Ici
Reposent sous le même marbre,
PIERRE ABAILARD, Fondateur,
Et HÉLOÏSE, première Abbesse
De ce Monastère ;
Unis autrefois par les études,
L'esprit, des noces malheureuses
Et la pénitence ;
Maintenant, nous l'espérons,
Par l'éternelle félicité.
PIERRE mourut le 21 avril 1142.
HÉLOÏSE, le 13 mai 1163.

Nous avons promis quelques passages des lettres d'Héloïse à son époux : voici celui où elle cherche à rassurer Abailard sur le soin du troupeau qu'il lui a confié :

« Ah ! pense au moins que ton troupeau est » digne de tes soins ; ce sont les plantes de » tes mains et les enfans de tes prières. Dès » leur plus tendre jeunesse, elles fuient le » monde trompeur. Tu leur servais de guide » en ces montagnes incultes ; tu élevas ces » murailles saintes ; les déserts s'embellirent, » et le paradis fut ouvert dans ce lieu sau- » vage. Aucun orphelin en pleurs n'a vu nos » autels et nos parvis s'enrichir des biens de

» ses pères ; aucunes statues d'or données par
» d'avares mourans n'y ont été obtenues de
» leur coupable desir d'acheter l'éternité. On
» n'y voit que des voûtes simples, telles que
» la piété les pouvait élever, qui n'ont de
» voix que pour répéter les louanges données
» à leur fondateur. Dans ces murs solitaires,
» bornes éternelles de leur vie, sous ces dômes
» couverts de mousse et couronnés de tours
» qui s'élèvent en pyramides, où d'effrayantes
» arcades font régner la nuit au milieu du
» jour, où des fenêtres obscures ne laissent
» pénétrer qu'une clarté lugubre, tes yeux
» y répandaient une consolante lumière, et
» des rayons de gloire y brillaient durant
» chaque jour ; maintenant, aucun visage di-
» vin n'y porte la consolation ; tout n'est que
» sombre mélancolie, ou larmes continuelles.

» Qu'il est heureux le sort d'une vestale
» innocente! Elle a oublié le monde, le monde
» l'a oubliée. Éternelle splendeur d'une ame
» sans tache! Prières exaucées, vœux formés
» avec résignation, travail et repos, partage
» égal de la vie, sommeils légers et dociles
» qui permettent le réveil et les pleurs, desirs
» réglés, affections toujours uniformes, larmes
» délicieuses et soupirs qui volent au ciel!
» La grace brille autour d'elle de ses rayons
» les plus purs, et les anges, par un doux
» murmure, n'occupent ses nuits que de songes

» d'or; c'est pour elle que fleurit l'immortelle » rose d'Éden; et que les ailes des séra- » phins répandent leurs parfums célestes. Pour » elle, l'époux divin prépare l'anneau nuptial; » pour elle, un chœur de vierges, en vête- » mens blancs, chante l'hymne d'hyménée; » elle meurt au son des harpes célestes et va » se réunir aux substances éternelles ».

Voici quelques fragmens de la réponse d'Abailard à la première lettre d'Héloïse :

« Vous me mandez, Héloïse, que vous ne » vivez que pour moi, en paraissant ne vivre » que pour Dieu; que vous n'avez fait d'autres » vœux que d'être à moi, et de mourir en » m'adorant. A quoi songez-vous d'irriter ce » maître terrible, ce Dieu fort et jaloux qui » appesantit sa main sur nous depuis si long- » temps? Craignez-le pour votre intérêt et pour » le mien, si vous ne le pouvez encore pour » l'amour de lui; et ne le faites pas servir de » prétexte comme vous faites, à cette réputa- » tion de sagesse que vous vous êtes acquise.

» Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes » l'épouse de J.-C.; la dignité de votre état » doit vous donner le courage d'en remplir » les devoirs. Je vous aurais disputée à tous » les hommes, mais il faut vous céder à Dieu » à qui vous appartenez, et faire, par cet » effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur » tendre lui puisse offrir.

» Vous avez été la victime de mon amour, » devenez celle de ma piété. Écoutez ce que » Dieu demande de vous : il est dans sa gran- » deur de ne trouver dans l'homme d'autre » fondement de sa miséricorde que la fai- » blesse humaine; guérissons-nous de la nôtre » au pied de ses autels. Il n'attend de nous, » pour mettre fin à nos maux, que de voir » nos cœurs contrits et humiliés; que notre » pénitence soit aussi publique que nos crimes » l'ont été. Nous sommes l'exemple et l'excuse » de l'imprudente jeunesse. Apprenons à notre » siècle et à la postérité que la réparation de » nos égaremens en a mérité le pardon, et » faisons admirer en nous les prodiges d'une » grace qui aura pu triompher de l'amour ».

M. Pope, célèbre poëte anglais, a traduit en vers, ou plutôt imité les lettres d'Héloïse et d'Abailard. Voici un des plus beaux morceaux remis en français; il est supposé qu'une ombre parle à Héloïse du fond d'un tombeau :

« Cher Abailard, vois la triste Héloïse au » milieu des sépulcres.... tremblante.... La » pâle lueur des lampes qui expirent augmente » sa terreur.... Du fond d'un tombeau révéré » je crois entendre une voix funèbre. Appro- » chez, ma sœur, me dit-elle, venez, fille » désolée, voyez près de moi la place qui vous » est destinée. Comme vous, je fus autrefois » victime de l'amour; maintenant purifiée,

» je jouis d'un bonheur sans fin ; comme vous
» j'ai tremblé, j'ai prié, j'ai versé dès larmes.
» Le repos qu'on goûte ici n'est point troublé
» par les regrets et par les plaintes. Ici, l'a-
» mour a perdu ses droits ainsi que la super-
» stition ; c'est Dieu qui juge nos faiblesses, et
» non les hommes.... Me voici, ombre fortu-
» née qui m'appelez, me voici : préparez vos
» guirlandes, vos palmes immortelles ; je vais
» entrer dans les demeures paisibles où le
» pécheur pénitent jouit d'un calme heureux,
» où le feu qui brûle les séraphins s'épure
» et devient plus ardent. Cher Abailard, tu
» ne refuseras pas de me rendre les derniers
» et tristes devoirs ».

De tous nos poëtes, M. Colardeau est celui qui a transmis avec le plus de succès l'épître de M. Pope en notre langue : tous les charmes de la poésie se trouvent réunis dans son ouvrage.

Nous croyons devoir en donner ce fragment :

Ô grace lumineuse! ô sagesse profonde!
Vertu, fille du ciel, oubli sacré du monde ;
Vous qui me promettez des plaisirs éternels,
Enlevez Héloïse au sein des immortels.
Je meurs.... Cher Abailard, viens fermer ma paupière,
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.

LEÇON.

DEMANDE. Où, et en quelle année Héloïse naquit-elle ?

RÉPONSE. A Paris, en 1101.

D. De qui reçut-elle le jour ?

R. Le voile le plus épais couvrant sa naissance, on ignore le nom de son père et de sa mère. Tout ce que l'on sait c'est qu'elle était nièce d'un chanoine de la cathédrale de Paris, nommé Fulbert.

D. Où fut-elle élevée ?

R. Chez les religieuses d'Argenteuil.

D. De qui prit-elle ensuite des leçons ?

R. Du savant et célèbre Abailard, qui devint son époux.

D. Cette union fut-elle heureuse ?

R. Non; ces deux époux furent forcés de se séparer.

D. Où Héloïse se retira-t-elle ?

R. Dans le monastère d'Argenteuil, où elle prononça ses vœux.

D. Y resta-t-elle toute sa vie ?

R. Non; elle alla au Paraclet dont elle fut nommée abbesse.

D. En quelle année mourut-elle ?

R. En 1163, âgée de soixante-deux ans.

D. A quoi doit-elle sa célébrité ?

R. A son amour pour Abailard, à ses malheurs, et à des lettres pleines de sentiment, qui ont été traduites dans toutes les langues.

JEANNE D'ARC.

Jeanne d'Arc, ou du Lys, connue sous le nom de Pucelle d'Orléans, naquit à Domremy, hameau de la paroisse de Greaux, sur la Meuse, près de Vaucouleurs. Son père se nommait Jacques d'Arc, et sa mère Isabelle Romé. Son éducation se ressentit de l'état obscur dans lequel le sort l'avait fait naître; et lorsqu'elle quitta le pays de sa naissance pour aller chercher fortune, elle était bien loin de penser que son nom passerait à la postérité. Son premier emploi fut d'être servante d'hôtellerie; mais sévère sur l'honneur, elle sut se défendre de ceux qui voulurent attaquer sa vertu. Comme elle était naturellement d'une complexion très-forte, elle fut chargée par ses maîtres de mener les chevaux à l'abreuvoir. Elle prenait plaisir à les monter elle-même et à les fatiguer. Aussi acquit-elle une si grande perfection dans ces exercices, que, lorsqu'elle parut à l'armée, aucun cavalier ne se trouva en état de l'égaler dans l'art de bien manier un cheval.

Jeanne était belle, fraîche comme la rose, et avait un air de santé qui attirait sur elle tous les regards. Un jeune homme, son nom

n'est pas connu, ne put résister à tant de charmes. Il lui fit la cour, se crut aimé, et assigna sa prétendue maîtresse à l'officialité de Tours, pour qu'elle eût à l'épouser. Jeanne comparut au tribunal, et répondit avec tant de modestie et de bon sens, que le galant fut débouté de sa demande. Néanmoins il voulut continuer sa poursuite. Afin de s'y soustraire, Jeanne retourna à la maison paternelle; et c'est là qu'elle forma le noble dessein de sauver la France et de l'arracher aux Anglais. On attribue à des visions cet élan patriotique; mais ce qui est plus vraisemblable, c'est que sa tête s'exalta par une dévotion fervente.

Quelques affaires l'ayant mise dans le cas d'aller avec sa tante chez M. de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs : « Capitaine messire, » dit-elle, sachez que Dieu, depuis un temps en » ça, m'a plusieurs fois fait savoir et comman- » dé que j'allasse devant le gentil dauphin qui » doit être, et est vrai roi de France, et qu'il » me baillât des gendarmes, et que je leverais » le siège d'Orléans ». M. de Baudricourt, qui la prit pour une folle, ne daigna pas lui répondre. Mais un vieux gentilhomme nommé Longpont, qu'elle alla trouver, s'aperçut de son bon sens, et l'écouta avec attention. Quoiqu'il connût bien le triste état auquel Charles VII se trouvait réduit; quoiqu'il sût qu'il ne lui restait plus que la ville d'Orléans, vivement

assiégée par les Anglais, et que le bras d'une fille de dix-sept ans ne pouvait pas lui être d'un grand secours, il crut pourtant qu'il ne fallait pas refuser ses offres de service. Il pensa même que l'arrivée d'une fille que l'on pourrait regarder comme l'envoyée du ciel serait capable de rendre le courage aux assiégés. Il alla donc trouver M. de Baudricourt, et lui représenta les motifs qui lui faisaient desirer qu'on permît à Jeanne de suivre le but qu'elle s'était proposé. Elle-même revint quelques jours après chez le gouverneur, et lui dit : « Au nom de Dieu, vous mettez trop de temps à » m'envoyer : aujourd'hui le gentil dauphin a » eu, assez près d'Orléans, un assez grand dom» mage ». Le hasard permit que le dire de Jeanne fût vrai. Alors M. de Baudricourt ne fit plus de difficultés, et consentit à l'envoyer auprès du roi. Deux gentilshommes furent chargés de l'accompagner, et l'héroïne partit avec eux, montée sur un coursier.

La première fois qu'elle parut devant Charles VII, elle était habillée en guerrier. On prétend qu'elle le reconnut au milieu de ses courtisans, quoiqu'il fût déguisé, et qu'elle lui dit : *Gentil roi, c'est à vous que je veux parler.* Admise à son audience, elle l'assura qu'elle était envoyée pour le secourir, et pour délivrer Orléans. Le monarque français, frappé de son discours, accepta ses offres, et lui fit faire un équipage complet de guerre.

Alors Jeanne, armée de pied en cap, parut devant l'armée. Sa grace, son aisance et son adresse étonnèrent tous les spectateurs. On la conduisit à Blois, où l'armée s'assemblait pour secourir Orléans. Elle voulut absolument avoir une épée qui, depuis plus d'un siècle, était dans le tombeau d'un chevalier, derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois. Elle se fit faire une bannière ornée de fleurs-de-lis, et sur laquelle Dieu était représenté sortant d'un nuage, et tenant le globe à la main. Son casque était orné d'un panache blanc; son cheval était de la même couleur.

Le 29 avril 1429, elle parut devant Orléans à la tête de douze mille hommes. Les Anglais furent indignés de ce qu'on leur envoyait une fille pour les combattre. Mais les Français, persuadés que Jeanne était une protégée du ciel, reprirent courage; et, sous les auspices de notre héroïne, qui fut secondée par une sortie du comte de Dunois, la ville d'Orléans reçut un convoi considérable. Jeanne y fut reçue comme un ange libérateur. Toutes les rues furent tapissées, et l'alégresse publique s'y montra générale.

Jeanne ne prit qu'un seul jour de repos, après lequel elle emporta le fort Saint-Loup, le boulevard Saint-Jean, et celui des Augustins, et finit enfin par chasser les Anglais de tous leurs retranchemens. Dans ces différentes

attaques, elle reçut plusieurs blessures, dont la plus considérable fut un coup de flèche à la gorge, qui fit craindre pour sa vie, par la quantité de sang qu'elle perdit. Comme tout le monde s'empressait autour d'elle pour la secourir, elle dit en souriant : *C'est la gloire, et non du sang qui coule de cette plaie.*

Enfin, le 8 mai 1429, le siège d'Orléans fut levé. Jeanne vint porter au roi cette heureuse nouvelle, et lui dit qu'il fallait qu'il allât à Reims pour se faire sacrer roi. Charles VII ne demandait pas mieux; mais ce projet présentait les plus grandes difficultés, les Anglais étant maîtres de toutes les places par où il devait passer. Jeanne ne pensa plus qu'à vaincre ces obstacles; et ayant été députée auprès du connétable de Richemont, qui, étonné des premiers succès des Français, songeait à se tourner de leur côté, elle le décida à abandonner les Anglais, et à venir avec elle faire le siège de Gergeau, qui fut pris ainsi que Meun.

Jeanne se rendit successivement maîtresse d'Auxerre, de Troyes et de Châlons. Ces avantages ouvrirent au roi la route de Reims. Le 16 juillet il entra dans cette ville, et y fut sacré le 17. Jeanne assista à cette cérémonie en habit guerrier, et portant l'étendard royal. Dès que le roi eut reçu la sainte onction des mains de l'archevêque, elle se jeta à ses genoux, et lui

dit en pleurant de joie : *Enfin, gentil roi, or est exécuté le plaisir de Dieu, qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes un vrai roi.* Ce monarque, pénétré de reconnaissance, et voulant en donner des preuves à notre héroïne, fit frapper une médaille en son honneur, où l'on voyait d'un côté son portrait, et de l'autre une main portant une épée, avec ces mots pour légende : *Concilio confirmata Dei.* Soutenue par le secours du ciel.

Charles VII, après s'être emparé de S.-Denis et de Lagni, vint mettre le siège devant Paris. Les barrières de la porte Saint-Honoré furent d'abord forcées. Les troupes royales firent des prodiges de valeur; mais ayant été contraintes, par le manque de vivres, de se retirer, Jeanne, qui s'aperçut que ses ennemis triomphaient de cette espèce de revers, voulut quitter l'armée. On la retint; et, pour la venger de ses ennemis, on ennoblit sa famille; son nom fut changé en celui de du Lys, et la ville de Domremy, où elle avait pris naissance, fut exempté à perpétuité de toute espèce d'impôts.

Mais hélas! le bonheur de Jeanne touchait à sa fin, et tant d'honneurs devaient être suivis de la plus fatale catastrophe. Les Anglais assiégèrent Compiègne avec le duc de Bourgogne, en 1430. Le 25 mai, Jeanne y entra malgré les ennemis. Le jour même elle fit une sortie où

malheureusement elle fut investie avec ses troupes et forcée de faire une prompte retraite. Toujours la première où le danger était le plus grand, elle ne voulut rentrer que la dernière. Mais lorsqu'elle se présenta à la porte, elle la trouva fermée. Alors elle retourna vers les ennemis, et combattit en désespérée. Enfin, son cheval ayant été renversé, elle fut contrainte de se rendre à Lyonnet, bâtard de Vendôme, qui la remit à Jean de Luxembourg, qui eut la basessse de la vendre aux Anglais pour la somme de 10,000 livres. Dès-lors cette infortunée victime de la plus horrible perfidie fut abandonnée, oubliée; et le roi lui-même, qui avait entre les mains plusieurs Anglais de marque, ne fit aucune démarche pour les échanger contre elle.

La prise de Jeanne fit autant de plaisir aux Anglais que s'ils eussent fait la conquête de la France entière. Mais la conduite qu'ils tinrent est une tache dont ils ne se laveront jamais. Au mépris de tous les droits les plus sacrés, ils firent conduire Jeanne à Rouen, et ordonnèrent qu'on instruisit son procès. L'évêque de Beauvais eut l'infamie de demander à être son juge. Ayant obtenu cette honteuse faveur, il prit le titre *d'inquisiteur de la foi*. Jeanne fut accusée d'être sorcière, devineresse, fausse prophétesse; d'avoir fait pacte avec les esprits malins; d'avoir troublé le repos commun avec

scandale, d'avoir oublié la bienséance due à son sexe, et d'être au moins suspecte d'hérésie.

Rien n'était plus aisé à Jeanne que de se justifier d'inculpations aussi absurdes. Mais elle était condamnée avant que de parler. Aussi s'occupa-t-elle de se procurer la liberté, à quelque prix que ce fût. Elle eut le courage de sauter du haut de la tour de Beaurevoir, où elle était enfermée. Cette chûte, qui devait la tuer, ne fit que l'étourdir; et la sentinelle, avertie par le bruit qu'elle fit en tombant, la reprit. On lui imputa alors le nouveau crime d'avoir voulu se suicider. Enfin, suivant les conclusions de Guillaume Stivel, *promoteur* dans l'affaire, et l'avis des évêques de Beauvais, Coutances, Lisieux, du chapitre de Notre-Dame, de seize licenciés et de onze avocats de Rouen, elle fut condamnée à être brûlée vive. Le 30 mai 1431, ce jugement inique fut exécuté.

Voici les détails authentiques de sa mort, tels que les donne M. Villaret, dans la continuation de l'histoire de France de M. l'abbé Velly :

« L'exécuteur, tremblant, s'avança pour la
» recevoir des mains des Anglais. Elle de-
» manda un crucifix; un anglais rompit un
» bâton dont il fit une espèce de croix : elle
» la prit, la souleva de ses mains appesanties,
» l'approcha de sa bouche, la mit contre son

» sein, monta sur le bûcher. On lui présenta » la croix de l'église voisine qu'elle avait demandée avec instance. Elle supplia qu'on » attachât devant-elle ce signe du salut des » chrétiens. Lorsqu'elle sentit que la flamme » commençait à l'atteindre, elle avertit les » deux ministres qui étaient près d'elle de » se retirer. Comme on ne voulait laisser aucun doute sur sa mort, on avait donné au » bûcher une hauteur extraordinaire, afin » qu'elle fût aperçue de tout le peuple. Cette » précaution rendit le supplice beaucoup plus » long et plus douloureux. Lorsqu'on crut » qu'elle était expirée, on ordonna au bourreau d'écarter le feu, pour qu'il fût plus » facile de la considérer. Tant qu'elle conserva un souffle de vie, on n'entendit sortir » du fond des flammes que le nom de *Jésus;* » exclamation qui n'était interrompue que » par les sanglots et les gémissemens que les » douleurs lui arrachaient. Après sa mort, » l'évêque de Wincester ordonna qu'on ramassât ses cendres, et qu'on les précipitât » dans la Seine ».

Telle fut, à dix-neuf ans, la fin de cette fille merveilleuse. Sa famille existait encore il y a cinquante ans en Anjou et en Bretagne; mais le dernier mâle est mort en 1760. On lui a érigé des monumens en plusieurs endroits, et nommément à Rouen. On voyait

encore à Orléans, avant la révolution, une croix élevée par les bourgeois sur le pont, et au pied de laquelle elle était représentée avec Charles VII, tous deux armés de pied en cap (*).

LEÇON.

DEMANDE. Ou naquit Jeanne d'Arc?

RÉPONSE. Au hameau de Domremy, près de Vaucouleurs.

D. Comment se nommaient son père et sa mère?

R. Jacques d'Arc et Isabelle Romé.

D. Quel fut son premier emploi quand elle fut grande?

R. Celui de servante d'hôtellerie.

D. Suivit-elle toujours cet état?

R. Non. Étant revenue chez son père, sa tête s'exalta par une dévotion fervente, et elle alla trouver M. de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, pour lui dire que le ciel la destinait à sauver la France et à faire lever le siège d'Orléans.

D. Que lui répondit le gouverneur?

R. Il la prit d'abord pour une folle; mais,

(*) On vient d'ériger un nouveau monument à Orléans, en l'honneur de Jeanne d'Arc.

pressé par un vieux gentilhomme nommé Longpont, il consentit à ce qu'elle désirait, et l'envoya au roi Charles VII.

D. Le roi accepta-t-il ses services?

R. Oui. Il lui fit faire un équipage de guerre, et elle partit ensuite pour aller au secours d'Orléans.

D. Réussit-elle dans son entreprise?

R. Non-seulement elle fit lever le siège de cette ville, le 8 mars 1429, mais elle applanit encore la route qui devait conduire le roi à Reims, où il fut sacré en sa présence.

D. Fut-elle récompensée de ses services?

R. Le roi ennoblit sa famille, et la ville de Domremy, où elle avait pris naissance, fut à perpétuité exempte de toute espèce d'impositions.

D. Jouit-elle long-temps de ces honneurs?

R. Non. Prise à une sortie qu'elle fit de Compiègne, et livrée aux Anglais, ils la firent condamner à être brûlée vive. Ce jugement inique fut exécuté le 24 mai 1431.

Mme. DE GRAFFIGNY.

Madame de Graffigny naquit en Lorraine en 1694. Elle était fille unique de François-Henri d'Issembourg, seigneur d'Apponcourt, et de Marguerite de Saurau. Elle avait un jugement solide, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux et sûr qui lui firent des amis avant qu'elle pensât à se faire des lecteurs. Elle était naturellement sérieuse, et les chagrins que lui fit endurer M. de Graffigny, son époux, écartèrent de son ame cette gaieté que l'on trouve ordinairement dans le tumulte du monde. C'est à sa modestie et à la bonne habitude qu'elle eût de ne jamais parler d'elle que l'on doit attribuer la stérilité des circonstances de sa vie. Tout le monde s'accorde pourtant à dire qu'elle fut très-malheureuse; et c'est dans ses infortunes qu'elle puisa cette douce et sublime philosophie du cœur répandue dans tous ses ouvrages.

Leurs majestés l'empereur et l'impératrice-reine de Hongrie et de Bohême l'honorèrent d'une estime particulière, et lui firent plusieurs présens, ainsi que leurs altesses royales

le prince Charles et la princesse Charlotte, de Lorraine, avec lesquels elle eut l'honneur d'être en commerce de lettres.

Madame de Graffigny était très-sensible à la critique ; la moindre épigramme lui causait le plus grand chagrin : elle l'avouait elle-même. Doit-on louer ou blâmer cet amour-propre ? La question est difficile à résoudre, mais ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque ce sentiment chez les gens de lettres n'est point poussé au point de les rendre sourds à de sages conseils, il électrise, élève leur ame, et les met dans cet état de délire qui seul produit les belles choses.

Le premier ouvrage de madame de Graffigny fut *la Nouvelle espagnole*, ou *Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*. Il ne parut pas sous son nom, et se trouva perdu dans un recueil composé par plusieurs personnes, et intitulé : *Recueil de ces messieurs*. C'est une histoire romanesque écrite avec grace et facilité, mais beaucoup trop remplie de maximes. Alphonse-le-Jeune, roi de Castille, et successeur d'Alphonse-le-Cruel, en est le héros. Ce prince, à son avènement au trône, eut le dessein de faire oublier à ses sujets les malheurs du règne précédent : mais souvent la bonne volonté ne suffit pas à ceux qui gouvernent. La route qu'ils ont à parcourir est remplie d'abymes que les flatteurs creusent

sous leurs pas. Le but principal de cet ouvrage est d'offrir la preuve de cette vérité.

Cette bagatelle ne fut pas goûtée. Elle donna même lieu à quelques plaisanteries. Afin de se venger de ce petit échec, madame de Graffigny composa les Lettres d'une Péruvienne qui eurent le plus grand succès. Aujourd'hui ces lettres charmantes sont dans les mains de tout le monde ; et c'est à cet ouvrage, plein de délicatesse et de génie, que l'auteur a dû d'être placé au rang des écrivains célèbres. Il commence par une introduction historique sur les mœurs, les coutumes et la religion des Péruviens. Ces peuples, qui adoraient le soleil, reconnaissaient pourtant une divinité qui lui était supérieure ; francs, humains, fidèles à leurs princes, et rigides observateurs de leurs lois, ils n'en furent pas moins les victimes de l'avarice des Espagnols ; et le récit seul des cruautés que les Européens exercèrent sur eux fait frémir d'horreur. Ignorant l'usage des armes à feu et celui des chevaux, dont l'espèce leur était inconnue, les Péruviens prirent les Espagnols pour des dieux qui lançaient la foudre ; mais ces dieux, qui furent pour eux impitoyables, ne s'appaisèrent qu'après avoir versé des torrens de sang et s'être rendus maîtres de cette belle partie du monde.

Dans ce roman, qui est écrit par lettres, une jeune Péruvienne mêle au récit de ses

amours, une critique très-fine sur le caractère et les mœurs de la nation française. La manière dont elle établit sa correspondance est infiniment curieuse. Elle se servait de *quipos*, espèce de frange composée de fils ou de cordelettes de diverses couleurs, et à laquelle on faisait des nœuds : c'est la combinaison de ces nœuds et de ces couleurs qui lui tenait lieu d'écriture.

Comme l'analyse de ce roman nous mènerait plus loin que ne le permet le cadre de cet ouvrage, nous nous bornerons à dire qu'il renferme tout ce que la nature a de plus vif, de plus doux, de plus touchant, et à en citer quelques passages.

Voici une courte description de Paris :

« Paris est une ville qui contient des ponts, » des rivières, des arbres, des campagnes. » Elle paraît un univers plutôt qu'une habitation particulière. Un couvent est une maison » de vierges. Le culte qu'elles rendent à la » divinité du pays exige qu'elles renoncent à » tous ses bienfaits, aux connaissances de » l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois » même à la raison : du moins leurs discours » le font-ils penser.

» La censure est le goût dominant des Français ; comme l'inconséquence est le caractère » de la nation, leurs livres sont la critique » générale des mœurs, et leur conversation » celle de chaque particulier.

» La vanité dominante des Français est celle » de paraître opulens. Le génie, les arts et » peut-être les sciences, tout se rapporte au » faste; tout concourt à la ruine des fortunes; » et comme si la fécondité de leur génie ne » suffisait pas pour en multiplier les objets, » je sais d'eux-mêmes, qu'au mépris des biens » solides et agréables que la France produit » en abondance, ils tirent à grands frais, de » toutes les parties du monde, les meubles » fragiles et sans usage qui font l'ornement » de leurs maisons, les parures éblouissantes » dont ils sont couverts, jusqu'aux mets et » aux liqueurs qui composent leurs repas ».

Voici ce que la Péruvienne dit des Françaises :

« Si je leur parle sentiment, elles se dé» fendent d'en avoir, parce qu'elles ne connais» sent que celui de l'amour. Elles n'entendent » par le mot de bonté que la compassion natu» relle qu'on éprouve à la vue d'un être souf» frant; et j'ai même remarqué qu'elles en » sont plus affectées pour des animaux que » pour des humains; mais cette bonté tendre, » réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse » et discernement, porte à l'indulgence et à » l'humanité, leur est totalement inconnue; » elles croient avoir rempli toute l'étendue » des devoirs de la discrétion, en ne révélant » qu'à quelques amis les secrets frivoles

» qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a confiés ;
» mais elles n'ont aucune idée de cette discré-
» tion circonspecte, délicate et nécessaire pour
» ne point être à charge, pour ne blesser
« personne, et pour maintenir la paix dans
» la société.

» Si j'essaie de leur expliquer ce que j'en-
» tends par la modération sans laquelle les
» vertus mêmes sont presque des vices ; si je
» parle de l'honnêteté, des mœurs, de l'équi-
» té à l'égard des inférieures, si peu pratiquée
» en France, et de la fermeté à mépriser et
» à fuir les vicieux de qualité, je remarque
» à leur embarras qu'elles me soupçonnent de
» parler la langue péruvienne, et que la seule
» politesse les engage à feindre de m'entendre.

» Elles ne sont pas mieux instruites sur la
» connaissance du monde, des hommes et de
» la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de
» leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la
» parlent correctement ; et je ne m'aperçois
» pas sans une extrême surprise que je suis
» à présent plus savante qu'elles à cet égard ».

Il est impossible de montrer plus de sagacité et de connaissance du monde. Mais, hélas ! le tableau que madame de Graffigny fait des femmes n'est que trop vrai. Puisse le temps le changer et en offrir un, où, fortement pénétrées de leurs devoirs, elles paraissent avec tout l'éclat dont elles sont susceptibles !

Madame de Graffigny a aussi fait deux comédies qui ont été représentées. L'une sous le titre de *Cénie*, et l'autre sous celui de *la Fille d'Aristide*. La seconde n'eut point de succès; mais la première, qui fut très-applaudie, peut figurer parmi ceux de nos ouvrages dramatiques les plus purement écrits. C'est à-peu-près le même sujet que *la Gouvernante* de M. de la Chaussée; cependant il est prouvé qu'aucun des deux auteurs n'a été plagiaire.

Nous allons citer des vers que M. l'abbé de Lattaignant fit au sujet de la première représentation de cette pièce.

Je reviens de la comédie,
Graffigny, les larmes aux yeux.
Que j'aime la tendre Cénie
Et ses sentimens généreux!

Dans son portrait, que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrémens!
Que de vertus et que de graces!
Que d'esprit et de sentimens!

Quelle délicatesse extrême!
Que d'héroïsme en tes portraits!
Ah! qu'il faut en avoir toi-même
Pour l'exprimer comme tu fais.

Madame de Graffigny mourut à Paris, en 1745, âgée de cinquante-un ans. Le chagrin que lui causa la chûte de sa comédie de *la Fille d'Aristide* contribua beaucoup à sa mort.

LEÇON.

Demande. Ou, et en quelle année madame de Graffiguy naquit-elle ?

Réponse. En Lorraine, en 1694.

D. De qui était-elle fille ?

R. De François-Henri d'Issembourg, seigneur d'Apponcourt et de Marguerite de Saurau.

D. Quelles étaient ses qualités ?

R. Un jugement solide, une grande modestie, et une sensibilité bienfaisante.

D. Fut-elle heureuse dans son mariage avec M. de Graffigny ?

R. Non, il lui fit endurer toutes sortes de chagrins.

D. Quels sont ses ouvrages ?

R. Deux romans et deux comédies.

D. Comment ses romans sont-ils intitulés ?

R. *La Nouvelle espagnole* et *les Lettres d'une Péruvienne*. Le premier est faible ; le second est un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la plume d'une femme.

D. Dites le titre de ses comédies ?

R. *Cénie* et *la fille d'Aristide*.

D. En quelle ville, en quelle année, et à quel âge madame de Graffigny est-elle morte ?

R. A Paris, en 1745, à l'âge de cinquante-un ans.

Mme. DE LAMBERT.

La marquise de Lambert était fille unique d'Étienne de Marguenat, seigneur de Courcelles, maître des comptes de la ville de Paris, et de Monique Passart. Elle n'était âgée que de trois ans lorsque la mort lui enleva son père. Sa mère épousa en secondes noces le célèbre Bachaumont, qui fit, avec Chapelle, le charmant ouvrage connu sous le titre de *Voyage de Bachaumont*. Les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille l'engagèrent à les cultiver lui-même. Assez heureux pour rencontrer une écolière docile, et qui préférait l'étude aux frivoles amusemens de son âge, il n'eut pas de peine à l'habituer à faire de petits extraits des choses qui la flattaient le plus. Cette excellente méthode, qui devrait être suivie dans toutes les pensions, réussit au gré de ses desirs : elle fixa les idées de madame de Lambert, et lui donna ce goût qui règne dans tous ses ouvrages.

Le 22 février 1666, mademoiselle de Marguenat épousa le marquis de Lambert, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur de la ville et du duché de Luxembourg. Une

fille et trois fils furent les fruits de cet hyménée. M. de Lambert étant mort, sa veuve essuya de longs procès d'où dépendait toute sa fortune : elle se mit à la tête de ses affaires, et les conduisit avec tant de prudence et de sagacité, qu'elle eut par-tout gain de cause.

Dégagée de ses inquiétudes, et maîtresse d'une fortune considérable, madame de Lambert rendit sa maison un temple où tout Paris se fit gloire d'être admis. Sans avoir recours à cette passion funeste qui perd et déshonore ceux qui ont le malheur d'en être atteints, c'est-à-dire le jeu, on trouvait dans sa société les passe-temps les plus agréables. L'envie ne manqua pas de chercher à empoisonner la paix que l'on goûtait dans ces entretiens, dont l'esprit faisait les principaux frais. Quelques traits malins furent lancés contre madame de Lambert. Elle en fut affligée sans en être atteinte. Mais elle se consola en pensant que la médisance et la calomnie étaient bannies de sa maison, et que tout ce qu'on pourrait dire contre elle et ses amis tomberait nécessairement de lui-même.

Les ouvrages de madame de Lambert sont les Avis d'une mère à son fils; les Avis d'une mère à sa fille ; un traité de *l'Amitié*; un autre de *la Vieillesse* ; des réflexions sur *les Femmes*, sur *le Goût*, sur *les Richesses* ; des portraits, des discours, des dialogues et des lettres.

Rien de plus attachant et de plus fait pour aller au cœur que les avis de madame de Lambert à ses enfans. C'est une amie plutôt qu'une mère qui donne des conseils : tout y porte l'empreinte de la grandeur d'ame et de la délicatesse. Nous allons citer quelques passages de ces écrits, qui nous ont parus admirables. Ce sont des préceptes de conduite privée qu'on ne saurait trop apprécier. D'ailleurs, la meilleure manière de faire connaître le caractère et le cœur de madame de Lambert est d'écrire d'après elle. Voici comme cette tendre mère parle à son fils :

« Il n'y a que deux temps où la vérité se » montre à nous : dans la jeunesse, pour nous » instruire ; dans la vieillesse, pour nous con- » soler : dans le temps des passions, la vérité » nous abandonne.

» La naissance, continue madame de Lam- » bert, fait moins d'honneur qu'elle n'en or- » donne ; et vanter sa race, c'est louer le mé- » rite d'autrui.

» Le véritable usage de la parole c'est de » servir la vérité. Quand un homme a acquis » la réputation de vrai on jurerait sur sa pa- » role ; elle a toute l'autorité des sermens : on » a pour tout ce qu'il dit un respect de religion.

» Rien ne plaît tant, dit encore madame de » Lambert, comme les personnes sensibles qui » cherchent à se lier aux autres.

» Faites en sorte, mon fils, que vos manières
» offrent de l'amitié et en demandent. Vous
» ne sauriez être un homme aimable que vous
» ne sachiez être ami, que vous ne connaissiez
» l'amitié. C'est elle qui corrige les vices de la
» société ; elle adoucit les humeurs farouches ;
» elle rabaisse les glorieux et les remet à leur
» place, tous les devoirs de l'honnêteté sont
» renfermés dans ceux de la parfaite amitié.

» Nous nous aimons trop, ou nous nous
» aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est
» aimer la vertu : aimer le vice, c'est s'aimer
» d'un amour aveugle et mal entendu.

» C'est une chose assez rare que de savoir
» manier la louange, et de la donner avec
» agrément et avec justice. Le misanthrope
» ne sait pas louer : son discernement est gâté
» par son humeur. L'adulateur, en louant
» trop, se décrédite, et n'honore personne; le
» glorieux ne donne des louanges que pour en
» recevoir : un honnête homme loue à pro-
» pos. Si vous voulez que la louange soit utile,
» louez par rapport aux autres, et non par
» rapport à vous.

» Qu'il est beau de savoir vivre avec ses con-
» currens et de ne disputer de gloire qu'avec
» soi-même ! Il est souvent utile de se faire
» craindre, mais jamais de se venger. Les pe-
» tites ames sont cruelles ; les grands hommes
» ont de la clémence. Dès qu'un ennemi se

» repend et se soumet, on perd le droit de se
» venger.

» Sur-tout défendons-nous de l'envie : c'est
» la passion du monde la plus basse et la plus
» honteuse. L'envie est l'ombre de la gloire,
» comme la gloire est celle de la vertu. »

Maintenant c'est pour sa fille que madame de Lambert écrit. Il paraît que la langue italienne n'était pas de son goût.

« Les femmes, dit-elle, apprennent volon-
» tiers l'italien, qui me paraît dangereux :
» c'est la langue de l'amour. Les auteurs ita-
» liens sont peu châtiés; il règne dans leurs
» ouvrages un jeu de mots, une imagination
» sans règle qui s'oppose à la justesse de
» l'esprit.

» Un ancien disait qu'il s'enveloppait du
» manteau de sa vertu : enveloppez-vous de
» celui de votre religion, disait madame de
» Lambert à sa fille. Elle vous sera d'un grand
» secours contre les faiblesses de la jeunesse,
» et un aysle assuré dans un âge plus avancé.
» Si l'on ne suit que les maximes du siècle,
» quel vide dans la vieillesse! le passé nous
» fournit des regrets, le présent des chagrins,
» et l'avenir des craintes.

» Les plaisirs du monde, les honneurs, les
» richesses sont autant d'appâts trompeurs; ils
» promettent plus qu'ils ne donnent. Ils nous
» inquiètent dans leur recherche, ne nous

» satisfont point dans leur posession, et nous
» désespèrent dans leur perte.

» N'allez pas, ma fille, regarder la vertu
» des femmes comme une vertu ordonnée par
» l'usage. Vous avez deux tribunaux inévi-
» tables devant lesquels vous devez passer,
» votre conscience et le monde. Il n'y a pas
» une femme galante qui, si elle veut être
» sincère, ne nous avoue que c'est le plus
» grand malheur du monde que de s'être ou-
» bliée. Ayez de la pudeur; mais que cette
» pudeur soit accompagnée chez vous de
» toutes les autres vertus. Il y a des femmes
» qui, parce qu'elles sont chastes, se croient
» autorisées à se livrer à mille défauts.

» La poésie, selon madame de Lambert, a
» des inconvéniens; mais la lecture des ro-
» mans est plus dangereuse. Le roman n'étant
» jamais pris sur le vrai, allume l'imagina-
» tion, affaiblit la pudeur, met le désordre
» dans le cœur; et pour peu qu'une jeune per-
» sonne ait de la disposition à la tendresse,
» hâte et précipite son penchant. Il ne faut
» point augmenter le charme ni l'illusion de
» l'amour : plus il est adouci, plus il est mo-
» deste, et plus il est dangereux.

» En général, ma fille, pour arrêter la har-
» diesse de l'esprit, et diminuer sa confiance,
» songeons que les deux principes de nos con-
» naissances, la raison et les sens, manquent

« de sincérité et nous abusent. Les sens sur-
» prennent la raison : et la raison les trompe
» à son tour. Il n'y a qu'un point sur lequel il
» soit nécessaire d'avoir une foi aveugle : c'est
» celui de la religion.

» Nous vivons avec nos défauts, comme
» avec les odeurs que nous portons : nous ne
» les sentons plus ; elles n'incommodent que
» les autres. Cependant il n'y a pas un de ces
» défauts qui ne tienne à quelques vertus,
» et qui ne les favorise. La morale n'a pas
» pour objet de détruire la nature, mais de la
» perfectionner. Êtes-vous glorieuse ? Servez-
» vous de ce sentiment-là pour vous élever
» au-dessus des faiblesses de votre sexe, pour
» éviter les défauts qui l'humilient. Il y a, à
» chaque déréglement du cœur, une peine et
» une honte attachées qui vous sollicitent à
» le quitter. Êtes-vous timide ? Tournez cette
» faiblesse en prudence ; qu'elle vous empêche
» de vous commettre. Êtes-vous dissipatrice ;
» aimez-vous à donner ? Il est aisé de la pro-
» digalité, d'en faire de la générosité. Donnez
» avec choix et à-propos : ne négligez pas les
» indigens, prenez soin des pauvres : prêtez
» dans le besoin ; mais donnez à ceux qui ne
» peuvent rendre.

» Il n'y a pas une faiblesse dont, si vous vou-
» lez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

» L'amour, dans les commencemens, ne

» nous présente que des fleurs. Il nous trompe ; » il prend toujours quelque forme qui n'est » pas la sienne. Le cœur, d'intelligence avec » lui, sait nous cacher son penchant, de peur » d'alarmer la raison et la pudeur ; c'est un » simple amusement ; c'est l'esprit qui nous » touche. Enfin, jusqu'à ce que l'amour se » soit rendu le maître, il est presque toujours » ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, » n'écoutez point les plaintes de votre cœur : » l'amour ne s'arrache point de l'ame avec » des efforts ordinaires. Dès qu'il vous a sur- » pris, tout est pour lui contre vous, et rien » ne peut vous servir contre lui. C'est la plus » cruelle situation où une personne puisse se » trouver, où rien ne vous soutient, où vous » n'avez de spectateur que vous-même. Il » faut sans cesse ranimer son courage : son- » gez qu'il vous en faudrait faire un bien plus » triste usage si vous vous relâchiez.

» Les suites en sont affreuses : l'amour sur- » prend la raison : il jette le trouble dans » l'ame et dans les sens. Il enlève la fleur de » l'innocence ; il étonne la vertu ; il ternit la » réputation ; mais souvent nous en sommes » guéries sans en être désabusées : ce ne sont » pas toujours les fautes qui nous perdent ; » c'est la manière de nous conduire après les » avoir faites.

» Nous aimons naturellement à dominer :

» c'est un sentiment injuste. Où sont nos droits, » pour vouloir nous élever au-dessus des au- » tres? La seule domination permise est celle » que nous donne la vertu. Soyons toujours » en avance de services et de bienfaits; c'est » le moyen de nous élever. Il faut être humble; » mais sans être honteux. La honte est un or- » gueil secret; et l'orgueil est une erreur sur » ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que » l'on veut paraître aux autres.

» La politesse dans le commerce est la cein- » ture de Vénus : elle embellit et donne des » graces à tous ceux qui la portent : elle entre » dans toutes les manières, dans les discours, » dans le silence même. C'est elle qui défend » d'étaler, avec hauteur, son esprit et ses ta- » lens : qui nous empêche d'être mauvais plai- » sans, caractère pernicieux dans la société. » Cette même politesse rejaillit jusque sur nos » domestiques, que nous devons regarder, » selon un ancien, comme des amis malheu- » reux. »

Voici maintenant un passage du *Traité de l'Amitié* de madame de Lambert. Voyons ce qu'elle pense sur le devoir d'un ami.

« Le devoir d'un ami, dit-elle, c'est d'avertir » son ami quand il s'égare; s'il résiste, armez- » vous de la force et de l'autorité que donne la » prudence des sages conseils, et la pureté des » bonnes intentions. Il faut avoir le courage

» de lui déplaire en lui disant la vérité. Ce-
» pendant adoucissez vos termes: peu de per-
» sonnes ont la force de se laisser humilier par
» la vertu qui les redresse. Dieu et l'honneur
» sont les seules bornes qu'on doit donner à
» l'amitié : tout, et sans se faire valoir, doit
» lui être sacrifié. Diogène disait : « Quand
» j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que
» je lui demande ». Comme ce sont les hommes
» qui s'unissent, il faut compter sur les dé-
» fauts de l'humanité. Il faut se passer l'un et
» l'autre bien des choses, si l'on veut que
» l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse et
» pardonne davantage. Vous rendrez votre ami
» fidèle, dit un ancien, si vous croyez qu'il
» le soit. On met en droit de commettre une
» faute celui que l'on croit capable de le faire.
» L'amitié entre des personnes de différent
» sexe est rare et difficile, parce qu'il faut
» plus de vertu et de retenue; mais quand on
» la trouve, c'est la plus délicieuse : il y a tou-
» jours un degré de vivacité qui ne se trouve
» pas entre les personnes du même sexe. Quand
» les femmes n'ont point usé leur cœur par les
» passions, leur amitié est tendre et touchante;
» car, il faut convenir, à la gloire ou à la
» honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui
» sachent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles
» en tirent. Les hommes parlent à l'esprit,
» les femmes au cœur. Il ne faut pas croire

» qu'après les ruptures en amitié, vous n'ayez
» plus de devoirs à remplir; ce sont les devoirs
» les plus difficiles, et où l'honnêteté seule
» vous soutient. On doit du respect à l'ancienne
» amitié; il ne faut point appeler le monde
» à vos querelles, et jamais n'en parler que
» lorsque vous y êtes forcé pour votre propre
» justification; il faut éviter même de trop
» charger un ami infidèle. C'est un mauvais
» spectacle pour le public, et un mauvais rôle
» pour vous, que de rompre avec éclat. Songez
» que tout le monde a les yeux ouverts sur
» vous; que vos juges sont tous vos ennemis,
» ou par ignorance de ce que vous valez, ou
» par envie, s'ils le connaissent, ou par pré-
» vention et malignité naturelle. Pour les
» choses qui ont été confiées dans le temps de
» l'amitié, il ne faut jamais les révéler : songez
» que le secret est une dette de l'ancienne ami-
» tié, que vous devez à vous-même. Enfin, les
» devoirs que vous remplissez dans le temps de
» l'amitié, c'est pour la personne aimée; dans
» les ruptures, c'est pour vous-même.

» Quelques personnes croient qu'il n'y a
» plus de devoirs à rendre au-delà du tom-
» beau; très-peu savent être amis des morts.
» Les larmes ne nous acquittent point envers
» les amis que nous perdons; nous devons à
» leurs noms, à leur gloire et à leur famille :
» ils doivent vivre dans notre cœur, par les

» sentimens; dans notre mémoire, par le souvenir; dans notre bouche, par les éloges; et
» dans notre conduite, par l'imitation de leurs
» vertus.

Combien nous regrettons que le cadre de cet ouvrage ne nous permette pas de citer de madame de Lambert tout ce qui le mérite. Nous invitons les jeunes personnes à lire ses œuvres; c'est une véritable amie qu'elles consulteront, et qui ne leur donnera que d'excellens conseils. Voici encore un passage de son *Traité de la Vieillesse*, que nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître.

« Tout le monde craint la vieillesse; on la
» regarde comme un âge livré à la douleur et
» au chagrin, où tous les plaisirs disparaissent.
» Chacun perd en avançant dans l'âge, et les
» femmes plus que les hommes. Comme tout
» leur mérite consiste en agrémens extérieurs,
» et que le temps les détruit, elles se trouvent
» absolument dénuées; car il y a peu de femmes
» dont le mérite dure plus que la beauté.

» Les femmes galantes ont beaucoup à
» perdre, sur-tout celles qui n'ont rien mé-
» nagé, et qui ont été infidèles aux préjugés
» et aux vertus de leur siècle. Les plaisirs,
» le seul lien qui les unissait aux hommes,
» venant à manquer, elles ne tiennent plus à
» eux, ni eux à elles. Enfin, il y a un temps,
» dans la vie des femmes, qui devient une

» crise ; c'est la conduite qu'elles gardent
» et le parti qu'elles prennent qui donnent
» la dernière forme à leur réputation, et d'où
» dépend le repos de leur vie.

» Dans tous les temps de la vie, nous nous
» devons aux autres, nous nous devons à nous-
» mêmes. Les devoirs envers les autres doublent
» en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus
» mettre d'agrément dans le commerce, on
» nous demande de vraies vertus.

» Il faut donc, en vieillissant, s'observer dans
» tout ; dans ses discours, dans ses manières,
» et enfin jusque dans ses habits. Rien de plus
» ridicule que de faire sentir, par des parures
» recherchées, qu'on veut rappeler les agré-
» mens qui nous quittent : une vieillesse avouée
» est moins vieille.

» Une vieille femme ne doit pas moins avoir
» d'attention à ses sociétés, et ne doit s'unir
» qu'à des personnes de mœurs et d'âge sem-
» blables. Les spectacles, les lieux publics doi-
» vent être interdits ; ou du moins il faut y
» aller rarement : dès qu'on ne peut plus parer
» ces lieux-là, il faut les abandonner.

» Ce sont les mœurs qui font les malheurs,
» et non pas la vieillesse. Tout âge est à charge
» à qui n'a pas au-dedans de soi-même ce qui
» peut rendre la vie heureuse. On demandait
» à un philosophe qui avait vécu cent-sept
» ans s'il ne trouvait pas la vie ennuyeuse :

» Je n'ai pas à me plaindre de ma vieillesse, » dit-il, puisque je n'ai pas abusé de ma jeu» nesse. Un devoir indispensable de la vieil» lesse, est de faire usage du temps; moins il » nous en reste, plus il doit être précieux : le » temps des chrétiens est le prix de l'éternité.
» Il faut, dit-on, achever sa vie avant sa » mort, c'est-à-dire, ses projets. Achever sa » vie, c'est avoir usé son goût pour la vie; » car pour les projets, tant que nous vivons, » nous nous amusons d'espérances, et nous » vivons moins dans le présent que dans l'ave» nir. La vie serait courte si l'espérance ne » lui donnait pas d'étendue. »

La marquise de Lambert a aussi fait un discours sur la délicatesse, et un dialogue entre Alexandre et Diogène. On y trouve le même goût et les mêmes nuances dont elle a si agréablement orné ses ouvrages. Elle a constamment aimé les belles-lettres, et les infirmités qui l'affligèrent pendant les dernières années de sa vie ne l'empêchèrent pas de les cultiver. Après de longues souffrances, qu'elle endura avec un courage surnaturel, elle mourut à Paris, le 22 juillet 1733, dans sa quatre-vingt-quinzième année.

LEÇON.

DEMANDE. En quelle année madame de Lambert est-elle née ?

RÉPONSE. En 1638.

D. De qui était-elle fille ?

R. D'Étienne de Marguenat, seigneur de Courcelles, et de Monique Passart.

D. Qui présida à son éducation ?

R. Le célèbre Bachaumont, si connu par le charmant ouvrage qu'il fit avec Chapelle, intitulé : *Voyage de Bachaumont.*

D. Qui épousa-t-elle ?

R. Le marquis de Lambert.

D. Nommez-moi ses ouvrages.

R. *Les Avis d'une mère à son fils ; les Avis d'une mère à sa fille ;* un *Traité de l'Amitié ;* un autre *de la Vieillesse ;* des réflexions sur les femmes, sur le goût, sur les richesses ; des portraits, des discours, des dialogues et des lettres.

D. En quelle année mourut-elle, et à quel âge ?

R. En 1733, le 22 juillet, dans sa quatre-vint-quinzième année.

Mlle. DESCARTES.

Catherine Descartes était fille d'un conseiller au parlement de Bretagne et nièce du fameux René Descartes. Jalouse de soutenir la mémoire de son oncle, elle cultiva son esprit et s'adonna aux sciences et à la poésie. Elle s'y distingua tellement que l'on dit fort ingénieusement, que l'esprit du grand Réné était tombé en quenouille. Elle écrivait également bien en vers et en prose. Parmi les différentes pièces de poésie qu'elle a faites, il en est une qui lui mérita beaucoup d'éloges, et qui, en effet, en est bien digne. C'est *la Relation de la mort de Descartes*, en prose et en vers. Nous allons en citer quelques passages; commençons par l'introduction.

« S'il vous prend envie de savoir pourquoi » je m'avise de faire mourir mon oncle quarante ans après sa mort; j'ai à vous dire que » c'est la révocation de l'édit de Nantes qui » en est cause. Il a passé par cette ville un » vieillard qui, sachant que j'étais nièce du » philosophe Descartes, m'embrassa de bon » cœur, et me dit qu'il était à Stockholm quand

» mon oncle mourut. C'est un ministre qui
» allait s'embarquer à Saint-Malo pour l'An-
» gleterre. Il me parla tant de cette mort que
» je crois que c'est lui qui a fait la relation
» que je vous envoie; car je tiens de lui tout
» ce que j'y ai mis. »

Christine (*) jouissait d'une éclatante estime;
Sa beauté, son esprit, et son savoir sublime,
Des savans de l'Europe étaient l'étonnement,
Et des rois empressés le doux enchantement.
Les langues d'orient et mortes et vivantes,
Celles de l'occident vulgaires et savantes,
Étaient dans sa mémoire avec ce qu'elles ont
De savant, de poli, de rare et de profond.
Mais quand sur la physique elle fut parvenue.

Ici Christine se plaint des difficultés que présente cette science, et de la peine qu'elle se donne pour faire des recherches vaines.

Un jour, l'esprit rempli de ce dépit funeste,
Elle crut voir paraître une femme modeste,
D'un air sombre et rêveur, et d'un teint décharné;
Puis elle entend ces mots: « Vois l'illustre Réné,
» seul entre les mortels il peut finir ta peine:
» Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine;
» Aujourd'hui près d'Egmont, et le jour et la nuit,
» Il médite avec moi loin du monde et du bruit.
» Entends-le, c'est l'ami de la philosophie ».
Elle dit et s'envole; et Christine ravie,
Avide de savoir, ne croit pas que jamais
Elle puisse assez tôt le voir dans son palais.

(*) Reine de Suède.

Cependant enchanté du plaisir de l'étude,
Jouissant de lui-même et de la solitude,
Le sage en ce repos voudrait bien persister;
Mais aux lois d'une reine il ne peut résister.
Tu quittes pour jamais ta charmante retraite,
Grand homme; ainsi le veut du ciel la voix secrète.
Pour instruire une reine il s'avance à grands pas,
Croit aller à la gloire et court à son trépas.
Il arrive, et déja l'attentive Christine
Reçoit avidement sa solide doctrine,
Écoute avec transport le système nouveau,
S'en sert heureusement de guide et de flambeau;
Et, pour avoir le temps de l'écouter encore,
Retranche son sommeil et devance l'aurore;
Enfin, par des sentiers inconnus jusqu'alors,
Elle voit la nature et connaît ses ressorts.
On dit qu'en ce moment la nature étonnée,
Se sentant découvrir, en parut indignée.
Téméraire mortel, esprit audacieux,
Apprends qu'impunément on ne voit point les dieux!
Telle que dans un bain, belle et fière Diane,
Vous parûtes aux yeux d'un trop hardi profane,
Quand cet heureux témoin de vos divins appas
Paya ce beau moment par un affreux trépas:
Telle, aux yeux de René se voyant découverte,
La nature s'irrite et conjure sa perte;
Et, d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau,
Accable ce grand homme et le met au tombeau.

« Voici, dit mademoiselle Descartes, une » relation plus vraisemblable de la mort de » mon oncle :

» L'heure et le lieu que la reine lui avait » donnés pour l'entendre était à cinq heures du » matin, dans sa bibliothèque, c'est-à-dire, » en Suède, dans le fort de l'hiver, cinq ou » six heures avant le jour; temps tout en-

» semble fort honorable et fort incommode
» pour le philosophe, né, comme il le disait
» lui-même, dans les jardins de la Touraine. Il
» y avait un mois que cela continuait, quand
» il se trouva saisi d'une inflammation de poul-
» mons, et d'une violente fièvre qui occupait
» le cerveau par intervalle! Il demeurait chez
» M. Chanut, alors ambassadeur de France : ils
» s'appelaient frères ; et il y avait effective-
» ment entr'eux une amitié ancienne, sincère
» et fraternelle. M. Chanut accourut à la
» chambre de son ami avec les médecins de la
» reine. Ils ne désespérèrent pas de le guérir.
» Mais le malade jugea qu'il était frappé à la
» mort. Cette pensée ne l'étonna point ; au
» contraire, il se disposa à ce grand passage
» avec un recueillement d'esprit fort paisible.
» Le matin il sentit de grandes douleurs ; mais,
» pendant plus d'une heure, il n'en interrom-
» pit pas son silence : à la fin on l'entendit sou-
» pirer et se plaindre. Quand cela eut duré
» quelque temps, M. Chanut, qui avait passé la
» nuit avec lui, jugea à propros de l'interrom-
» pre, pour détourner l'ame du malade de la
» pensée de ses douleurs ; il s'approcha de lui,
» et d'une voix basse et douce, lui dit : »

Quoi! toujours des cris et des plaintes!
Un peu de mal vous surprend-il?
Et par un esprit trop subtil
Le prévenez-vous par vos craintes?

N'en pouvez-vous souffrir les premières atteintes,
Et vous étonnez-vous a l'espect du péril ?
N'oublions jamais, mon cher frère,
Que la douleur et la misère
Du corps mortel que nous avons,
Et de la terre où nous vivons,
Sont l'apanage nécessaire.
C'est un tribut que nous devons:
Rendons-le librement; et suivons sans murmure
La conduite de la nature.
Elle est bonne, elle est sage, et ses riches présens,
Comme ceux d'une bonne mère,
Se répandant sur tout, se font goûter long-temps;
Et ses grands maux ne durent guère.

Ici Descartes répond à M. Chanut avec une philosophie enchanteresse. Il parle ainsi de la nature :

Ce qu'elle fait dans l'or, dans le fer, dans les arbres,
Dans les rochers et dans les marbres,
Ne souffrirai-je pas qu'elle le fasse en moi:
Serais-je seul au monde exempt de cette loi?
Non, non, laissons-la faire, elle connaît ses routes:
Soient pour moi ses douleurs les dernières de toutes,
Ou qu'a d'autres encor ce corps soit réservé,
Gardons sur son débris notre esprit élevé.
Pour mes cris, ma douleur les tire de ma bouche,
Comme les sons du luth qu'une adroite main touche.
Ce n'est pas moi qui crie, et mon corps seulement,
Sans moi, sans mon aveu, se plaint de mon tourment.
Je rends graces à la nature,
Qui sans me donner lieu du plus léger murmure,
Usant sur moi de tous ses droits,
Pouvait redoubler mille fois
Toutes les peines que j'endure,

Voici des vers sur l'existence de Dieu :

Même au milieu des maux dont ce corps est la proie,
Si j'ose l'avouer, je goûte quelque joie.
Je sens avec plaisir que mon ame à l'écart
Voit les maux de mon corps et n'y prend point de part;
Que la philosophie en mon cœur cultivée
Jusques à ce haut point a mon ame élevée;
Qu'avant que de la mort je sente les efforts,
Mon esprit est déja séparé de mon corps.
Mais de tous les secours, secours le plus solide,
Au chemin des douleurs j'ai l'Homme-Dieu pour guide.
Je connais que Dieu même au tourment vint s'offrir;
Que pour nous il se fit un plaisir de mourir.
Et je murmurerai de ce peu que j'endure,
Moi, fils de la poussière et vile créature.
Non, j'atteste ce Dieu qui m'écoute aujourd'hui,
Que c'est avec plaisir que je marche après lui.
Qu'il redouble mes maux avec ma patience,
Afin que de plus près j'imite sa souffrance;
Qu'il livre cette chair aux maux les plus cruels,
Qu'elle souffre, s'il veut, des tourmens éternels;
Pourvu que sur mon âme il jette un œil propice,
Mon cœur avec plaisir lui fait ce sacrifice.

Mademoiselle Descartes fut intimement liée pendant sa vie avec mademoiselle de Scudéri; elle mourut en 1706.

LEÇON.

Demande. De qui mademoiselles Descartes était-elle fille ?

Réponse. D'un conseiller au parlement de Bretagne.

D. De qui était-elle nièce ?

R. Du fameux René Descartes.

D. Ne se montra-t-elle pas jalouse de soutenir la mémoire de son oncle ?

R. Oui; et, pour y réussir, elle s'adonna à la poésie et aux sciences.

D. Obtint-elle des succès dans cette carrière si difficile à parcourir ?

R. Son savoir et ses talens lui méritèrent de justes louanges.

D. Où ses productions ont-elles été insérées ?

R. Dans différens recueils.

D. Parmi les poésies qu'elle a faites, quelle est la pièce la plus estimée ?

R. La relation de la mort de Descartes, mêlée de prose et de vers.

D. En quelle année mademoiselle Descartes mourut-elle ?

R. En 1706.

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

Si la beauté, les graces, l'esprit et la vertu suffisent pour rendre recommandable une femme que le destin a placée dans une condition commune, quelle force ces avantages n'acquièrent-ils pas, lorsqu'ils se trouvent réunis à ceux d'une naissance illustre! la moitié du chemin qui conduit à l'immortalité se trouve fait, et ce prestige qui environne le rang et la richesse n'est plus une chose idéale que le moindre évènement peut faire disparaître.

Marguerite de Valois naquit à Angoulême, le 11 avril 1492. Elle était fille de Charles, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. La nature se plut à la combler de ses plus chères faveurs; et cette princesse, qui fut l'ornement de la cour de son frère François Ier, mérita, à juste titre, le premier rang parmi les femmes célèbres.

Elle épousa, dans le mois de décembre 1509, Charles, dernier duc d'Alençon, avec lequel elle passa des jours heureux jusqu'en 1525,

époque à laquelle ce prince mourut. Ce fut pendant cette union, qu'entraînée par son amitié pour son frère, qui était prisonnier de Charles-Quint, elle alla en Espagne adoucir sa captivité, et lui prodiguer les plus tendres soins pendant sa maladie. Avant son départ, elle exprimait ainsi son inquiétude et le desir qu'elle avait d'apprendre la guérison de ce frère chéri. Voici ses propres paroles : « Qui-» conque viendra à ma porte m'annoncer la gué-» rison du roi mon frère; tel courier, fût-il las, » harassé, fangeux et mal-propre, je l'irai bai-» ser et accoler comme le plus propre prince » et gentilhomme de France; et qu'il aurait, » faute de lit, et n'en pourrait trouver pour » se délasser, je lui donnerais le mien, et » coucherais plutôt sur la dure, pour telles » bonnes nouvelles qu'il m'apporterait ».

De tous les sentimens, la reconnaissance est celui dont la dette est, pour un cœur sensible, la plus douce à acquiter. Aussi François Ier chercha-t-il toutes les occasions de prouver à Marguerite combien il était touché des marques d'attachement qu'elle lui donnait. Il l'honora d'abord de la plus grande confiance, en la priant d'aider et de guider sa mère, qui était régente du royaume, dans l'administration des affaires et dans l'éducation de M. le Dauphin; confiance dont elle n'abusa jamais, et dont elle ne se servit que pour se faire adorer des grands

et du peuple. Enfin, en 1527, ce frère reconnaissant la maria au roi de Navarre, Henri d'Albret II du nom, et lui donna pour dot les duchés d'Alençon, de Berry, et le comté d'Armagnac. Il lui promit même de sommer l'empereur de restituer à Henri son royaume de Navarre, et d'appuyer, en cas de refus, cette demande d'une armée suffisante pour l'obtenir de force.

Marguerite et son nouvel époux ne furent occupés que de rendre leurs états florissans. Le Béarn, dont les terres fertiles étaient, faute de bras, restées si long-temps incultes, se couvrit d'abondantes moissons; et les cultivateurs qui, à la voix d'Albret et de Marguerite, y étaient accourus de toutes parts, bénirent les bons princes qui les avaient appelés pour les rendre heureux.

Plusieurs personnes accusent Marguerite d'avoir protégé la réformation, et même d'avoir eu des intelligences secrètes avec les calvinistes. Il est vrai qu'elle les défendit souvent auprès du roi, et qu'elle désarma plusieurs fois la colère qu'on avait cherché à inspirer à ce prince contre eux. Mais doit-on, parce que cette princesse, naturellement douce et sensible, se montra tolérante, en conclure que ses sentimens religieux ont été sujets à des variations. La Sorbonne, dira-t-on, a censuré un de ses livres, intitulé *le Miroir de*

l'Ame pénitente. Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? Et n'y a-t-il pas encore loin d'un ouvrage qui ne renferme que quelques traits satiriques contre l'église romaine, à une hérésie pour laquelle des gens jaloux de sa gloire ont prétendu qu'elle avait du penchant?

Quelques opinions que Marguerite ait manifestées, il est certain qu'elle est morte dans le sein de l'église; et les hôpitaux qu'elle a fondés à Paris, entr'autres celui des *Enfans-Rouges*, parlent assez en faveur de sa religion et de sa piété.

C'est dans le château d'Odos, en Bigorre, qu'elle rendit le dernier soupir, le 21 décembre 1549, âgée de cinquante-sept ans.

Cette princesse a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus connu est celui qui a pour titre *les Cent Nouvelles nouvelles.* Il est écrit avec grace, facilité, et a été une source où l'inimitable La Fontaine, et d'autres auteurs renommés, n'ont pas rougi de puiser; elle a fait aussi des poésies qui forment un recueil intitulé : *les Marguerites de la Marguerite des Princesses.* Six pièces de théâtre, et *le Triomphe de l'Agneau*, sont aussi sortis de sa plume.

Nous regrettons de ne pouvoir rien citer de ses ouvrages; mais ses pensées sont trop libres, et ses poésies trop inintelligibles.

Il faut bien prendre garde de confondre cette princesse avec une autre Marguerite de Valois,

aussi reine de Navarre, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, née à Fontainebleau, le 14 mai 1552, et qui a écrit ses mémoires.

LEÇON.

Demande. Où naquit Marguerite de Valois?

Réponse. A Angoulême.

D. En quelle année?

R. En 1492.

D. De qui était-elle fille?

R. De Charles, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie.

D. Par quoi cette princesse est-elle devenue célèbre?

R. Par ses ouvrages, et sur-tout par son attachement pour son frère François Ier, qu'elle alla voir en Espagne, pendant sa captivité, et à qui elle prodigua les plus tendres soins durant sa maladie.

D. A qui cette princesse fut-elle mariée?

R. D'abord à Charles, dernier duc d'Alençon, et ensuite au roi de Navarre, Henri d'Albret II du nom.

D. A qui dut-elle cette seconde alliance?

R. A la reconnaissance de son frère.

D. Quel reproche a-t-on fait à Marguerite?

R. Celui d'avoir protégé la réformation; mais cette accusation est injuste; et, d'ailleurs,

comme elle est morte dans le sein de l'église, et qu'elle a fondé plusieurs hôpitaux à Paris, entr'autres celui des *Enfans-Rouges*, on ne peut, sans injustice, douter de sa religion et de sa piété.

D. Où mourut-elle, et en quelle année?

R. Au château d'Odos, dans le Bigorre, le 21 décembre 1549, âgée de cinquante-sept ans.

D. Parmi les ouvrages de cette princesse, quel est le plus connu?

R. Celui intitulé : *les Cent Nouvelles nouvelles*, dans lequel l'inimitable La Fontaine et plusieurs autres auteurs renommés n'ont pas rougi de puiser.

D. N'a-t-elle pas fait aussi quelques poésies?

R. Oui : il en existe un recueil qui a pour titre : *les Marguerites de la Marguerite des Princesses*. Six pièces de tréâtre, et *le Triomphe de l'Agneau*, sont aussi sortis de sa plume.

Mme. DESHOULIÈRES.

ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, dame Deshoulières, naquit à Paris, en 1638. La nature lui avait fait don d'une figure agréable, d'une taille élégante, d'un esprit vif, enjoué, auquel se mêlait pourtant une teinte de mélancolie qu'elle a distribué si agréablement dans la plupart de ses ouvrages. Elle s'appliqua à l'étude des langues latine, italienne et espagnole; mais elle s'attacha particulièrement à celle de la langue française, et à la connaissance des règles de notre poésie.

Elle épousa, à l'âge de treize ans, Guillaume de Lafon de Bois-Guérin, seigneur Deshoulières, lieutenant-colonel du régiment de Condé, et depuis lieutenant de roi à Dourlens. Peu de temps après son mariage, M. Deshoulières la quitta pour suivre le prince de Condé, qui, durant les troubles qui étaient arrivés dans la province de Guyenne, n'avait voulu se prêter à aucune conciliation, et s'était retiré avec ses troupes sur les frontières de la Champagne. Rocroi ayant été pris, le 29 septembre 1653, au nom du roi d'Espagne, M. Deshoulières fut nommé major de cette ville. Sa femme vint l'y rejoindre.

Obligé, par cet état, à des dépenses considérables, M. Deshoulières, dont les biens étaient saisis en France, et les paiemens retenus à Bruxelles, se trouva dans le plus grand embarras. Madame Deshoulières présenta plusieurs requêtes auxquelles on ne daigna pas répondre. Elle s'en plaignit hautement. On lui fit un crime de ses plaintes; on l'arrêta, et on la conduisit, prisonnière d'état, au château de Vilverden, à deux lieues de Bruxelles. M. Deshoulières, qui s'était trouvé absent lors de l'arrestation de sa femme, sollicita vainement sa liberté. Voyant tous les moyens de douceur inutiles, il résolut d'employer la force; et, à l'aide de quelques soldats, il s'introduisit dans Vilverden, délivra sa chère moitié, et reprit avec elle la route de France. Heureusement que le roi accordait alors une amnistie à ceux de ses sujets qui avaient servi une puissance étrangére : M. et madame Deshoulières en profitèrent. Le premier chercha à se mettre au service, la seconde suivit son goût pour la poésie.

Madame Deshoulières a fait des apothéoses, des balades, des caprices, des chansons, des déclarations, des dialogues, des élégies, des églogues, des épigrammes, des épitres, des lettres, des billets, des idylles, des invitations, des madrigaux, des odes, des portraits, des réflexions, des rondeaux, des songes, des son-

nets, des stances et des tragédies. Parmi ses ouvrages, les idylles méritent la préférence. Voici celle qui est la plus estimée :

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans soucis, sans alarmes:
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature:
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage:
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit:
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous devons craindre de nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté;
Ne vaudrait-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?

Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels;
Par eux, plus d'un remords nous ronge:
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses, ici-bas, la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science:
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Quelque gracieux que soient ces vers, il serait dangereux de trop s'abandonner à la morale qu'ils renferment; et, tout en admirant le talent poétique de madame Deshoulières, soyons plus juste qu'elle envers la raison, que nous devons regarder comme une amie, et non comme un Mentor sévère.

Après l'idylle des Moutons, une des plus jolies pièces de vers de madame Deshoulières est celle qu'elle adresse à ses enfans en vers allégoriques.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre.

Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut céder:
Sans chiens, sans houlette
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris:
Il rit de mes craintes;
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende;
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soins
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoins
Ces bois, ces prairies,

Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire;
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure;
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Encouragée par les succès qu'elle avait obtenus dans les différens genres qu'elle avait traités, madame Deshoulières voulut aussi s'essayer dans le tragique. Mais elle n'y fut pas heureuse; et sa tragédie de *Genseric*, qui fut peu goûtée, lui attira plusieurs critiques qui la mortifièrent beaucoup.

Malgré ces petits désagrémens, madame Deshoulières jouit d'une grande réputation. Et l'on peut s'en faire une juste idée par ces quatre

vers qu'on lit au bas de son portrait, gravé par Vanschuppen, et mis à la tête des premières éditions de ses œuvres :

Si Corinne (*) en beauté fut célèbre autrefois,
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire ;
Quel rang doivent tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire, et les traits que tu vois.

Cependant, qui croirait qu'avec tant d'avantages réunis, madame Deshoulières ne fut pas heureuse. La plupart de ses ouvrages sont pleins de ses murmures contre la fortune. Malgré l'encens qu'elle offrit aux dieux de la terre, elle ne put jamais fixer leurs regards ; et une modique pension de 2,000 liv. que lui accorda Louis XIV fut la seule récompense qu'elle reçut pour les louanges fines et délicates qu'elle lui donna. Mais elle en fut bien dédommagée par les honneurs littéraires dont elle fut comblée, et par les illustres protecteurs qui recherchèrent son amitié. Elle fut agrégée à l'académie d'Arles en Provence, ainsi qu'à celle des Ricovrati de Padoue. Les ducs de Saint-Aignan, de Montausier, de la Rochefoucault, de Nevers, le maréchal de Vivonne, et Fléchier, évêque de Nîmes, se firent un honneur d'être admis dans sa société particulière.

(*) Très-illustre poëte grecque, dite *Thébaine*, parce qu'elle était de Tanagre, petite ville dans le voisinage de Thèbes.

Les dernières années de la vie de madame Deshoulières furent des années de tristesse et de douleurs. Elle perdit son époux ; et cette perte, jointe aux vives souffrances que lui causa un cancer, hâtèrent sa dernière heure. Elle mourut le 17 février 1694, âgée de cinquante-six ans. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Roch.

On raconte de cette femme célèbre un trait de courage qui mérite d'être cité. Elle était à la campagne, chez une de ses amies, où l'on disait qu'un fantôme paraissait toutes les nuits dans un des appartemens du château. Ce fut précisément cet appartement que choisit madame Deshoulières. A peine est-elle couchée qu'elle entend ouvrir la porte de sa chambre. Elle interrôge, et n'obtient aucune réponse. Alors quelque chose approche de son lit. Elle tend les bras, et saisit deux grandes oreilles velues. La crainte que le reste du corps ne lui échappe la fait tenir dans cette position pénible jusqu'à la pointe du jour. Mais qu'aperçoit-elle ? Un gros chien, qui, craignant le grand air, avait coutume de venir coucher dans cette chambre. On applaudit beaucoup à la valeur de madame Deshoulières, et l'on prit des précautions pour que le prétendu revenant ne reparût plus.

LEÇON.

Demande. Ou naquit madame Deshoulières?

Réponse. A Paris.

D. En quelle année ?

R. En 1638.

D. A quelle étude s'appliqua-t-elle dans sa jeunesse ?

R. A celle des langues latine, italienne et espagnole.

D. N'apprit-elle pas aussi les règles de la poésie française ?

R. Elle s'en occupa particulièrement.

D. A quel âge fut-elle mariée ?

R. A l'âge de treize ans.

D. Les affaires politiques ne troublèrent-elles pas sa tranquillité ?

R. Son mari ayant suivi le parti du prince de Condé, elle se trouva, par suite de cette démarche, dans le plus cruel embarras, et fut conduite, prisonnière d'état, au château de Vilverden.

D. Par qui fut-elle délivrée ?

R. Par son époux, qui profita ensuite de l'amnistie accordée par le roi pour revenir en France.

D. Que fit alors madame Deshoulières ?

R. Elle se livra entièrement à son goût pour la poésie.

D. Dans quel genre a-t-elle le mieux réussi ?

R. Dans les idylles.

D. Madame Deshoulières n'a-t-elle pas aussi voulu s'essayer dans la tragédie ?

R. Oui. Mais le peu de succès qu'eut sa tragédie de *Genseric* la dégoûta de travailler pour le théâtre.

D. Madame Deshoulières n'a-t-elle pas été reçue dans plusieurs académies ?

R. Celles d'Arles en Provence, et des Ricovrati de Padoue la comptèrent au nombre de leurs membres.

D. Les talens littéraires de madame Deshoulières contribuèrent-ils à sa fortune ?

R. Non. Elle resta toujours dans la médiocrité, et n'obtint pour toute récompense qu'une pension de 2,000 livres, que lui accorda Louis XIV.

D. Où mourut-elle, en quelle année, et à quel âge ?

R. A Paris, le 15 février 1694, âgée de cinquante-six ans.

D. Où fut-elle enterrée ?

R. A Saint-Roch.

LUCRÈCE-HÉLÈNE CORNARO.

Lucrèce-Hélène Cornaro, ou Cornara-Piscopia, naquit à Venise en 1646. On peut, avec justice, la citer comme une des femmes les plus savantes de son siècle. Dès sa plus tendre enfance, on remarqua en elle un éloignement pour tous les amusemens ordinairement si chers à cet âge. L'extrême facilité avec laquelle elle retenait ce qu'on lui faisait lire engagea son père, Jean-Baptiste Cornaro, à lui faire apprendre la langue latine. Quoiqu'elle n'eût encore que sept ans, elle fit des progrès si rapides que son père voulut absolument qu'elle sût aussi le grec. Elle eut pour maître le directeur de la bibliothèque de Venise, qui était Grec de nation.

Aussitôt que ces deux langues lui furent devenues familières, elle forma la résolution de connaître l'espagnol, le français et l'hébreu; et bientôt elle en sut autant que le plus savant rabbin. C'est dans cette langue et dans la grecque, qu'elle a écrit plusieurs lettres savantes que l'on a conservées précieusement dans la bibliothèque de Venise. A cet amour si grand pour l'étude, elle joignit la pratique

de la vertu la plus austère ; et, à l'âge de onze ans, elle fit vœu de vivre et de mourir fille.

Notre illustre et infatigable savante s'adonna à l'étude de la philosophie et de la théologie. Elle eut les meilleurs maîtres, et sut mettre à profit les leçons qu'ils lui donnèrent. Tout à la religion, elle ne s'occupait que d'en approfondir les dogmes, et de trouver les moyens de soutenir la foi, de dissiper les doutes, d'éclairer l'ignorance, et de convertir l'incrédulité.

Cependant ses parens, qui ne savaient pas le vœu qu'elle avait fait, de ne jamais se marier, songeaient à l'établir. Vivement pressée par eux, elle leur déclara la résolution qu'elle avait prise, et l'engagement qui l'enchainait. Loin d'être rebutés par cette déclaration, ils persistèrent dans le dessein de lui donner un mari, et obtinrent du pape un bref qui la relevait de ses vœux. Quand cette vertueuse fille vit le bref, elle fut saisie d'une frayeur mortelle, et s'évanouit. Alors elle résolut d'observer, dans le monde, la règle de Saint-Benoît, et de porter sous ses habits celui de cet ordre. Elle communiqua ses desseins à Corneille Codaninus, qui, en qualité d'abbé de l'ordre, crut devoir consentir à ses desirs. Ses parens au désespoir, firent tout ce qui dépendait d'eux pour la faire changer de résolution. Mais voyant qu'elle était inébranlable, ils se bornèrent à la

prier de ne pas quitter sa famille, et de vivre dans la maison paternelle. Elle ne put refuser. Elle mena, dans la maison de son père une vie aussi austère que si elle eût été dans un cloître. Elle passa les journées entières dans la solitude la plus scrupuleuse, couvrit son corps d'un cilice, d'une chaîne de fer, et se mortifia de toutes les manières.

Que de gens dans le monde qui s'agitent et se tourmentent pour obtenir des faveurs, et qui meurent de désespoir quand ils ne peuvent pas satisfaire leur amour-propre et leur ambition! Cornaro, au contraire, loin de rechercher une vaine gloire, fuyait, comme autant de pièges trompeurs, toutes les occasions qui pouvaient mettre son mérite à découvert. Cependant il lui fut impossible de rester dans cette obscurité qui faisait ses délices, et elle fut obligée de recevoir, malgré elle, le bonnet de docteur, qui lui fut offert par l'université de Padoue.

Un concours considérable de personnes de tous états et de tous âges assista à cette cérémonie, qui eut lieu dans l'église cathédrale. Là, notre illustre savante fit briller publiquement sa science et sa profonde érudition. Voici le formulaire de l'acte de sa réception, tel qu'il se trouve dans les actes de l'université :

« Nous, siégeant dans le tribunal de l'uni-
» versité de Padoue, reconnaissons que notre

» fille Lucrèce-Hélène Cornaro possède les
» sciences et les belles-lettres à un si haut
» point qu'elle mérite d'avoir place parmi les
» docteurs de cette université. Et pour cela,
» nous la recevons maîtresse-ès-arts libéraux,
» et la reconnaissons telle, au nom du Père,
» du Fils et du Saint Esprit. Fait et passé à
» Padoue, le 25 juin 1678, dans l'église ca-
» thédrale de la même ville, parce que les
» salles du collège n'ont pu suffire à l'af-
» fluence ».

L'université voulut aussi donner à cette fille célèbre le bonnet de docteur en théologie, mais le cardinal Barbarigo, alors évêque de Padoue, s'y opposa. Quel dommage que la mort impitoyable ait moissonné cette savante dans la force de l'âge. Pourquoi des êtres si rares et si sublimes ne fournissent-ils pas toujours une longue carrière ? Hélas ! l'heure est marquée ; quand elle sonne, il faut partir.

Cornaro mourut le 26 juillet 1684, âgée de trente-huit ans. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Justine, où son père, qui était procurateur de Saint-Marc, c'est-à-dire, qui occupait la première place de la république de Venise, après le doge, lui fit élever un tombeau de marbre.

LEÇON.

Demande. Où et en quelle année Lucrèce-Hélène Cornaro naquit-elle ?

Réponse. A Venise, en 1646.

D. Comment se nommait son père ?

R. Jean-Baptiste Cornaro.

D. A quel âge commença-t-elle ses études ?

R. A l'âge de sept ans, par le latin.

D. Se borna-t-elle à la connaissance de cette langue ?

R. Non. Elle y joignit celle de l'espagnol, du français et de l'hébreu.

D. A quel âge fut-elle mariée ?

R. Elle resta toute sa vie fidèle au vœu qu'elle fit, à l'âge de onze ans, de vivre et de mourir fille.

D. Quelle fut la récompense de tant de soins et de vertus ?

R. L'université de Padoue lui offrit le bonnet de docteur, quoiqu'elle n'eût jamais fait aucune démarche pour obtenir cette faveur.

D. Où se fit cette cérémonie ?

R. Dans l'église cathédrale de Padoue.

D. Cette illustre fille vécut-elle long-temps ?

R. Non. La mort l'enleva le 26 juillet 1684, à l'âge de trente-huit ans.

D. Où fut-elle enterrée ?

R. Dans l'église de Sainte-Justine, où son père lui fit élever un tombeau de marbre.

Melle. CHÉRON.

Élisabeth-Sophie Chéron naquit à Paris le 3 octobre 1648. Elle était fille de Henri Chéron, peintre en émail, et de Marie Lefevre. Elle fut élevée dans la religion calviniste, que professait son père. Il ne négligea rien pour la rendre habile dans l'art de la peinture. Il eut la satisfaction de la voir faire les progrès les plus rapides. Bientôt elle excella dans le dessin, et acquit, au plus haut degré, toutes les connaissances si nécessaires aux grands peintres. Non-seulement elle fit des portraits dont la ressemblance était parfaite, mais elle composa encore des tableaux dont les connaisseurs font le plus grand cas. M. Lebrun, enchanté de son talent, lui procura l'honneur singulier d'être associée à l'académie royale de peinture et de sculpture.

Malgré les brillans succès que mademoiselle Chéron obtint dans un art qui donne à celui qui le cultive l'avantage de se suffire à lui-même, elle ne crût pas devoir s'y borner. Elle étudia la musique, les langues étrangères et la poésie. Elle traduisit quelques psaumes et cantiques en vers, sur le texte hébreu, qui sont assez estimés. Mais dans le nombre de ses poé-

sies, il en est une qui, malgré qu'elle soit connue, n'en est pas moins un modèle de gaieté, de facilité et de naturel. Elle lui valut, en 1699, une place dans l'académie des Ricovrati de Padoue, sous le nom de la muse *Erato*. C'est un petit poème intitulé : *les Cerises renversées*. Quoiqu'il soit un peu long, nous le donnerons en entier ; il nous tiendra lieu des particularités de la vie de mademoiselle Chéron, qui n'offrent d'autre intérêt que de savoir qu'elle abjura le calvinisme pour embrasser la religion catholique, et qu'elle épousa, à l'âge de soixante ans, M. le Hay, ingénieur du roi.

LES CERISES RENVERSÉES.

CHANT PREMIER.

Je chante ce combat, où, tout couvert de gloire,
Damon, près du Pont-Neuf, remporta la victoire;
Où son cœur généreux, pour deux fois dix-huit sous,
Sut, d'un peuple en fureur, appaiser le courroux.
Muse qui, du clocher de la Samaritaine,
Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine;
Viens m'apprendre comment ce héros indomté
Sut mêler la prudence à la témérité :
Conte-moi le péril où se trouvèrent prises
Les dames dont le char renversa les cerises;
Et dis-moi par quel art Damon sut ménager
La gloire du beau sexe, et vaincre le danger.
Le soleil, fatigué de parcourir le monde,
Précipitait ses pas pour se plonger dans l'onde;
Et déja du Pont-Neuf les enroués chanteurs,
Pour chercher à souper, quittaient leurs auditeurs;

Lorsqu'en un char doré, deux dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées,
Portèrent à Damon du spectacle surpris,
En lui tendant les mains, leurs regards et leurs cris.
Là, cent voix de fausset dans les airs confondues
Leur criaient : Payez-nous nos cerises perdues,
Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
Sur le pavé poudreux viennent de renverser.
En vain l'aimable Églé, du désordre troublée,
De son char exhortait la criarde assemblée;
En vain elle essaya contre ces furieux
L'art de persuader qu'elle a reçu des dieux.
D'autre part la Discorde à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,
Des halles, du marché, par chemins différens,
De nouveaux bataillons épaississaient les rangs;
Damon voit le péril, entre au champ de bataille,
Monte sur une borne: Écoutez-moi, canaille,
Cria-t-il; on se tait. Chacun de tous côtés
Tient sur le harangueur ses regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le chantre de la Thrace
Par ses divins accens suspendre sa disgrace,
Quand, respirant le sang, le carnage et l'horreur,
Des femmes pour le perdre accouraient en fureur;
Ou plutôt comme on voit sur les mers orageuses
Bruire et s'entrepousser les vagues écumeuses;
L'eau se lancer en l'air, les autans irrités
Exercer à l'envi leurs poulmons agités:
Alors Neptune sort de ses grottes profondes;
Donne un coup de trident, calme, applanit les ondes;
Ainsi l'on voit Damon, en élevant sa voix,
Rendre muets, d'un mot, cent gosiers à-la-fois.
Mutins, leur criait-il, quelle brutale envie
Dans un combat douteux vous fait risquer la vie?
Aveugles, vous suivez un aveugle courroux:
Vous attaquez Églé, quoi! la connaissez-vous?
Vous osez insulter son aimable cousine!
Pouvez-vous ignorer leur illustre origine?

Ah! si vous n'écoutez ni respect ni raison,
Appréhendez du moins la mort ou la prison!
Le silence régnait, et la troupe rétive
A l'éloquent Damon se rendait attentive;
Quand les rênes en main, le coupable cocher,
Profitant du sermon, commença de toucher.
La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse là le prêcheur qui se démène et crie.
Les valets vainement occupent le chemin,
Pour former une digue à ce peuple mutin.
Comme un torrent grossi par un nouvel orage
Renverse arbres, rochers, qu'il trouve en son passage,
Tout de même l'on voit ce peuple révolté,
De la gent bigarée abattre la fierté.
Mais c'est assez chanter, et pour reprendre haleine
Allons rêver un peu sur les bords d'Hypocrène.

CHANT SECOND.

CEPENDANT la Discorde aux cheveux hérissés
A grands coups de serpens hâtait les moins pressés:
La Crainte, la Pâleur à ses ordres rendues,
Environnaient déja les dames éperdues;
Et pour fixer le char, en guise de crampons,
S'alongeaient mille bras à pattes de chapons.
En vain l'adroit cocher, dégageant les portières,
Fait claquer son fouet de diverses manières;
Cent autres bras nerveux secondant les premiers,
En gagnant les devans, saisissent les coursiers.
Tel on voit quelquefois, sur la mer agitée,
Par deux vents opposés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux, sous la main bondissans,
Rongeaient leurs freins dorés, d'écumes blanchissans.
Champagne, l'Adonis des beautés subalternes,
Le Basque aux pieds légers, l'ornement des tavernes,
Picard, Lafleur, et vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux signalèrent leurs bras.
Mais qui pourrait compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoëffées,

Les claques, les soufflets, les coups de poings reçus,
Les coups de pied donnés bien plutôt qu'aperçus?
Alors on vit, dit-on (n'importe qu'on le croie),
En l'air les mêmes dieux qu'Homère vit dans Troie.
Là, s'avance Junon d'un pas grave et réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Églé:
Fuyez dans les enfers, vaines terreurs, dit-elle,
J'oppose à vos efforts ma présence immortelle.
D'autre part la Discorde et le terrible Mars,
Dans le parti contraire armaient de toutes parts;
Quand Damon, rebuté de perdre ses paroles,
Pour rendre le bon sens à tant de têtes folles:
Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
Pour mieux persuader, le geste avec la voix;
Par ce bâton noueux, la raison mieux prouvée
Se fera respecter. Puis, la canne levée,
Il saute en bas, il court: la déesse aux grands yeux,
Minerve, l'arrêtant: « Quel transport furieux
» T'agite en ce moment, écoute, lui dit-elle,
» Voici le seul moyen de finir la querelle:
» Ouvre ta bourse, cours; et d'un pas diligent
» Va-t-en trouver les chefs; offre-leur de l'argent.
» C'est ainsi qu'autrefois Priam quittant sa ville,
» Fut racheter Hector des mains du fier Achille ».
Elle dit; et Damon, sans autre compliment,
Hausse la voix: « Parlons d'un accomodement;
» C'est Minerve elle-même à-présent qui m'inspire;
» Je paye le dommage et que l'on se retire ».
Pour la seconde fois les mutins confondus
Se taisent; leurs esprits demeurent suspendus;
A la tempête on voit succéder la bonace;
Le silence banni vient reprendre la place.
Tel qui le poing levé répandait la terreur,
Reste immobile et sent rallentir sa fureur;
Tous étaient attentifs, quand un filou s'approche,
Et côtoyant Damon, met la main dans sa poche
Tire la bourse, fuit comme l'adroit chasseur
Du jeune lionceau diligent ravisseur,

Qui, craignant le retour de la mère en furie,
Assure par sa fuite et sa proie et sa vie.
Le peuple de l'accord paraissant satisfait,
Veut voir joindre aussitôt la promesse à l'effet:
Tous entourent Damon; le captif équipage
Tout-à-coup délaissé, s'ouvre un libre passage;
Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers coursiers, part sans prendre congé.

CHANT TROISIÈME.

Phébus, prêt à finir sa brillante carrière,
Lançait obliquement quelques traits de lumière;
Des nuages confus la vaste obscurité,
De ses derniers rayons étaignait la clarté.
Églée fuyait alors, du danger garantie,
Et laissait à Damon achever la partie,
Pendant qu'autour de lui mille bras avancés
Demandaient à-la-fois d'être récompensés.
Il fouille en son bourson, n'y trouve rien, se trouble;
Il cherche dans sa poche, encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, et dedans, et dehors;
Visite, tout confus, et veste et juste-au-corps,
Réitère vingt fois sa recherche frivole:
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole;
En cet état douteux il ne sait que choisir.
Fuir serait le plus sûr. La peur vient le saisir;
Il demeure stupide en sa triste aventure;
La troupe s'en émeut, parle bas, puis murmure,
Puis élève la voix et redouble les cris.
Minerve accourt: Damon rappelle ses esprits,
Cherche à se dégager de la troupe profane,
Fait sur les plus hâtés pleuvoir des coups de canne,
Il se bat en retraite, et, gagnant le terrain,
Minerve à reculons le conduit par la main;
Il attrape le quai; là, réside un libraire,
Des nouveautés du temps riche dépositaire;
On y voit chaque jour, sur les bords étalés
De maint et maint auteur les titres empoulés;

C'est là que s'arrêtant, d'une guerrière audace,
Damon aux plus hardis fait déserter la place.
La déesse l'anime en ce pressant besoin,
Guide ses coups, les pousse, et de près et de loin:
Tel assailli de chiens, lassé, mis hors d'haleine,
Est un sanglier fier acculé contre un chêne,
Qui, rappelant sa force en ce dernier combat,
A grands coups de défense, atteint, déchire, abat:
Ainsi combat Damon, quand la foule imprudente
Renverse, en se poussant, la boutique savante;
Deux cents volumes neufs, en un tas ramassés,
Du parapet dans l'eau se trouvent dispersés;
Vieux et nouveaux, tout tombe; et le triste libraire
Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire.
« O fortune ennemie! où me vois-je réduit?
» Jour malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit!
» Oh! mes galans auteurs abymés dans la Seine,
» Écoutez mes regrets, venez finir ma peine!
» Auteurs qui du bon sens renfermiez les trésors;
» Qui, sortant du palais, veniez parer nos bords,
» Pourquoi, précipités jusqu'au plus creux de l'onde,
» N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde?
» Quel magique pouvoir dans le siècle à venir
» De vos noms oubliés fera ressouvenir? »
Ainsi se lamentait le malheureux libraire:
Tel on voit Philomèle, en un bois solitaire,
Faire entendre aux échos, par ses douloureux cris,
Qu'un cruel laboureur a ravi ses petits.
Mercure en ce moment vers la voûte étoilée
Pour boire le nectar reprenait sa volée,
Quand, l'oreille attentive à ces lugubres sons,
Il reconnait la voix d'un de ses nourrissons:
Sa tendresse s'émeut: du ciel, il envisage
Du malheureux marchand le désastreux naufrage;
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.
Le marchand l'aperçoit: « Favorable Mercure,
» Équitable témoin de ma triste aventure,

» Cria-t-il, tu me vois accablé de douleurs?
» Si jamais des marchands tu fus le protecteur,
» Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole ».
Mercure gravement prend alors la parole:
« Je sais quelle est ta perte, et j'en ai du regret;
» Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret:
» Ces chefs-d'œuvre galans dont tu pleures l'absence
» Périssent presque tous au point de leur naissance:
» Avortons malheureux, dont le brillant destin,
« Comme aux plus belles fleurs, ne dure qu'un matin;
» Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
» De tes auteurs noyés pêcher les tristes restes:
» Descend: Mais qu'aperçois-je? ô prodige nouveau!
» J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau;
» Le nombre en est petit: vois-tu comme à la nage
» Un favorable vent les repousse au rivage?
» Le reste sous les flots demeure enseveli,
» Et justement mérite un éternel oubli:
» Mais ne t'afflige point d'une perte légère;
» Les bons sont échappés, j'y vais mettre l'enchère,
» Et devant que la lune ait montré son croissant,
« Un seul, pour le profit, t'en vaudra plus de cent ».
Minerve cependant, du danger alarmée,
Pour dégager Damon, parle à la Renommée:
« Il nous faut de l'argent, Damon en a promis,
» Lui dit-elle; dépêche, avertis ses amis,
» Qu'ils viennent promptement, si son péril les touche ».
La déesse aux cent voix met la trompette en bouche,
Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les spectateurs de tous lieux assemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse,
Des coudes et des poings écarte, fend la presse:
« Prends courage, Damon, dit-il, je viens t'aider;
» Te faut-il de l'argent? Tu n'as qu'à demander ».
Minerve alors s'approche, et lui parle à l'oreille.
Il lui donne sa bourse: ô subite merveille!
Cette paix où les dieux travaillaient vainement,
La moitié d'un écu l'a faite en un moment.

On assure que l'aventure du poëme des Cerises est arrivée à mademoiselle Chéron et à son mari.

En récompense de ses talens, cette femme célèbre obtint de Louis XIV une pension de 500 livres. Elle se faisait un plaisir de faire le portrait de ses amis; et le seul qui reste de madame Deshoulières, est de sa main.

Mademoiselle Chéron mourut à Paris, en 1711, âgée de soixante-trois ans. Elle fut enterrée à Saint-Sulpice. Pendant sa vie, elle fut très-liée avec mademoiselle de Scuderi.

Voici des vers qui ont été faits par l'abbé Bosquillon, pour mettre au bas de son portrait.

De deux talens exquis l'assemblage nouveau
Rendra toujours Chéron l'ornement de la France:
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence,
Que les graces de son pinceau.

LEÇON.

Demande. Où et en quelle année mademoiselle Chéron naquit-elle?

Réponse. A Paris, le 3 octobre 1648.

D. De qui était-elle fille?

R. De Henri Chéron, peintre en émail, et de Marie Lefevre.

D. Cultiva-t-elle aussi la peinture?

R. Son père n'ayant rien négligé pour la rendre habile dans cet art charmant, elle y fit les progrès les plus rapides, et peignit parfaitement le portrait et l'histoire.

D. Quel honneur obtint-elle ?

R. Celui d'être reçue à l'académie de peinture et de sculpture.

D. Ses talens se bornèrent-ils à la peinture ?

R. Non. Elle étudia la musique, les langues étrangères et la poésie.

D. A-t-elle composé quelques ouvrages ?

R. Elle en a fait plusieurs, parmi lesquels un petit poëme, intitulé *les Cerises renversées*, mérite d'être distingué.

D. A quelle académie littéraire a-t-elle été agrégée ?

R. A celle des Ricovrati de Padoue, sous le nom de la muse *Erato*.

D. Où mourut-elle, en quelle année, et à quel âge ?

R. A Paris, le 3 septembre 1711, âgée de près de soixante-trois ans.

LOUISE LABÉ.

De toutes les Françaises qui ont acquis une grande réputation dans la république des lettres, Louise Labé est une de celles qui méritent le plus d'être citées. Obligés de garder le silence sur sa conduite privée, nous nous bornerons à parler de ses talens, et à dire qu'il serait à desirer qu'elle n'eût pas si souvent sacrifié l'étude à ses plaisirs, et le titre de femme de lettres, à celui de femme galante.

Louise Labé naquit à Lyon, en 1526. Elle était fille d'un nommé Charly, dit Labé, dont on ignore le rang et la fortune, mais qui vraisemblablement était attaché au métier des armes.

François Ier régnait alors. Ce prince, digne du trône qu'il occupait, et persuadé que les sciences et les arts concourent à la gloire et à la prospérité d'un empire, cherchait, par tous les moyens possibles, à les rappeler dans ses états. Jaloux du titre de *Restaurateur des lettres,* il combla de bienfaits, de distinctions et de récompenses ceux qui les cultivaient. Marguerite de Navarre, sa sœur, montra dans ses ouvrages tout ce que l'on peut attendre d'une

princesse jeune, galante et spirituelle. Les femmes s'empressèrent de suivre son exemple. Louise Labé laissant voir de bonne heure les plus heureuses dispositions, son père ne négligea rien pour que son éducation fût soignée.

Elle apprit la musique, ainsi que plusieurs langues : et, pour se conformer à l'usage établi alors chez les demoiselles du plus haut rang, on lui enseigna les exercices militaires, et particulièrement à monter à cheval. Ses succès furent des plus rapides ; et en 1542, quoiqu'elle n'eût pas encore atteint sa quinzième année, elle figura au siège de Perpignan, sous le nom du *capitaine Loys*.

Le motif qui détermina Louise Labé à une démarche aussi singulière n'est pas parvenu à notre connaissance. Il est à présumer qu'elle céda aux desirs de son père, qui crut servir par là des vues d'ambition. Mais on sait que l'adresse et le courage de notre héroïne lui méritèrent les plus grands éloges.

La campagne ne fut pas heureuse. On fut obligé de lever le siège de Perpignan. Louise Labé, rebutée par cet échec, abandonna le métier des armes pour se ranger sous l'étendard des neuf Sœurs. L'étude devint son occupation principale, et bientôt on ne parla plus dans Lyon que de son esprit et de sa beauté.

Plusieurs partis avantageux se présentèrent.

Ennemond Perrin, riche marchand, qui faisait un commerce considérable de cables et de cordages, obtint la préférence sur ses rivaux. Depuis ce temps-là, Louise eut le surnom de la *belle Cordière*, et la rue qu'elle habitait prit ce nom, qu'elle porte encore.

S'il est vrai, comme l'ont dit les poëtes qui ont chanté à l'envi la belle Cordière, que rien ne pouvait être comparé à la régularité de ses traits, à la blancheur de son teint et à la grace répandue sur toute sa personne; si les éloges qu'ils donnèrent à la vivacité de son esprit, aux charmes de son entretien et au plaisir inexprimable d'entendre sa voix charmante s'unir aux accords d'un luth mélodieux, ne sont pas exagérés; si l'on peut ajouter foi au récit qu'ils font de sa facilité à parler et à écrire le grec, le latin, l'espagnol et l'italien, on ne doit pas s'étonner que les savans et les gens aimables de la ville se soient empressés de rendre hommage à une femme si parfaite.

Mais cette cour brillante que Louise Labé réunissait chez elle excita l'envie des autres femmes. Les plus distinguées de la ville, ne voyant dans notre savante qu'une marchande de cordages, ne manquèrent pas de dire tout bas, avec l'intention d'être entendues, qu'il était impossible qu'elle attirât tant de monde chez elle sans se prêter à des manèges de coquetterie. Les ouvrages que Louise Labé fit

imprimer donnèrent de nouvelles armes contre elle, et l'on jugea ses actions par ses écrits.

Une autre circonstance acheva de la perdre dans l'opinion publique. Elle était liée d'une amitié intime avec une Lyonnaise, nommée *Clémence de Bourges*, qui avait aussi acquis quelque célébrité. Ces deux amies vivaient dans la meilleure intelligence. Même humeur, mêmes penchans, mêmes goûts, tout semblait devoir rendre leur union éternelle. Mais la jalousie vint rompre des nœuds si doux. Louise trahit son amie, et la haîne la plus irréconciliable divisa les deux rivales. De ce moment, Clémence ne trouva plus que des défauts dans les ouvrages de Louise, qu'elle avait, avant sa rupture, si souvent admirés, et exerça sur eux une critique sanglante, qui fut vivement soutenue par les autres ennemis de la belle Cordière.

Mais laissons là ces querelles particulières, pour parler des ouvrages de Louise Labé. Un des meilleurs est une fiction de l'Amour aveuglé par la Folie, intitulé : *Debat de Folie et d'Amour*. C'est une espèce de drame ou de dialogue divisé en cinq discours. L'auteur suppose que le maître des dieux a fait préparer un grand festin auquel tous les autres dieux sont invités. L'Amour et la Folie arrivent, en même temps, sur la porte du palais où doivent s'assembler les convives. La Folie, qui veut entrer

la première, repousse l'Amour, qui prétend passer avant elle. De-là survient entr'eux un grand débat sur leurs droits respectifs. L'Amour saisit son arc, et veut décocher une flèche à la Folie, qui soudain se rend invisible, et rend inutile le trait de l'Amour. Pour se venger, elle lui arrache les yeux, et lui met un bandeau fait avec tant d'art, qu'il est impossible de le lui ôter. Vénus vient se plaindre à Jupiter, qu'on choisit pour juger le différend. Apollon et Mercure sont les deux avocats. Le premier plaide pour l'Amour; le second pour la Folie. Tous deux soutiennent leur cause avec chaleur et éloquence. Les plaidoyers finis, les dieux vont au voix. Mais les avis se trouvant partagés, Jupiter appointe la cause à *trois fois*, *sept fois neuf siècles*; et commande aux parties de vivre amicalement ensemble, enjoignant à la Folie de guider l'Amour, et de le conduire par-tout où bon lui semblera.

Cette fable a été depuis tournée de mille et mille manières. Plusieurs auteurs ont voulu même se l'approprier. Quant aux autres pièces qui composent le recueil des œuvres de Louise Labé, ce ne sont que des élégies et quelques sonnets, parmi lesquels il n'y a rien qui soit digne d'être cité.

Louise Labé mourut à Lyon, au mois de mars 1566, âgée de quarante ans.

LEÇON.

Demande. Ou naquit Louise Labé ?

Réponse. A Lyon.

D. En quelle année ?

R. En 1526.

D. De qui était-elle fille ?

R. D'un nommé Charly Labé, dont on ignore le rang et la fortune.

D. Quelle éducation reçut-elle ?

R. La plus soignée : elle apprit la musique vocale et instrumentale, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol.

D. Ne lui enseigna-t-on pas aussi les exercices militaires ?

R. Oui; suivant l'usage établi alors chez les femmes.

D. N'alla-t-elle pas à la guerre ?

R. Elle n'avait pas encore atteint sa quinzième année qu'elle se rendit au siège de Perpignan, où elle se distingua par son intelligence et sa valeur.

D. Que fit-elle ensuite ?

R. Elle revint à Lyon, où elle quitta Mars pour les neuf Sœurs.

D. Obtint-elle des succès dans la nouvelle carrière où elle entra ?

R. Son esprit lui acquit bientôt la plus grande célébrité.

D. Avec qui se maria-t-elle ?

R. Avec un très-gros négociant en cordages, nommé Ennemond Perrin.

D. Quel surnom cette alliance lui fit-elle donner ?

R. Celui de *la belle Cordière.*

D. Quels sont ses ouvrages ?

R. Un recueil de poésies, parmi lesquelles on distingue un dialogue intitulé : *Débat de Folie et d'Amour.*

D. Où mourut Louise Labé, en quelle année et à quel âge ?

R. A Lyon, au mois de mars 1566, à l'âge de quarante ans.

LA DUCHESSE DE RETZ.

Claude-Catherine de Clermont, duchesse de Retz, naquit en 1543. Elle était fille unique de Claude de Clermont, baron de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne. Jamais jeune personne ne fut aussi studieuse qu'elle, et ne prouva mieux que le travail, quand on s'y accoutume de bonne heure, ne peut nuire à la santé : car, quoiqu'elle ait passé les jours et les nuits à s'instruire ; quoiqu'elle ait étudié à fond la poésie, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'histoire ; quoiqu'elle se soit rendu familières les langues grecque et latine ; elle n'en a pas moins vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, sans ressentir la plus légère incommodité.

On s'attend sans doute à trouver beaucoup de vanité dans une personne qui possédait tant de connaissances. Mais Catherine, modeste, douce et prévenante, ne connut jamais ce défaut. Elle eut l'art de se faire estimer des hommes, et aimer des femmes. Les ignorans mêmes se plaisaient dans sa société ; car ils se figuraient avoir plus d'esprit avec elle qu'avec toute autre.

Il est naturel de croire que tant de qualités éminentes, auxquelles était jointe une grande beauté, attirèrent à Catherine une foule d'adorateurs. Jean d'Annebaut, fils de l'amiral de ce nom, le plus honnête homme de son siècle, fut préféré. Les deux époux firent mutuellement leur bonheur. Mais, hélas! il fut de courte durée. La France était alors en proie aux horreurs de la guerre civile, et d'Annebaut perdit la vie à la bataille de Dreux. Alors tous ceux qui avaient aspiré à la main de Catherine sentirent renaitre leur espérance, et offrirent de nouveau leurs hommages à la belle veuve, qui n'avait que vingt ans. Quoiqu'elle parût infiniment sensible à la mort de son époux, le temps, auquel rien ne résiste, sécha ses larmes; et Albert, comte de Retz, eut l'avantage de la décider à un second hymen. Ce seigneur était de l'illustre maison de Gondi de Florence, et avait suivi en France la fortune de Catherine de Médicis. Maître d'hôtel du roi sous Henri II, gentilhomme de la grand'chambre et maréchal-de-camp sous Charles IX, duc et pair et général de galères sous Henri III, il conserva tout son crédit sous Henri IV. Cependant ce ne fut point à ses qualités brillantes qu'il fut redevable de son élévation, mais aux conseils de sa femme, et sur-tout à la conduite qu'elle tint pendant qu'il négociait dans les cours d'Angleterre,

d'Allemagne et de Pologne. Elle occupait sa place auprès du prince, et avait grand soin d'écarter tous ceux qui auraient pu nuire à son époux. Elle faisait, lorsque cela était nécessaire, infidélité aux muses, pour s'occuper de mettre en mouvement les ressorts de la plus fine politique. Le roi eut souvent recours à elle comme à la personne qui possédait le mieux les langues étrangères ; et ce fut elle qui servit d'interprète à l'archevêque de Gnesne, chef de l'ambassade polonaise, qui vint demander le duc d'Anjou pour roi. Lorsque le prélat fut de retour dans sa patrie, il dit publiquement qu'il venait de voir en France une merveille faite pour exciter l'admiration de toute l'Europe.

Mais voici le plus beau trait de la vie de Catherine. Son époux était en Italie, et les ligueurs, profitant de son absence, parvinrent à entraîner dans leur parti le marquis de Belle-Isle, son fils, et à le faire déclarer contre le roi. C'est alors que Catherine fit voir que si elle avait des talens supérieurs pour gouverner un état, elle ne manquait ni de fermeté ni de courage pour soutenir et défendre ses droits. Prévoyant que les ligueurs allaient se saisir de ses terres, elle assembla des soldats et se mit à leur tête. Cette bonne contenance imposa aux ligueurs et maintint ses vassaux dans l'obéissance à leur souverain. Henri IV, ce

grand prince qui savoit mieux que personne reconnaître le véritable héroïsme; honora la duchesse de ses éloges, et la combla de bienfaits.

Catherine jouit du sort le plus heureux. N'ayant rien à desirer du côté des honneurs, ni de celui de la fortune, elle eut la douce satisfaction de voir s'élever autour d'elle une nombreuse famille jalouse de lui ressembler. Mais il vient un âge où l'on apprécie les biens de ce monde à leur juste valeur, et où l'ame, prenant un vol plus élevé et plus digne d'elle, se dirige tout entière vers des pensées plus sublimes, et des espérances moins frivoles. La religion ouvrit les bras à la duchesse, et c'est dans son sein qu'elle chercha à mériter une gloire plus durable. Elle fit élever, auprès d'un superbe château qu'elle possédait près de Mantes, une église où elle fonda un couvent de cordeliers. Son époux mourut en 1602. Elle ne lui survécut que quelque temps, et rendit le dernier soupir dans le mois de février 1603. Son corps fut porté chez les filles de l'*Ave-Maria*, pour y être placé auprès de celui de madame sa mère. Son tombeau se voyait encore dans cette chapelle avant la révolution.

La duchesse de Retz eut dix enfans, quatre garçons et six filles, dont quatre furent mariées avantageusement; les deux autres se firent

religieuses, et retracèrent dans leur couvent toutes les vertus de leur mère. Le troisième fils de la duchesse, Jean-François de Gondi, fut le premier archevêque de Paris.

LEÇON.

DEMANDE. En quelle année la duchesse de Retz naquit-elle ?

RÉPONSE. En 1543.

D. De qui était-elle fille ?

R. De Claude de Clermont, baron de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne.

D. Par quoi se distingua-t-elle dans sa jeunesse ?

R. Par son goût pour l'étude.

D. Qui épousa-t-elle en premières noces ?

R. Jean d'Annebaut, fils de l'amiral de ce nom.

D. Après la mort de l'amiral, à qui donna-t-elle sa main ?

R. A Albert, comte de Retz.

D. La comtesse ne joua-t-elle pas un grand rôle à la cour ?

R. Ce fut elle qui contribua, par son esprit et sa prudence, à l'élévation de son époux.

D. Le roi n'eut-il pas recours à elle ?

R. Oui : il la pria, comme la personne du royaume qui possédait le mieux la langue la-

tine, de servir d'interprète aux ambassadeurs qui apportèrent au duc d'Anjou la nouvelle de son élection au trône de Pologne.

D. La comtesse se borna-t-elle à la connaissance des langues étrangères ?

R. Elle cultiva aussi la poésie, les mathématiques et l'histoire.

D. Ne joignit-elle pas aussi à ses talens un grand courage ?

R. Oui. Pendant que son époux était en Italie, les ligueurs menacèrent ses terres ; elle assembla ses vassaux, se mit à leur tête, et prévint toute invasion par cette noble contenance.

D. L'existence de la comtesse fut-elle heureuse ?

R. Oui : ses desirs satisfaits du côté des honneurs et de la fortune, elle eut encore la satisfaction de voir s'élever autour d'elle une nombreuse famille.

D. A quoi employa-t-elle les dernières années de sa vie ?

R. A des pratiques de religion.

D. Où mourut-elle, en quelle année, et à quel âge ?

R. A Paris, le 18 février 1603, âgée de soixante ans.

Mlle. DESHOULIÈRES.

Antoinette-Thérèse Deshoulières était fille de la célèbre madame Deshoulières, dont nous avons déja donné la vie. Elle naquit à Paris, en 1663, et fut élevée dans le sein même de la poésie. Le grand Corneille, Charpentier, Benserade, et tous les gens qui composaient la société de sa mère, lui servirent de maitres. Ses premiers vers eurent le plus grand succès, et furent couronnés à l'académie : triomphe d'autant plus glorieux qu'elle se trouva en rivalité pour le prix avec M. de Fontenelle.

L'effet des louanges sur ceux qui ont un vrai talent est de les encourager et de les conduire à la perfection par le desir qu'ils ont d'en obtenir encore. Mademoiselle Deshoulières, animée par les éloges qui lui furent prodigués, se livra entièrement à la poésie. Mais, née avec une sensibilité et une délicatesse exquises, ses vers, enfans de la nature, ne tendirent jamais au grand. Sa plume fut l'interprète de son cœur, et jamais l'esclave de son esprit.

Sans être jolie, mademoiselle Deshoulières avait ce qui souvent plaît davantage, une

figure agréable. Son caractère était charmant. Elle eut des amis illustres, et sut se les conserver. Parmi ces amis, quelques-uns aspirèrent à un sentiment plus tendre; et on assure même que M. de Caze fut assez heureux pour être préféré. Mais ayant été tué à la guerre, en 1692, la lyre de mademoiselle Deshoulières ne fit plus entendre que des sons plaintifs et douloureux. D'autres malheurs se joignirent encore à celui d'avoir perdu son ami; la mort lui enleva successivement son père, sa mère, son frère et ses oncles. Obligée de renoncer à toutes ses successions, elle se trouva réduite à quelques pensions que Louis XIV lui accorda.

En 1699, elle fut reçue à l'académie des Ricovrati de Padoue. Mais depuis cette époque, sa vie ne fut plus qu'à la douleur et aux souffrances. Attaquée de la même maladie qui fit périr sa mère, elle mourut le 8 août 1718, à l'âge de cinquante-cinq ans. Elle fut inhumée près de sa mère, dans l'église Saint-Roch.

Nous allons citer celles de ses poésies qui nous ont paru les plus dignes de l'être.

Voici une élégie sur la mort de M. de Caze :

Errez, mes chers moutons, errez à l'aventure;
J'ai perdu mon berger, ma houlette et mon chien:
S'il plait aux dieux, je n'aimerai plus rien
Qui soit sujet aux lois de la nature.

Mon cœur, toujours brisé par de cruels ennuis,
Ne cherche plus que la retraite;

Paissez, mes chers moutons, sans chiens et sans houlette,
Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.

Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,
Déja plus d'une fois les brillantes saisons
Ont embelli nos champs de fleurs et de moissons;
A mes vives douleurs, hélas! puis-je suffire.

Partez, laissez-moi seule, innocens animaux,
Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive:
Non, n'attendez plus rien de ma raison captive;
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.

Ne vous reposez plus sur l'amitié sincère
Qu'ont toujours eu pour moi les bergers d'alentour;
Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour,
Qu'il en est peu de pareil caractère!

J'entends vos bêlemens, ils ne sont que trop doux,
Que je vous plains! que je vous aime!
Mais quand je ne puis rien de mes maux pour moi-même,
Hélas! que pourrais-je pour vous?

Puissiez-vous, chers moutons, dans les gras pâturages,
Vivre dans une heureuse et douce oisiveté!
Puisse Pan, attentif à votre sûreté,
Vous garantir des maux, des loups et des orages.

Après la mort de M. de Caze, M. de Larivière rendit des soins à mademoiselle Deshoulières. Voici des stances irrégulières qu'elle lui envoya pour réponse :

Damon, ne craignez pas que je sois insensible
Au mal dont vous êtes atteint:
Je ne comprends que trop ce qu'il a de terrible,
Et mon cœur en secret vous plaint;
Ne m'aimez pas, s'il est possible.
L'amour ne nous rend point heureux;
Ses plaisirs n'ont rien de solide;

Ardent, volage, impétueux,
Son caprice lui sert de guide:
Éloignez pour jamais cet enfant dangereux,
Qui souvent de nos biens et de nos maux décide.

Dans l'aimable saison des jeux et des plaisirs,
Ce conseil, je le sais, ne serait point d'usage.
On ne fait point un ami sage
D'un amant qui dans le bel âge
Ne consulte que ses desirs.

Mais quand d'une si folle ivresse
Le temps nous a fait revenir,
Notre ame, exempte de faiblesse,
Doit la craindre et la prévenir.
Eh! ne trouve-t-on pas dans la sage tendresse,
Des douceurs, des plaisirs que l'on voit moins finir
Que ceux d'une ardente jeunesse.

Écoutez la raison, elle emprunte ma voix;
Et mon cœur, d'accord avec elle,
Ne vous imposera que d'agréables lois.
Il est discret, tendre et fidèle,
Et, sans le trop vanter, digne de votre choix.

Mademoiselle Deshoulières a parfaitement peint, dans les vers suivans, les peines cruelles qui la dévoraient :

Chagrins cuisans, amertume cruelle,
Reprenez dans mon cœur une force nouvelle;
Et toi, Mort! prompt remède aux plus vives douleurs,
Approche, quand ma voix t'appelle;
Finis ma vie et mes malheurs.

Viens, viens, déesse impitoyable,
Viens m'affranchir des cruautés du sort:
Ta présence, pour moi, n'a rien de redoutable:
Frappe un cœur malheureux qui ne craint pas la mort.

M. de Moreau, de l'académie des belles-

lettres, a fait, sur la mort de mademoiselle Deshoulières, des vers où son caractère est parfaitement saisi. Les voici :

Deshoulières n'est plus: cette digne héritière
D'une illustre et savante mère,
Au même âge, et comme elle, a vu finir ses jours.
Un mal presqu'incurable en a borné le cours;
Onze lustres au plus ont rempli sa carrière.
Autrefois dans mes vers ou tendres ou galans,
Je vantais ses appas et ses rares talens.
Mais sans avoir recours aux louanges profanes,
Ce n'est qu'un encens pur que je dois à ses mânes.
Pénétré de son triste sort,
Des sentimens chrétiens qu'elle eut jusqu'à la mort,
J'oublie alors ces dons que lui fit la nature;
Noblesse, esprit, douceur, graces, vivacité,
Et tout ce qui n'est plus qu'une ombre, une figure,
Quand on pense à l'éternité.
Dieu seul fut son objet: de son amour éprise,
On la vit nuit et jour, et souffrante et soumise;
Bien que par la douleur le corps fut abattu,
L'ame à la voix du ciel fut docile et fidèle.
Muse ne louons plus, n'admirons plus en elle
Que sa constance et sa vertu.

Afin de faire mieux connaître l'esprit de mademoiselle Deshoulières, nous allons encore citer des vers qu'elle fit sur la mort de sa mère :

Ici, muses, ici, que venez-vous chercher?
Sous ces sombres cyprès, hélas! qui vous appelle?
Vous n'y trouverez point cette illustre mortelle
Dont les doctes chansons avaient su vous toucher.
La déesse sourde et cruelle
De mes bras vient de l'arrache.

En vain pour garantir une tête si chère,
J'ai mille fois du ciel emprunté le secours,
Au précieux devoir de sauver une mère,
J'ai sacrifié mes beaux jours.
Mais le cruel destin qui m'accable toujours,
Des larmes que produit une douleur amère
Redouble sans cesse le cours.
Le ciel à mes ennuis n'a point marqué de terme,
Et du plus faible espoir j'ignore les douceurs;
Sans cesse en proie à de vives douleurs,
J'appelle à mon secours cette ame grande et ferme,
Et qui, d'un œil égal, au milieu de mes pleurs,
Envisagea la mort sans craindre ses horreurs.
Mais que me sert, hélas! de l'invoquer sans cesse,
De me représenter ce qu'elle a combattu,
Et dans tous les malheurs quelle fut sa sagesse?
Je m'abandonne à ma faiblesse,
Et je n'ai rien de sa vertu.
Muses, ne cherchez plus cet esprit admirable,
L'honneur de notre siècle et du sacré vallon:
De cette perte irréparable
Chargez les fastes d'Apollon.
Allez aux bords de l'Hypocrène
Par des torrens de pleurs célébrer son trépas,
Et si ma douleur vous ramène,
Respectez mes soupirs, ne me consolez pas.

LEÇON.

Demande. Ou mademoiselle Deshoulières naquit-elle, et en quelle année?

Réponse. A Paris, en 1663.

D. De qui était-elle fille?

R. De la fameuse madame Deshoulières.

D. Quelles furent les maîtres qui présidèrent à son éducation ?

R. Le grand Corneille, Charpentier et Benserade.

D. Acquit-elle de la célébrité ?

R. Elle marcha sur les traces de son illustre mère, et se montra digne d'être sa fille.

D. Ne fut-elle pas de plusieurs académies ?

R. Elle fut reçue à celles d'Arles en Provence, et des Ricovrati de Padoue.

D. Où mourut-elle, en quelle année, et à quel âge ?

R. A Paris, le 8 août 1718, âgée de cinquante-cinq ans.

D. Où fut-elle inhumée ?

R. Dans l'église Saint-Roch, près de sa mère.

LAURE.

C'est la vie d'une femme célèbre par sa beauté, et encore plus par les vers qu'elle inspira au premier chantre de l'Italie, à *Pétrarque*, que nous allons écrire. Mais comment oserions-nous entreprendre son éloge, après celui que ce grand poète a fait d'elle; et que pourrions-nous dire qui puisse valoir le témoignage qu'il en rend lui-même en ces termes?

« Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que » je ne suis que par Laure, tel que vous me » voyez, et que je n'eusse jamais acquis le » peu de réputation et de gloire dont je jouis, » si Laure, par la pureté de ses sentimens, » n'avait pas développé quelques germes de » vertu que la nature avait placés dans mon » cœur. Ce fut Laure qui, dans l'effervescence » de ma jeunesse, m'empêcha de tomber dans » l'abyme que les passions ouvraient sous mes » pas, et qui exalta mon ame; tant il est vrai » que l'amour a assez de forces pour transformer l'amant dans l'objet aimé. Ce qu'il y » a de bien sûr, c'est que les détracteurs, » quelques grossiers, quelques méchans qu'ils » soient, n'ont jamais osé entamer la réputation de Laure, jamais osé avancer qu'il y

» eût quelque chose de répréhensible, je ne
» dis point dans ses actions, mais même dans
» ses paroles. Bien plus, la calomnie, l'impitoyable calomnie, qui n'épargne personne, a été forcée de la respecter. Il n'est
» donc pas étonnant qu'une réputation si pure,
» si soutenue, ait toujours accru en moi le
» noble desir d'illustrer de plus en plus mon
» nom, et qu'elle ait adouci les cruelles peines
» que m'ont causées mes travaux littéraires.
» Seule, dans ma jeunesse, elle a su me
» plaire; dans ma jeunesse, tout ce que je
» desirais, c'était de plaire à Laure, et de
» ne plaire qu'à elle seule. Pour y réussir,
» j'ai méprisé tous les plaisirs qui auraient pu
» effaroucher sa vertu. Et vous voulez que
» j'oublie cette Laure qui a mis une barrière
» entre le vulgaire et moi; qui, fidèle à guider
» mes pas, a toujours marché à mon côté
» dans le chemin de la gloire, qui a toujours
» excité mon génie à prendre l'essor, et qui a
» ranimé plus d'une fois mes esprits glacés ? »

Laure naquit le 4 juin 1314, dans le bourg de Saze, près d'Avignon. Elle eut pour père un gentilhomme, nommé Paul de Sade. La nature ne fit jamais rien de plus parfait. Un teint de lis et de roses, des yeux noirs, modestes et brillans, un front digne du diadême, une bouche fraiche et vermeille, un cou blanc comme l'albâtre, des cheveux blonds et légè-

rement bouclés; une taille de nymphe, tels étaient les avantages extérieurs de Laure. Quant aux qualités de son ame, elles ne laissaient rien à desirer. Douce, modeste, prévenante, elle fit le bonheur de ses parens et de tous ceux qui eurent quelque rapport avec elle. Celui qui la voyait une fois voulait la voir encore, et trouvait qu'il ne l'avait jamais assez vue. Son esprit était orné; son entretien décélait la vivacité de son esprit et la bonté de son cœur. Jamais sa bouche ne s'ouvrit pour la médisance et la calomnie; jamais ses yeux ne regardèrent quelqu'un avec colère; jamais sa main ne repoussa le malheureux qui implora sa généreuse pitié.

Cette merveille de la nature ne devait donner son cœur qu'à un mortel digne de le posséder; et ce mortel fut le célèbre Pétrarque. Fatigué des mouvemens tumultueux dont Rome était sans cesse agitée, cet auteur charmant forma le dessein de chercher une retraite solitaire où il pût, dans une profonde paix, se livrer tout entier au goût dominant qu'il avait pour la poésie. Il quitta Rome, et se mit à voyager. En passant près d'Avignon, il aperçut une vallée peu considérable en elle-même, mais dont le site délicieux séduisit aussitôt et ses yeux et son cœur. Figurez-vous une petite plaine où, parmi mille sources qui semblent se disputer l'honneur de l'embellir, l'onde claire de la

Sorgue, nommée par Pétrarque, *la reine de toutes les fontaines*, commence à jaillir. D'un côté est une colline ombragée d'arbres toujours verds, et sur la cime de laquelle est une vieille forteresse à moitié ruinée, qui rappelle en même-temps des souvenirs funestes, et l'heureux calme du présent; de l'autre, sont des rochers arides et sourcilleux desquels descendent, avec un doux murmure, des ruisseaux paisibles. Une contrée aussi tranquille, aussi délicieuse, et où règne un printemps éternel, était bien faite pour déterminer notre jeune poëte à y fixer son séjour. Aussi fit-il bâtir sans délai, sur le penchant de la colline, et vis-à-vis de la source de la Sorgue, une modeste demeure, et acheta-t-il quelques arpens de terre qu'il cultiva lui-même, et qui fournirent à ses besoins. C'est dans cet asyle que Pétrarque passa dix années consécutives: c'est là qu'il conçut et enfanta ces charmantes productions qui l'ont immortalisé.

Cependant notre aimable philosophe quittait sa riante solitude pour venir à Avignon, qui n'en était éloigné que d'environ cinq lieues. C'est là qu'il vit Laure pour la première fois; c'est là qu'il sentit cette flamme pure et sacrée qu'il conserva jusqu'au tombeau. Laure n'avait alors que treize ans; ce fut dans l'église de Sainte-Claire qu'eut lieu leur entrevue. De ce moment il s'attacha à ses pas, et ne s'occupa

que des moyens de lui plaire. Il y parvint; mais Laure, malgré sa jeunesse et son inexpérience, fit toujours ses efforts pour lui rendre la vertu plus chère que les preuves d'amour qu'il demandait. Nous allons encore écrire d'après Pétrarque.

« Petits soins, tendres protestations, pressantes assiduités, séduisantes prières, pour
» la fléchir, je mis inutilement tout en usage.
» Rien ne fut jamais capable de faire oublier
» à Laure cette charmante pudeur qui sied si
» bien à une femme. Elle sut toujours ré-
» primer la bouillante impétuosité de l'âge
» mobile où nous étions l'un et l'autre, et
» repoussa continuellement beaucoup d'autres
» motifs qui eussent subjugué une âme moins
» forte que la sienne. Ce qu'il y a de certain,
» et j'aime à l'avouer ici, c'est que les sages
» conseils de cette jeune personne m'instrui-
» saient de ce qu'il convenait que je fisse pour
» me comporter en homme sage; ses mœurs,
» qui étaient le modèle de la plus parfaite
» retenue, me reprochaient sans cesse celle
» que je n'avais point. Enfin, dès qu'elle me
» vit tel qu'un coursier qui a brisé son frein, et
» qui est près de se perdre dans la profondeur
» de l'abyme, elle aima mieux m'abandonner
» que de me suivre. Jamais elle ne changea
» de résolution; elle fut toujours semblable
» à elle-même ».

L'amour inquiet de Pétrarque pour Laure la détermina à s'en séparer. Mais ce triomphe de la vertu sur l'amour ne changea rien aux sentimens de cette femme charmante. Elle aima toujours Pétrarque, et son dernier soupir fut pour lui.

Séparé de celle dont la seule présence embellissait sa vie, le poëte italien ne trouva plus dans le séjour de Vaucluse, naguère si plein de charmes, que de l'ennui et des chagrins. Tout lui rappelait le souvenir des heures délicieuses qu'il y avait passées. Ne pouvant plus supporter le poids de ses peines, il prit le parti de s'arracher des lieux où il avait tout perdu, jusqu'à l'espérance, et d'aller chercher sous un autre ciel le calme qui avait fui de son cœur.

Mais combien lui coûta ce sacrifice! et quelle grande victoire ne remporta-t-il pas sur lui-même, le jour où il quitta les rives de la Sorgue! Hélas! son courage devait être bientôt mis à de plus dures épreuves. Il passa les Alpes, alla à Milan, de là à Véronne, et de Véronne à Parme. A peine fut-il arrivé dans cette ville que la plus affreuse nouvelle vint porter le désespoir dans son cœur. Un de ses amis lui écrivit que cette belle Laure, qu'il aimait d'un amour si tendre, qu'il se glorifiait tant d'aimer, qu'il avait si souvent chantée, était tombée sous les barbares traits de la mort.

Empruntons encore de Pétrarque lui-même l'expression des sentimens que cette fatale nouvelle excita dans son cœur. « Ce fut, dit-il, » le 6 avril 1327, le matin, que Laure, il- » lustre par ses propres vertus, comme aussi » par les hautes louanges que mes vers lui » ont données, frappa mes yeux pour la pre- » mière fois, dans l'église Sainte-Claire d'Avi- » gnon, vers les premiers temps de mon ado- » lescence. Ce fut aussi le matin, qu'au même » jour du même mois d'avril 1348, la même » Laure, cette lumière du monde, perdit, » dans la même ville, la lumière du jour. » J'étais, par hasard, à Véronne; je ne soup- » çonnais rien du malheur infini qui était sur » le point de m'accabler. Je me rendis à » Parme. Là, le 18 mai de la même année, » avant midi, je lus, lecture consternante! » dans les dépêches de mon ami, les circon- » stances du seul évènement qui pût faire éva- » nouir le peu de félicité que je goûtais au » milieu de mon infortune. Le jour même » que Laure mourut, son corps, aussi chaste » que charmant, fut déposé, vers le soir, » dans l'église des Cordeliers. Son ame, sem- » blable à celle de l'Africain dont parle Sé- » nèque, revola, j'ai tout lieu de le croire, » dans le ciel, d'où elle était descendue. Cette » cruelle catastrophe, qui sera toujours pré- » sente à mon esprit, et qui éternisera mes

» pleurs, je l'ai consignée, avec un secret
» plaisir mêlé de beaucoup d'amertume, par-
» ticulièrement dans un mémoire où j'ai sou-
» vent occasion de jeter les yeux. Ce sera le
» moyen que je pense sans cesse que rien
» désormais ne doit me plaire ici-bas ; qu'il
» est temps que je me sauve de cette Baby-
» lone, qui ne me plaît en aucune manière
» depuis que la plus forte chaîne qui m'y re-
» tenait est rompue, et que la plus frivole
» de toutes les vanités, c'est de compter sur
» une vie qui s'échappe avec la vitesse d'un
» éclair. J'y parviendrai sans peine, avec la
» grace de Dieu, en consultant la raison,
» ainsi que l'expérience, relativement à l'inu-
» tilité des soins qu'on se donne, à l'impos-
» ture des espérances qu'on nourrit, et à la
» promptitude du plus fâcheux revers dont on
» est environné ».

Ainsi finit cette belle Laure, pour laquelle le flambeau de l'hymen ne s'alluma jamais. Mais sa vie n'en fut pas moins irréprochable, et ses mœurs, douces, pures et ingénues, la feront toujours proposer pour le modèle le plus achevé. Son corps fut placé sous une grosse pierre brute, sans le moindre ornement, et même sans aucune inscription.

Nous nous garderons bien de passer sous silence une anecdote qui fait en même-temps honneur à la mémoire de Laure et à celle

de François Ier. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Marseille, passa par Avignon. Ayant entendu parler du tombeau de Laure, il voulut voir le corps qu'il renfermait. Dès que la pierre qui couvrait le tombeau fut levée, tout le corps, à l'exception des os, parut réduit en cendres. Sur la poitrine était une boîte de plomb avec un couvercle, dessous lequel se trouvait une médaille pareillement de plomb et une feuille de parchemin. A l'un des deux côtés de la médaille, on distinguait la figure d'une vieille femme; à l'autre, les lettres M. L. M. J., qui signifiaient vraisemblablement, *Madonna Laura morta jace. Ci-gît Laure.* La feuille de parchemin contenait un sonnet italien, qu'on a jusqu'à présent attribué à Pétrarque, mais qui, par sa faiblesse, ne peut être sorti de la plume de ce grand homme.

François Ier, ne voulant pas qu'un tombeau si modeste renfermât une femme aussi célèbre, ordonna qu'on en construisît un plus convenable, et sur lequel on mettrait l'épitaphe suivante, de sa composition :

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue, et le sçavoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.
O gentil ame estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant.
Car la parole est toujours reprimée
Quand le subject surmonte le disant.

Gabriel-Simeoni, Florentin, ayant aussi visité, en 1557, le tombeau de Laure, y laissa l'épitaphe suivante, qui prouve bien la haute considération dont jouissait cette femme incomparable :

Au Dieu très-bon, très-grand, très-saint,
Et à l'immortelle mémoire
De dame Laure, autant par sa sagesse
Que par sa beauté, femme
Incomparable, qui vécut de sorte
Que sa mémoire, par aucune
Vicissitude de temps, ne pourra périr.
Rendit cet hommage, des anciens monumens
Étranger observateur.

Gabriel Simeoni, Florentin, le 9 avril, 1557.

LEÇON.

Demande. Ou naquit Laure ?

Réponse. Dans le village de Saze, près d'Avignon.

D. En quelle année ?

R. Le 4 juin 1314.

D. De qui était-elle fille ?

R. D'un gentilhomme nommé Paul de Sade.

D. Par quoi Laure a-t-elle été célèbre ?

R. Par sa beauté, ses vertus, l'amour pur dont elle brûla pour le premier poëte de

l'Italie, l'immortel Pétrarque, et les vers qu'elle lui inspira.

D. Fut-elle unie à lui par les nœuds de l'hymen?

R. Non : la mort l'enleva avant que ses flambeaux se fussent allumés pour elle.

D. Où mourut-elle, en quelle année, et à quel âge?

R. A Avignon, le 6 avril 1348, à l'âge de trente-quatre ans.

D. Comment se nomme le roi de France qui composa pour elle une épitaphe?

R. François Ier.

D. N'a-t-elle pas fait quelques poésies?

R. Elle en a écrit plusieurs en langue provençale, qui n'ont pas été imprimées.

LA COMTESSE DE LA SUZE.

HENRIETTE DE COLIGNI, comtesse de la Suze, naquit à Paris, en 1618. Elle était fille du maréchal de Coligni, et petite-fille du fameux amiral de ce nom, par la mort duquel commença le massacre de la Saint-Barthélemy. Voici le portrait que mademoiselle de Scudéri fait de la comtesse, dans son roman de Clélie. Calliope montre à Hésiode, endormi sur le Parnasse, les poëtes qui naîtront dans la suite des temps.

« Regarde, dit-elle, cette femme qui t'ap-
» paraît; elle a, comme tu vois, la taille de
» Pallas, et sa beauté je ne sais quoi de doux,
» de languissant et de passionné, qui ressemble
» assez à cet air charmant que les peintres
» donnent à Vénus. Cette illustre personne sera
» d'une si grande naissance quelle ne verra
» presque que les maisons royales au-dessus
» de la sienne. Mais, pour ne parler que
» d'elle, sache qu'elle naîtra encore avec plus
» d'esprit que de beauté, quoiqu'elle doive,
» comme tu vois, posséder mille charmes :
» elle aura même une bonté généreuse qui la
» rendra digne de toutes les louanges. Sans te
» parler de taut d'autres qualités que le ciel

» lui prodiguera, apprends seulement qu'elle » fera des élégies si belles, si pleines de passion, et si précisément du caractère qu'elles » doivent avoir pour être parfaites, qu'elle » surpassera tous ceux qui l'auront précédée, » et tous ceux qui la voudront suivre ».

Voici encore des vers de Charleval, un des plus beaux esprits du seizième siècle, qui prouvent la haute considération dont jouissait madame de la Suze :

Comtesse, à qui l'amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse;
Et qui seule, avec tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grèce,
Vous consacrez votre loisir
Par des vers dignes de mémoire;
Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.
Sapho, par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle;
Mais rien que le temps seulement,
Ne vous fit aller après elle.

Mademoiselle de Coligny épousa en premières noces un seigneur écossais, nommé Thomas Hamilton, comte de Hadington, qui mourut peu de temps après. Gaspard de Champagne, comte de la Suze, fut son second mari. La différence de caractère de ces deux époux ne tarda pas à mettre le trouble dans leur ménage. Le comte, naturellement sérieux, aimait une vie égale et tranquille. La comtesse, au contraire, ne soupirait qu'après les plaisirs

et le grand monde. Le comte devint jaloux ; et ; pour calmer ses inquiétudes, il résolut de conduire sa femme dans une de ses terres. Effrayée d'un dessein qui cadrait si peu avec ses goûts, elle employa tous les moyens de le faire échouer, et finit par abjurer la religion protestante pour embrasser le christianisme. Cette conversion fit dire à Christine, reine de Suède, que la comtesse avait changé de religion pour ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre.

Le comte fut très-sensible au changement de sa femme ; et, dès ce moment, tous les liens qui l'attachaient à elle se trouvèrent rompus. Ils desiraient tous deux que leur mariage fût déclaré nul, et aucuns sacrifices ne leur coûtaient pour en venir à ce but. Mais ne s'étant point fait de confidences à ce sujet, la comtesse se déclara la première, et fit offrir vingt-cinq mille écus à son mari s'il voulait consentir à lui rendre une entière liberté. Le comte les accepta ; ce qui fit dire à ceux qui étaient mieux instruits que la comtesse avait perdu cinquante mille écus dans cette affaire, puisqu'avec un peu de patience, au lieu de donner vingt-cinq mille écus à son mari, elle les aurait eus de lui aux mêmes conditions.

Les affaires domestiques de madame de la Suze étant très-dérangées, un huissier, accompagné de quelques archers, vint un jour,

sur les huit heures du matin, pour saisir ses meubles. Sa femme-de-chambre l'ayant avertie de cette visite, elle lui dit de faire entrer l'huissier, à qui elle demanda la permission de reposer encore deux heures. Celui-ci, plus galant que ne le sont ordinairement ces messieurs, lui accorda sa demande. Après avoir dormi le temps convenu, elle se leva, et fit sa toilette pour aller dîner en ville; ensuite, en traversant son anti-chambre, elle remercia l'homme de justice de sa politesse, et sortit, en le laissant maître de faire son exécution.

La comtesse plaidait au parlement de Paris contre madame de Châtillon. Ces deux dames se rencontrèrent un jour dans la salle du palais. M. de la Feuillade, qui donnait la main à madame de Châtillon, dit à madame de la Suze, qu'il vit accompagnée de Benserade et de plusieurs autres poëtes célèbres : — « Madame, vous avez la rime de votre côté, et nous la raison. — Ce n'est donc pas, répondit madame de la Suze, sans rime ni raison que nous plaidons ».

Le genre de poésie dans lequel madame de la Suze s'est le plus distinguée étant l'élégie, nous allons citer un fragment qui suffira pour faire connaître sa manière d'écrire.

Tristesse, ennui, chagrin, langueur, mélancolie,
Troublerez-vous toujours le repos de ma vie?

A toute heure, en tous lieux, sentirai-je vos coups?
Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous?
Je viens dans ces déserts chercher la solitude,
Où seule, loin du bruit et de la multitude,
Je puisse en liberté dire mes sentimens.
Déserts, soyez témoins des peines que je sens;
L'esprit tout agité de nouvelles alarmes,
Je viens vous découvrir les secrets de mon cœur.
Le chagrin me dévore, et mon ame abattue,
Sans force et sans secours, cède au coup qui la tue;
Je souffre sans savoir ce qui me fait souffrir;
Je cherche, mais en vain, les moyens de guérir.
Hélas! tout m'est fatal, tout fait mon infortune;
Tout ce qui me plaisait, aujourd'hui m'importune;
Mon esprit, accablé sous de rudes combats,
Considère sa peine, et ne la comprend pas;
De mes yeux languissans un éloquent silence
En dépit de moi-même explique ma souffrance;
Je n'ai point de repos ni la nuit ni le jour.

On assure que madame de la Suze avait beaucoup de difficulté à rimer, et que pour rendre ses pensées en vers, elle eut souvent recours à ses amis. Quoi qu'il en soit, on ne saurait lire ses ouvrages sans admirer la chaleur et les sentimens qui les animent.

Madame de la Suze mourut à Paris, en 1673, dans sa cinquante-cinquième année. Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Paul.

LEÇON.

DEMANDE. Où naquit madame de la Suze?

RÉPONSE. A Paris.

D. En quelle année ?

R. En 1618.

D. De qui était-elle fille ?

R. Du maréchal de Coligny, fils du célèbre amiral de ce nom, par la mort duquel commença la Saint-Barthelemy.

D. Combien de fois madame de la Suze fut-elle mariée ?

R. Deux fois : la première, avec un seigneur écossais nommé Thomas Hamilton, comte de Hadington ; et la seconde, avec le comte de la Suze.

D. Dans quelle religion madame de la Suze était-elle née ?

R. Dans la protestante ; mais elle l'abjura pour embrasser le christianisme.

D. Dans quel genre de poésie madame de la Suze s'est-elle particulièrement distinguée ?

R. Dans l'élégie.

D. Où mourut madame de la Suze, en quelle année et à quel âge ?

R. A Paris, en 1673, dans sa cinquante-cinquième année.

Mlle. DE MONTPENSIER.

Anne-Marie-Louise d'Orléans de Montpensier, plus connue sous le nom seul de *Mademoiselle*, naquit à Paris, le 29 mai 1627. Elle était fille de Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et de Marie de Bourbon-Montpensier. Son père et sa mère ayant quitté la France, la reine, sa grand'mère, veilla à son éducation, et lui donna pour gouvernante madame de Saint-Georges. Le rôle que cette princesse a joué à la cour de France offrant le plus grand intérêt, nous croyons devoir présenter ici un portrait détaillé de sa personne; et, en citant celui qu'elle a tracé elle-même dans ses mémoires, nous joindrons à l'avantage d'être historien véridique celui de faire connaître la manière d'écrire de cette femme célèbre.

« Puisque l'on veut, dit-elle, que je fasse
» mon portrait, je tâcherai de m'en acquitter
» le mieux que je pourrai. Je souhaiterais
» qu'en ma personne la nature prévalût sur
» l'art, car je sens bien que je n'en ai aucun
» pour corriger mes défauts; mais la vérité et
» la sincérité avec lesquelles je vais dire ce

» qu'il y a de bien et de mal en moi attire-
» ront assurément la bonté de mes amis pour
» les excuser. Je ne demande point de pitié,
» car je n'aime point à en faire ; et la raillerie
» me plairait beaucoup plus, puisque d'ordi-
» naire elle part plutôt d'un principe d'envie
» que l'autre, et que rarement on en a contre
» les gens de peu de mérite.

» Je commencerai donc par mon extérieur.
» Je suis grande ; ni grasse, ni maigre ; d'une
» taille fort belle et fort aisée. J'ai la jambe
» droite, et le pied bien fait ; mes cheveux
» sont blonds et d'un beau cendré ; mon visage
» est long ; le tour en est beau ; le nez grand
» et aquilin ; la bouche ni grande ni petite,
» mais façonnée d'une manière fort agréable ;
» les lèvres vermeilles ; les dents point belles,
» mais pas horribles aussi ; mes yeux sont
» bleus, ni grands, ni petits, mais brillans,
» doux et fiers comme ma mine. J'ai l'air haut,
» sans l'avoir glorieux ; je suis civile et fami-
» lière, mais d'une manière à m'attirer plutôt
» le respect qu'à m'en faire manquer. J'ai
» une fort grande négligence pour mon habil-
» lement, mais cela ne va pas jusqu'à la mal-
» propreté ; je la hais fort : je suis propre ; et
» négligée ou ajustée, tout ce que je mets est
» de bon air : ce n'est pas que je ne sois in-
» comparablement mieux ajustée ; mais la né-
» gligence me sied moins mal qu'à une autre ;

» car, sans me flatter, je dépare moins ce
» que je mets, que ce que je mets ne me pare.
» Je parle beaucoup, sans dire des sottises,
» ni de mauvais mots : je ne parle point de
» ce que je n'entends pas, comme font d'ordi-
» naire les gens qui aiment à parler, et qui,
» se fiant trop en eux-mêmes, méprisent les
» autres. J'ai de certains chapitres où l'on me
» ferait volontiers donner dans le paneau : ce
» sont de certaines relations de choses dont
» j'ai eu quelque connaissance et où j'ai pris
» quelque part ; et quoique d'autres y puissent
» avoir eu part aussi bien que moi, et que j'en
» dise du bien quand j'en parle, il semble que
» j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de
» moi, et que je cherche davantage à m'attirer
» des louanges qu'à leur en donner. Je pense
» que voilà seulement en quoi je suis mo-
» quable. Je suis toute propre à me piquer de
» beaucoup de choses ; et je ne me pique de
» rien que d'être fort bonne amie et fort
» constante en mes amitiés, quand je suis assez
» heureuse pour trouver des personnes de mé-
» rite, et dont l'humeur se rapporte à la
» mienne ; car je ne dois pas pâtir de l'incon-
» stance des autres. Je suis la personne du
» monde la plus secrète ; et rien n'égale la fidé-
» lité et les égards que j'ai pour mes amis :
» aussi veux-je que l'on en ait pour moi ; et
» rien ne me gagne tant que la confiance,

» parce que c'est une marque d'estime ; ce qui
» est sensible au dernier point à ceux qui ont
» du cœur et de l'honneur. Je suis fort mé-
» chante ennemie, étant fort colère et fort
» emportée ; et cela, joint à ce que je suis
» née, peut bien faire trembler mes ennemis ;
» mais aussi j'ai l'ame noble et bonne. Je suis
» incapable de toute action basse et noire ;
» ainsi je suis plus propre à faire miséricorde
» que justice. Je suis mélancolique ; j'aime à
» lire les livres bons et solides ; les bagatelles
» m'ennuient, hors les vers, je les aime, de
» quelque nature qu'ils soient : et assurément
» je juge aussi bien de ces choses-là que si
» j'étais savante. J'aime le monde et la conver-
» sation des honnêtes gens ; et néanmoins je
» ne m'ennuie pas trop avec ceux qui ne le sont
» pas, parce qu'il faut que les gens de ma qua-
» lité se contraignent, étant plutôt nés pour les
» autres que pour eux-mêmes ; de sorte que
» cette nécessité est si bien tournée en habi-
» tude en moi, que je ne m'ennuie de rien,
» quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'em-
» pêche point que je ne sache discerner les
» personnes de mérite ; car j'aime tous ceux
» qui en ont un particulier dans leur profes-
» sion. Par-dessus tous les autres, j'aime les
» gens de guerre, et à leur ouïr parler de leur
» métier ; et quoique j'aie dit que je ne parle
» rien que je ne sache, et qui ne me convienne,

» j'avoue que je parle volontiers de la guerre :
» je me sens fort brave ; j'ai beaucoup de courage et d'ambition ; mais Dieu me l'a si hautement bornée, par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui serait un défaut dans une autre, est maintenir ses œuvres en moi.
» Je suis prompte dans mes résolutions, et ferme à les tenir. Rien ne me paraît difficile pour servir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépends. Je ne suis point intéressée : je suis incapable de toute bassesse ; et j'ai une telle indifférence pour toutes les choses du monde, par le mépris que j'ai des autres et par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerais ma vie dans la solitude plutôt que de contraindre mon humeur fière en rien, y allât-il de ma fortune.
» J'aime à être seule ; je n'ai nulle complaisance, et j'en demande beaucoup ; je suis défiante, sans me défier de moi ; j'aime à faire plaisir et à obliger ; j'aime aussi souvent à picotter et à déplaire ; comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que tout autre musique ; j'ai aimé à danser plus que je ne fais, et je danse fort bien ; je hais à jouer aux cartes, et j'aime les jeux d'exercice : je sais travailler à toutes sortes d'ouvrages, et ce m'est un divertissement, aussi bien que d'aller à la chasse

» et de monter à cheval. Je suis beaucoup plus » sensible à la douleur qu'à la joie, connais- » sant mieux l'une que l'autre ; mais il est dif- » ficile de s'en apercevoir ; car, quoique je ne » sois ni comédienne ni façonnière, et qu'on » me voie d'ordinaire jusqu'au fond du cœur, » j'en suis toutefois si maîtresse quand je veux » que je le tourne comme il me plaît, et n'en » fais voir que le côté que je veux montrer. » Jamais personne n'a eu tant de pouvoir sur » soi, et jamais esprit n'a été si maître de son » corps ; aussi en souffrais-je quelquefois. Les » grands chagrins que j'ai eus auraient tué » une autre que moi ; mais Dieu m'a si bien » proportionné toutes choses, et les a rendues » si soumises les unes aux autres, qu'il m'a » donné une force et une santé sans pareilles. » Rien ne m'abat, rien ne me fatigue ; et il est » difficile de connaître les évènemens de ma » fortune et les déplaisirs que j'ai, par mon » visage, car il est rarement altéré. J'ai ou- » blié que j'ai un teint de santé qui répond à » ce que je viens de dire : il n'est pas délicat ; » mais il est blanc et vif. Je ne suis point dé- » vote ; je voudrais bien l'être, et déja je suis » dans une fort grande indifférence pour le » monde ; mais je crains que ce qui me le fait » mépriser ne m'en détache pas, puisque je » ne me mets pas du nombre de ce que j'y mé- » prise ; et il me semble que l'amour-propre

» n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai
» grande application à mes affaires ; je m'y at-
» tache tout-à-fait ; j'y suis aussi soupçonneuse
» que sur le reste : j'aime la règle et l'ordre
» jusqu'aux moindres choses. Je ne sais si je
» suis libérale ; je sais bien que j'aime toutes
» les choses de faste et d'éclat, et à donner
» aux gens de mérite et à ceux que j'aime ;
» mais comme je règle cela souvent selon ma
» fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéra-
» lité : quand je fais du bien, c'est de la meil-
» leure grace du monde, et personne n'oblige
» si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les
» autres, et je me blâme rarement. Je ne suis
» point médisante ni railleuse, quoique je con-
» naisse mieux que personne le ridicule des
» gens, et que j'aie assez d'inclination à y
» tourner ceux qui me semblent le mériter.
» Je peins mal, mais j'écris bien naturelle-
» ment et sans contrainte. Quant à la galan-
» terie, je n'y ai nulle pente, et même l'on
» me fait la guerre que les vers que j'aime le
» moins sont ceux qui sont passionnés ; car
» je n'ai point l'ame tendre : mais quoiqu'on
» dise que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié
» qu'à l'amour, je m'en défends fort ; car j'aime
» tout-à-fait ceux qui le méritent et qui m'y
» obligent, et je suis la personne du monde la
» plus reconnaissante. Je suis naturellement
» sobre, et le manger m'est une fatigue ; même

» ce m'en est une de voir ceux qui y prennent
» trop de plaisir. J'aime davantage à dormir;
» mais la moindre chose où il est nécessaire
» que je m'occupe m'en distrait, sans que j'en
» sois incommodée. Je ne suis point intri-
» gante; j'aime assez à savoir ce qui se passe
» dans le monde, plutôt pour m'en éloigner
» que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup
» de mémoire, et je ne manque pas de juge-
» ment. J'ai à souhaiter que si quelques-uns
» en font de moi, ce ne soit pas sur les évène-
» mens de ma fortune; car elle a été si mal-
» heureuse jusqu'ici, au prix de ce qu'elle
» aurait dû être, que leur réflexion ne me
» serait peut-être point favorable. Mais assu-
» rément, pour me faire justice, l'on peut
» dire que j'ai moins manqué de conduite que
» la fortune de jugement, puisque si elle en
» avait eu, elle m'aurait, sans doute, mieux
» traitée ».

Mademoiselle de Montpensier pouvait, par son bien et sa naissance, aspirer aux plus grands partis. Elle fut sur le point de contracter plusieurs mariages, entr'autres, avec l'archiduc. Elle fit négocier cette alliance à l'insu de la cour et de son père. La régente, qui en fut instruite, la fit venir au conseil, et la reprimanda avec une chaleur dont elle fut très-mortifiée.

C'est pendant la guerre de la fronde que ma-

demoiselle de Montpensier donna des preuves de présence d'esprit et de courage. La ville d'Orléans, place très-importante alors, et qui faisait partie de l'apanage de Gaston, était sur le point de recevoir Louis XIV. *Monsieur*, frère unique du roi, ne voulant pas quitter Paris, envoya à Orléans *Mademoiselle*, qui ne trouva d'autre moyen de pénétrer dans la ville que d'en faire enfoncer les portes. Quand elle y fut entrée, elle contraignit les habitans à rester attachés au parti du parlement et de son père, et à refuser au roi de l'admettre dans leurs murs. Après avoir tout fait réussir au gré de ses desirs, elle quitta Orléans pour revenir à Paris. Elle alla aussi à Étampes, où elle passa en revue les troupes du parlement et des princes. Le spectacle d'une femme à la tête d'une armée qui reçoit ses ordres peut plaire un instant; mais quand il se prolonge, il fatigue et donne le temps à l'amour-propre de reprendre ses droits. Le maréchal de Turenne, qui commandait les troupes royales, sentit tout l'avantage qu'il pouvait retirer de cette circonstance, et n'attaqua que lorsqu'il vit les ennemis las d'obéir à *Mademoiselle.* Une victoire éclatante fut le fruit de sa prévoyance. Piquée de cet échec, mademoiselle de Montpensier fit tous ses efforts pour mettre l'Espagne dans ses intérêts. Elle y réussit, et bientôt cinq à six mille Espagnols vinrent grossir

son armée. Alors elle vint dresser son camp devant la porte Saint-Antoine. Paris était défendu par les troupes royales. *Mademoiselle* monta à la Bastille.

Malgré le courage que mademoiselle de Montpensier avait montré dans cette guerre, elle en fut la victime, et on l'exila à sa terre de Saint-Fargeau. Après y avoir passé plusieurs années, elle reparut à la cour, où elle fut très-bien reçue.

La paix des Pyrénées conclue, et le mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne décidé, M. de Turenne fut chargé, par son maître, de proposer, comme de lui-même, à mademoiselle de Montpensier, d'épouser le roi de Portugal. La manière dont elle raconte l'entretien qu'elle eut avec lui à ce sujet est curieuse. Voici comme elle s'exprime :

« Il me dit : « Je veux vous faire reine ; » écoutez, et me laissez tout dire, et après » vous parlerez. Je veux vous faire reine de » Portugal. Je lui dis : Fi ! je n'en veux point. » Il reprit : Les filles de votre qualité ne doi- » vent avoir de volonté que celle du roi. Sur » cela, je lui demandai si c'était de sa part » qu'il venait me parler. Il me dit que non ; » que je l'écoutasse. Il commença à dire que » la reine de Portugal était une habile femme » qui avait beaucoup d'ambition ; qu'elle l'avait » fait paraître lorsqu'elle avait fait son mari

» roi; que c'était elle qui avait fait et conduit » la révolte et qui soutenait les affaires dans » l'état qu'elles étaient; qu'elle voyait que son » fils était en âge, et dans le dessein de se » marier; qu'elle lui avait proposé mon ma- » riage; qu'elle voulait se retirer; que le roi » de Portugal n'avait jamais eu d'autre volonté » que celle de sa mère; qu'il était accoutumé » à faire ce que l'on voulait; et qu'après que » le pouvoir me serait une fois remis en main, » je serais la maîtresse absolue de tout; qu'on » ne connaissait pas trop s'il avait de l'esprit, » ou s'il n'en avait pas; que c'était ainsi qu'il » me fallait un mari pour être heureuse; qu'il » était assez beau de visage, blond, et qu'il » aurait été bien fait s'il n'était pas venu au » monde avec une espèce de paralysie d'un » côté, qui lui était demeuré un peu plus faible » que l'autre, et ne paraissait point lorsqu'il » était habillé; qu'il traînait seulement une » jambe, et s'aidait avec peine d'un bras; qu'il » commençait à monter à cheval tout seul; » qu'il n'avait ni de bonnes ni de mauvaises » inclinations; que je lui imprimerais celles » que je voudrais; que pour être bien ou mal » fait, une honnête personne comme moi n'y » devait pas prendre garde ».

Toutes ces raisons ne firent aucun effet sur mademoiselle de Montpensier; elle refusa, et fut de nouveau exilée à Saint-Fargeau.

Qui croirait qu'après avoir manqué d'épouser l'empereur, le roi de Portugal et plusieurs autres princes de l'Europe, mademoiselle de Montpensier, à l'âge de quarante-cinq ans, ait voulu donner sa main à M. de Lauzun, capitaine des gardes de Louis XIV ? Le roi consentit d'abord, mais il changea d'avis; ce qui mit les deux amans dans le cas de contracter un mariage secret.

Le bonheur de M. de Lauzun ne tarda pas à être troublé : il eut l'imprudence de s'emporter contre madame de Montespan, maîtresse de Louis XIV, qu'il soupçonnait d'avoir causé sa disgrace, et il fut envoyé prisonnier à Pignerolles. Il y resta dix ans, et n'en sortit que par les instances de *Mademoiselle*, qui, pour obtenir son élargissement, fut obligée de donner presque tout son bien au duc du Maine, fils naturel de Louis XIV, et de madame de Montespan.

Alors *Mademoiselle* ne cacha plus son mariage. Mais loin de trouver dans M. de Lauzun un homme reconnaissant de tout ce qu'elle avait fait pour lui, elle eut beaucoup à se plaindre de ses mauvais procédés.

Si l'on en juge par les derniers ouvrages de mademoisselle de Montpensier, elle consacra la fin de sa vie à des œuvres de piété et de religion. Elle composa des *reflexions morales et chretiennes* sur le premier livre de l'imitation

de Jésus-Christ, et un petit écrit sur les *béatitudes*. *Mademoiselle* a laissé des mémoires curieux, et écrits avec délicatesse; un recueil de lettres à madame de Motteville; les mœurs de *Mademoiselle* et du comte de Lauzun; un recueil de portraits, et deux romans très-jolis, dont l'un est intitulé : *la Relation de l'Ile imaginaire*; et l'autre : *la Princesse de Paphlagonie.*

Mademoiselle de Montpensier est morte le 5 avril 1693, âgée de soixante-six ans.

LEÇON.

Demande. Ou naquit mademoiselle de Montpensier?

Réponse. A Paris.

D. En quelle année?

R. Le 29 mai 1627.

D. De qui était-elle fille?

R. De Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et de Marie Bourbon Montpensier.

D. Mademoiselle de Montpensier donna sans doute sa main à quelque souverain?

R. Elle refusa constamment les plus illustres alliances, et finit par épouser, à l'âge de quarante-cinq ans, un simple gentilhomme, nommé le comte de Lauzun.

D. Ce mariage fut-il public ?

R. Non, il fut fait secrètement.

D. Mademoiselle de Montpensier ne donna-t-elle pas, avant son mariage, des preuves de valeur ?

R. Elle se distingua, d'une manière particulière, pendant la guerre de la fronde.

D. Son hymen avec M. de Lauzun fut-il heureux ?

R. Non. Il la paya d'ingratitude, et eut pour elle les plus mauvais procédés.

D. La naissance, la fortune et le courage de mademoiselle de Montpensier, sont-ils ses seuls droits à la célébrité ?

R. Ses talens littéraires lui assurent aussi une place parmi les femmes auteurs dont la France s'honore.

D. En quelle année et à quel âge mademoiselle de Montpensier est-elle morte ?

R. Le 5 avril 1693, âgée de soixante-six ans.

Melle. DE LA FORCE.

Charlotte-Rose de Caumont de la Force naquit en Guyenne, dans le château de Casenove, l'an 1660. Son père, François de Caumont, marquis de Castel-Moron, était maréchal-de-camp; sa mère, Marguerite de Vicof, dame de Casenove, était fille du baron de Castelnau. Les vers suivans, adressés à madame de Maintenon par mademoiselle de la Force, prouvent qu'elle n'était pas aussi bien partagée des dons de la fortune que de ceux de la naissance et de l'esprit :

> **Ton sort est glorieux, et le mien est fatal;**
> **Nos aïeux autrefois marchaient d'un pas égal:**
> **Cependant, entre nous, que je vois de distance!**
> **Et combien ton mérite y met de différence!**

Mademoiselle de la Force a publié plusieurs romans, tous parfaitement écrits. Nous allons les passer en revue.

L'Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre. Ce roman est rempli d'épisodes qui ne tiennent point au sujet, et l'héroïne n'y occupe qu'une très-petite place. *Gustave Wasa* n'a pas le même défaut; la fiction la plus ingénieuse y sert d'ornement à l'histoire la plus intéressante; et le héros à qui la Suède dut

sa liberté et son bonheur s'y trouve toujours placé d'une manière digne du grand rôle qu'il a joué :

« Un jour que plein d'impatience de remplir » ses grands desseins, il parcourait, avec son » fils Éric, une de ces grandes forêts qui sont » si communes dans la Dalécarlie, et dont l'as- » pect a je ne sais quelle beauté terrible, ils » se trouvèrent dans un endroit qui leur parut » moins affreux que les autres. Wasa se cou- » cha sur l'herbe, près d'un rocher, tandis » qu'Éric se promenait tranquillement. Il ad- » mirait ces hauts arbres, l'agrément sauvage » de ces beaux déserts, et l'horrible solitude » dans laquelle il croyait être, lorsque, tour- » nant dans une allée, il trouva, à deux pas » de lui, une jeune fille si charmante qu'elle » lui fit bientôt oublier toutes les pensées qui » l'occupaient pour ne songer qu'à la mer- » veille de cette rencontre. La jeune fille qui » l'avait surpris par sa vue ne fut pas moins » étonnée de la sienne ».

Éric lui ayant adressé plusieurs complimens, elle lui répondit :

« On ne dit point des choses si agréables » dans ces déserts : les grossiers habitans de » ces bois ne nous ont jamais accoutumées à » les entendre. — Eh quoi ! répartit Éric, le » feu de vos yeux n'a-t-il pas éclairé leur » esprit ? Et, portant l'amour dans les cœurs,

» n'avez-vous pas répandu la politesse par-tout ?
» — De l'amour, seigneur, s'écria-t-elle, on ne
» l'a jamais entendu nommer dans ces lieux.
» Vénus et les Graces ne paraissent pas dans
» des demeures si sauvages : les Hamadryades
» sont timides ; elles s'enfuiraient à leur aspect,
» et se renfermeraient pour jamais sous leurs
» rudes écorces. Mais, seigneur, sans nous
» embarrasser de choses fort subtiles, nous
» ne laissons pas de vivre heureux ici, parce
» que nous ne connaissons rien de meilleur
» que ce que nous avons. Cette jeune per-
» sonne dit tout ceci avec une vivacité aisée et
» délicate ; son langage était pur, son action
» noble, et il était impossible de penser qu'elle
» eût pris naissance dans ces épouvantables
» forêts. Aussi Éric la regardait-il avec un
» étonnement sans pareil ; et il l'écoutait avec
» une satisfaction extrême. Il courut vers le
» lieu où il avait laissé Wasa, et l'amena
» promptement vers la belle inconnue, avec
» des transports de joie extraordinaires. Mais
» quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit la jeune
» fille se précipiter dans les bras de Wasa, qui
» l'appela sa sœur ? C'était elle en effet, etc. »

L'Histoire secrète de Bourgogne n'offre pas, à beaucoup près, tant d'intérêt. Ce sont de pures intrigues dont le détail n'a rien d'agréable, et le fond rien de moral. Mais l'ouvrage intitulé : *Mémoire historique, ou Anecdote galante et se-*

crète de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV, est plus piquant, en ce qu'il renferme une quantité d'anecdotes qui y jettent de la gaieté. Nous nous contenterons d'en citer une :

« Le vieux cardinal de Lorraine, oncle de » celui qui a fait tant de bruit sous le même » nom, avait toujours une bourse pendue à » son cou, disant que celle qu'il avait dans » sa poche était pour lui, et l'autre pour les » pauvres. Un jour qu'il jouait au billard avec » Henri II, un filou la lui coupa, et fit signe » au roi de n'en rien dire, comme si ce qu'il » faisait n'était que pour le divertir. Le roi, » qui crut la chose de bonne-foi, avait gardé » le silence; mais étant sorti un moment après » le cardinal, il parut quelques pauvres; et » sa majesté, pour redoubler son divertisse- » ment, ayant excité la charité du prélat, le » cardinal s'aperçut du vol. Le roi n'avait pu » s'empêcher de rire; mais, après s'en être » amusé quelque temps, il dit que c'en était » assez, et qu'il allait lui faire rendre sa » bourse : mais celui qui l'avait prise avait » eu la précaution de se retirer; et le roi en » fut tellement surpris, qu'il ne put s'en re- » mettre de tout le jour ».

Mademoiselle de la Force est aussi auteur d'un ouvrage bien différent de ceux que nous venons de citer. Il est intitulé : *les Fées, Conte des Contes*. Cet ouvrage joint au mérite d'être

plein de grace et de légèreté celui d'être amusant. C'est un recueil d'historiettes, dans lequel les fées, les enchanteurs et les génies remplissent les principaux rôles. Les plus jolies sont : *Plus Belle que Fée Perinette ; l'Enchanteur ; Tourbillon ; Vert et Bleu ; le Pays des Délices ; la Puissance d'Amour ; et la Bonne Femme.*

La poésie charma quelquefois les loisirs de mademoiselle de la Force. Voici un passage d'une épître qu'elle adressa à madame de Maintenon, où elle nous rappelle les malheurs de son illustre héroïne :

J'admire, j'applaudis aux ordres du destin,
Qui seul te conduisit par un si beau chemin;
Car enfin, de ce sort, maintenant si propice,
Tu n'as que trop senti l'ordinaire injustice;
Et même, il t'en souvient, sa barbare rigueur
Te semblait, en naissant, destiner au malheur.
Dans cet âge innocent le ciel fut ta défense:
Il arma de secours ta précieuse enfance:
Au berceau même, égal au fils de Jupiter,
Comme lui, tu trouvas des monstres à domter.
Aux plus hautes vertus tes aïeux t'animèrent:
Minerve t'instruisit, les Graces te formèrent;
Le revers qui frappa ton illustre maison
Ne put, en l'ébranlant, étonner ta raison.
De ce triste climat tu passas dans un autre;
Un nouveau monde vit la merveille du nôtre.
Mais un sort si cruel devait bientôt changer;
Pouvais-tu respirer sous un ciel étranger?
Tu revis ton pays, et bien qu'en ta patrie
Le sort n'eût point encore épuisé sa furie,
Ton cœur de tant de maux n'était point abattu,
Et dans chaque action marquait une vertu.

C'est par de tels malheurs, supportés sans faiblesse,
Que les ordres du ciel, l'éternelle sagesse,
Éprouvant chaque jour ta constance et ton cœur,
Préparaient en secret ta future grandeur.
Ainsi, contre le sort remportant la victoire,
Tu passas tout d'un coup au comble de la gloire.

Voici ce qu'elle dit de l'établissement de Saint-Cyr :

Un temple magnifique élevé par tes soins
De la tendre innocence éloigne les besoins;
Noble et riche dessein d'une ame généreuse,
Durable monument d'une gloire pieuse,
Illustre ambition d'un cœur comme le tien,
Et des siècles futurs éternel entretien?
Sexe trop malheureux, filles dont l'indigence
Corrompt souvent les cœurs et séduit l'innocence,
Ne craignez plus le sort contre vous déclaré,
Maintenon vous assure un asyle sacré.
Vous qui veillez sans cesse aux soins de vos familles,
Mères, ne tremblez plus au destin de vos filles,
Et méritant les biens qui vous sont réservés,
Bénissez l'héroïne à qui vous les devez.

Mademoiselle de la Force mourut à Paris, âgée de soixante-quatorze ans. Elle avait pris pour devise un navire agité par les flots, avec ces mots :

Quo me fata vocant.
Où mon destin m'appelle.

LEÇON.

Demande. Ou naquit mademoiselle de la Force ?

Réponse. En Guyenne, au château de Casenove, l'an 1660.

D. De qui était-elle fille ?

R. De François de Caumont, marquis de Castel-Moron, et de Marguerite de Vicof.

D. Mademoiselle de la Force fut-elle favorisée du côté de la fortune ?

R. Non. Elle n'eut pour elle que les avantages de la naissance et de l'esprit.

D. Quels sont ses ouvrages ?

R. Des romans, et des pièces de poésie.

D. Quels sont ses romans ?

R. *L'Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre; Gustave Wasa; l'Histoire secrète de Bourgogne; Mémoire historique, ou Anecdote galante et secrète de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV; et les Fées, Conte des Contes.*

D. Où mademoiselle de la Force est-elle morte, et en quelle année ?

R A Paris, en 1734, âgée de soixante-quatorze ans.

Mme. DE LA FAYETTE.

MARIE-MADELAINE DE LA PIOCHE, comtesse de la Fayette, naquit en 1633. Elle était fille d'Aymar, seigneur de la Vergue, gouverneur du Hâvre-de-Grace, maréchal des camps et armées du roi. C'est une des femmes dont les talens ont le plus illustré le siècle de Louis XIV. M. de Voltaire a dit, en parlant d'elle, qu'elle avait fait les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grace : avant elle, on écrivait, d'un style empoulé, des choses peu vraisemblables.

A l'âge de vingt ans elle épousa François, comte de la Fayette. Sa conduite privée lui mérita l'estime générale de la cour, et son amour pour les lettres la mit en liaison avec ceux qui les cultivaient avec plus de succès. MM. Huet, Segrais, La Fontaine, Ménage, composaient sa société intime. Mais ce qui contribua encore à la rendre recommandable, ce fut son extrême modestie. Elle fuyait les éloges, et paraissait être peu sensible à cette espèce de gloire qu'un auteur retire de ses écrits. Elle poussa même l'insouciance à cet

égard jusqu'à souffrir que le roman de *Zaïde* parût sous le nom de M. Segrais. Ce fut à M. Huet, ancien évêque d'Avranches, qu'elle dut l'honneur d'être connue pour l'auteur de cette ingénieuse production. C'est en vain que quelques amis de M. Segrais prétendirent que M. Huet faisait un outrage à sa mémoire en lui enlevant le mérite d'avoir composé cet ouvrage; le savant prélat leur répondit qu'il était prêt à leur prouver la vérité de ce qu'il avançait par plusieurs lettres de madame de la Fayette, et par l'original du manuscrit de *Zaïde*, dont elle lui envoyait les feuilles à mesure qu'elle les composait.

Les ouvrages de madame de la Fayette sont donc : *Zaïde*, *la Princesse de Montpensier*, *la Princesse de Clèves*, *l'Histoire de madame Henriette d'Angleterre*, et *les Mémoires de la cour de France*, années 1688 et 1689. *Zaïde* étant celui où l'imagination est la plus féconde; l'intérêt le plus vif, le plan le mieux concerté, le style le plus correct, et le dénouement le plus heureux, c'est le seul dont nous ferons l'analyse.

Consalve, fils de Nuguez Ferdinand, comte de Castille, trahi par son protecteur, son ami et sa maîtresse, est contraint de quitter la cour du roi de Léon, et de fuir à l'extrémité de la Catalogne, dans le dessein de s'embarquer sur le premier vaisseau qui doit faire voile pour

une des îles grecques. Mais perdu dans ses rêveries, il suit les bords de l'Ebre, jusqu'auprès de son embouchure. Arrivé dans un petit port, il demandait à quelques pêcheurs où il pourrait trouver des barques pour le conduire à Tarragone, lorsqu'un homme qui se promenait sur le rivage, étonné de sa bonne mine, lui répondit qu'il n'en aurait que le lendemain, et l'invita à venir se reposer dans une maison qu'il possédait parmi des cabanes de pêcheurs. Consalve, remarquant à son tour un air noble et majestueux dans cet inconnu, le remercie et le suit dans sa retraite.

Une maladie empêche Consalve de poursuivre sa route, et l'inconnu lui prodigue des soins qui le pénètrent d'admiration et de reconnaissance. Il n'y a pas loin de ce sentiment à la confiance, et réciproquement ils s'ouvrent leurs cœurs. Théodoric apprend à Consalve qu'il est d'une des premières familles de Navarre, que son vrai nom est Alphonse Ximénès, que des malheurs l'ont engagé à renoncer au monde, et à chercher loin des hommes un repos qu'il n'avait pu trouver avec eux.

Soulagés par l'épanchement de leurs peines, ces deux amis passaient des jours aussi tranquilles que le souvenir des maux qu'ils avaient éprouvés le leur permettait, lorsqu'un évènement vint changer tout-à-coup la destinée de Consalve. Un jour qu'il se promenait seul sur

le bord de la mer, il aperçut sur le rivage les débris d'une chaloupe, et une femme magnifiquement vêtue étendue sur le sable. Ne doutant pas qu'elle n'y ait été jetée par la tempête, il vole à son secours et la relève. Mais quel fut son étonnement lorsque sur un visage où la mort était peinte, il découvrit les traits de la plus grande beauté! il appelle Alphonse, et tous deux transportent à leur demeure cette infortunée. Leurs secours la rappellent à la vie. Mais, ô douleur inattendue! lorsque Consalve veut lui adresser la parole, il ne peut ni en être compris ni la comprendre. C'est en vain qu'il lui parle les langues maure, espagnole et italienne, il n'en est pas plus avancé.

Sur ces entrefaites, des pêcheurs amènent une autre femme aussi magnifiquement habillée que la première; elles se reconnaissent, s'embrassent et se parlent dans une langue tout-à-fait inconnue à Consalve; tout ce qu'il remarque, c'est que la première se nomme Zaïde et la seconde Félime.

Le jour finit; la nuit étend son voile sur la nature, et tout le monde va se livrer au repos. Mais Consalve n'en saurait goûter les douceurs: l'image de la belle Zaïde se présente toujours à son imagination, et il attend avec la plus vive impatience le retour de l'aurore. Dès qu'elle paraît, il s'occupe des moyens de

paraître avec plus d'avantages devant celle qui règne sur son cœur, et il répare la négligence qu'il a mise dans sa toilette depuis qu'il vit dans la solitude. Il se présente à Zaïde, qui fait remarquer à Félime sa ressemblance parfaite avec quelqu'un dont elle pleurait la perte. Consalve soupire, brûle de découvrir le secret de son ame, la crainte de déplaire le retient.

Cependant cette affectation de Zaïde de faire observer à Félime la ressemblance dont elle est surprise ne lui échappe pas. Il s'imagine que ses traits lui rappellent ceux d'un rival, et d'un rival aimé. La jalousie le poursuit, et l'empêche de s'apercevoir que ses soins ne déplaisent point à Zaïde.

« Un jour qu'il l'avait quittée pour quel-
» ques momens (c'est madame de la Fayette
» qui parle) il alla se promener sur le bord
» de la mer; il revint ensuite auprès d'une
» fontaine qui était dans le bois, en un endroit
» agréable où elle allait assez souvent. Lors-
» qu'il s'en approcha, il entendit quelque bruit;
» et il vit, au travers des arbres, Zaïde assise
» près de Félime. La surprise que causa cette
» rencontre à Consalve lui donna la même
» joie que si le hasard l'eût ramené auprès
» de Zaïde après une année d'absence. Il s'a-
» vança vers le lieu où elle était. Quoiqu'il
» fit assez de bruit, elle parlait avec tant
» d'attention qu'elle ne l'entendit pas. Lors-

» qu'il fut devant elle, elle parut embarrassée
» comme une personne qui, venant de parler
» haut, craindrait qu'on eût entendu ce qu'elle
» avait dit, et qui avait oublié que Consalve
» ne pouvait l'entendre. L'émotion que lui
» avait causé cette surprise avait en quelque
» sorte augmenté sa beauté, et Consalve qui
» s'était assis auprès d'elle, ne pouvant plus
» être maître de lui-même, se jeta tout d'un
» coup à ses genoux, et lui parla de ses amours
» d'une manière si passionnée qu'il n'était
» pas nécessaire d'entendre ses paroles pour
» savoir ce qu'elles voulaient dire. Il parut à
» Consalve qu'elle ne les entendait que trop;
» elle rougit, et, après avoir fait une action
» de la main qui semblait le repousser, elle
» se leva avec une civilité froide, comme pour
» le faire sortir d'un lieu où il pourrait être
» incommodé. Alponse passa dans l'allée en
» ce moment, et elle marcha vers lui sans
» jetter les yeux sur Consalve. Voilà, dit-il en
» lui-même, comme on me traite quand on ne
» me regarde pas comme le portrait de mon
» rival. Vous tournez les yeux sur moi, belle
» Zaïde, d'une manière à charmer et à em-
» braser tout le monde, lorsque mon visage
» vous fait souvenir du sien; mais si j'ose vous
» témoigner que je vous aime, vous ne laissez
» pas seulement tomber sur moi des regards
» de colère; vous me trouvez indigne d'être

» regardé. Si je pouvais au moins vous ap-
» prendre que je sais que vous pleurez un
» amant, je me trouverais heureux ; et j'avoue
» que ma jalousie serait vengée par le dépit
» que vous en auriez.

Plein de ces tristes pensées, il s'éloigna de Zaïde et vint dans une galerie où il se promenait quelquefois. Il ne rêvait qu'aux moyens de faire entendre à Zaïde qu'il la soupçonnait d'en aimer un autre. Mais il n'était pas aisé de se faire comprendre sans paroles.

« Après s'être lassé de rêver et de se prome-
» ner, il voulut sortir de la galerie, lorsqu'un
» peintre qui travaillait à des tableaux qu'Al-
» phonse faisait faire, le pria avec beaucoup
» d'empressement de regarder son ouvrage.
» Consalve s'arrêta à considérer ce qu'il faisait.
» C'était un grand tableau où Alphonse avait
» voulu qu'il représentât la mer comme on la
» voyait de ses fenêtres ; et, pour rendre ce
» tableau plus agréable, il y avait fait peindre
» une tempête. Cette tempête fit souvenir
» Consalve du naufrage de Zaïde, et il lui vint
» dans l'esprit un moyen de lui faire connaître
» ce qu'il pensait de son affliction. Il dit au
» peintre qu'il fallait ajouter encore quelques
» figures dans son tableau, et mettre sur un
» des rochers qui y étaient représentés une
» jeune et belle personne penchée sur le corps

» d'un homme étendu sur le sable ; qu'il fallait
» qu'elle pleurât en le regardant ; qu'il y eût
» un autre homme à ses genoux qui essayât de
» l'ôter d'auprès de ce mort ; que cette belle
» personne, sans tourner les yeux du côté de
» celui qui lui parlait, le repoussât d'une
» main, et que de l'autre elle parût essuyer
» ses larmes. Le peintre promit à Consalve de
» suivre sa pensée ; et, lorsqu'elle fut exécutée,
» il conduisit Zaïde dans la galerie, comme
» pour lui donner le divertissement de voir
» travailler le peintre. Il lui fit remarquer cette
» jeune personne qui pleurait un homme mort ;
» et lorsqu'il vit que ses yeux y étaient atta-
» chés, et qu'il semblait qu'elle reconnût le
» rocher où elle allait si souvent, il prit le
» crayon du peintre et écrivit le nom de Zaïde
» au-dessus de cette belle personne, et celui
» de Théodoric au-dessus de ce jeune homme
» qui était à genoux. Zaïde, qui lisait ce qu'é-
» crivait Consalve, rougit lorsqu'il eut achevé ;
» et, après l'avoir regardé avec des yeux qui
» témoignaient de la colère, elle prit un pin-
» ceau et effaça entièrement cet homme mort
» qu'elle jugea bien que Consalve l'accusait
» de pleurer. Quoiqu'il connût aisément qu'il
» avait fâché Zaïde, il ne laissa pas d'avoir
» une joie sensible de lui voir effacer celui
» qu'il en croyait aimé ».

» Consalve prend enfin la résolution de s'é-

» claircir de son sort, et fait un voyage à Tar-
» ragone pour y chercher quelqu'interprète
» de la langue de Zaïde et se faire expliquer
» ce qu'il lui avait entendu dire tant de fois :
» il vient à bout de découvrir que c'est la
» langue grecque. Il se fait accompagner par
» un interprète, et retourne plein de joie et
» d'espérance vers sa chère solitude. Quelle
» est sa douleur, de n'y trouver que son ami
» Alphonse, qui lui raconte comment, le jour
» précédent, Zaïde avait été appelée du rivage
» de la mer, par des gens qui montaient une
» barque, et qu'elle avait couru promptement
» à eux en se précipitant dans les bras d'un
» de ces étrangers ? Nouveau sujet de déses-
» poir et de jalousie pour l'infortuné Consalve.
» Où chercher Zaïde ? quelle route suivre ? Il
» pouvait croire qu'elle était allée en Afrique,
» parce qu'il lui avait entendu prononcer sou-
» vent le nom de Tunis, ville maritime de
» cette partie du monde. Mais quelle appa-
» rence de l'aller chercher dans ce pays bar-
» bare ? Il se détermine à ne la point suivre,
» mais la solitude n'avait plus pour lui de
» charmes. Zaïde occupait toutes ses pensées,
» et faisait l'objet de tous ses regrets. Ennuyé
» de la vie languissante qu'il menait, il quitte
» Alphonse pour aller ensevelir au loin sa dou-
» leur. Il va coucher à Tortose ; mais le len-
» demain il est reconnu par un officier du roi

» de Léon, qui le fait arrêter et conduire à la
» cour. Consalve se regardait comme une mal-
» heureuse victime que la haine de ses en-
» nemis poursuivait par-tout. Mais quelle est
» sa surprise, quand, au lieu de fers qu'il
» attendait, il se voit logé dans le palais; et
» que dom Garcie, son ancien protecteur,
» actuellement roi de Léon, lui apprend que
» sa sœur a été élevée sur le trône; qu'il est
» vengé de l'ingrat dom Ramire et de Nugna-
» Bella, son infidèle maîtresse. Élevé au
» comble des honneurs, Consalve ne paraît
» sensible qu'au souvenir de Zaïde. Cepen-
» dant la guerre se déclare entre le roi de
» Cordoue et celui de Léon. Dom Garcie donne
» le commandement de son armée à son favori;
» tous deux marchent contre les Maures, les
» attaquent et les taillent en pièces. La valeur
» de Consalve contribue beaucoup à la vic-
» toire. Ce brave guerrier est chargé d'assiéger
» une ville ennemie; il la prend, et marche
» vers le château pour le sommer de se rendre.
» On lui dit que plusieurs dames arabes s'y
» étaient retirées; il entre pour les saluer, et
» le premier objet qui se présente à ses yeux,
» c'est la belle Zaïde qui lui parle en espagnol,
» tandis que lui-même lui parlait grec. Il a la
» satisfaction d'apprendre de cette belle per-
» sonne que c'est pour lui, quoique sans au-
» cune espérance, qu'elle a étudié l'espagnol.

» Pendant cette conversation, des ordres du
» roi de Léon obligent Consalve de quitter Ta-
» lavera ; c'est le nom de la ville prise ; il
» raconte son aventure à dom Garcie, qui
» songe aux moyens de lui faire obtenir Zaïde.
» Mais tandis que Consalve était absent, on
» l'informe qu'Alamir, prince maure, amant
» de Zaïde, a parlé, près de Talavera, à une
» femme dont on louait beaucoup la beauté.
» Consalve ne doute point que Zaïde, profitant
» de la liberté qu'il lui avait laissée, n'eût
» assigné un rendez-vous au prince. Il se livre
» à tous les transports de la jalousie ; mais il
» est bientôt éclairci de son sort par un ami
» fidèle qu'il avait à Talavera. Alamir, à la
» vérité, aimait Zaïde ; mais il en était prodi-
» gieusement haï. C'était à Félime que ce
» prince avait parlé, pour lui demander sa
» protection auprès de sa maîtresse ; et quant
» à cette ressemblance dont on a parlé ci-
» dessus, c'est un portrait de Consalve, tombé
» dans une guerre précédente entre les mains
» de Zulema, père de Zaïde, qui avait causé
» l'étonnement de cette belle personne. Un
» astrologue avait autrefois prédit à Zulema
» que sa fille était réservée à celui de qui était
» ce portrait. Le roi de Léon fait demander
» Zaïde à son père, qui d'abord la refuse,
» mais qui, sur la confrontation de Consalve
» avec son portrait, consent à la lui faire épou-

» ser. Alamir était mort quelque temps aupa-
» ravant des blessures qu'il avait reçues en
» combattant contre Consalve ; et Félime, qui
» aimait tendrement ce prince sans en être
» aimée, ne lui avait survécu que quelques
» jours. Ainsi rien ne s'oppose au bonheur de
» Consalve, et Zulema embrasse la religion
» chrétienne ; sa fille avait été élevée en Chypre
» dans la même loi ».

Parmi les romans dont on est inondé aujourd'hui, il serait certainement bien difficile d'en trouver un aussi sagement conçu, aussi intéressant et aussi bien écrit. En se l'appropriant, Segrais faisait au moins un excellent choix ; et si les morts peuvent encore être sensibles à ce qui se passe sur cette terre, madame de la Fayette doit savoir bon gré à M. Huet de lui avoir fait rendre ce qui lui appartenait.

Madame de la Fayette mourut au mois de mai 1693, âgée de soixante ans.

LEÇON.

Demande. En quelle année madame de la Fayette naquit-elle ?

Réponse. En 1633.

D. De qui était-elle fille ?

R. D'Aymar de la Vergne.

D. Quelle qualité madame de la Fayette joignit-elle à ses talens en littérature ?

R. Une grande modestie, qui l'engagea à laisser Segrais passer pour l'auteur de Zaïde, l'un de ses plus jolis ouvrages.

D. Madame de la Fayette ne jouit-elle pas d'une haute considération ?

R. Elle dut à sa conduite privée l'estime de la cour; et à son esprit, ses liaisons avec ceux qui cultivaient les lettres avec le plus de succès.

D. Nommez-moi ceux qui composèrent sa société intime ?

R. MM. Huet, Segrais, La Fontaine et Ménage.

D. En quelle année et à quel âge madame de la Fayette mourut-elle ?

R. En 1693, à l'âge de soixante ans.

CHRISTINE DE PISAN.

Christine de Pisan naquit à Venise en 1364. Son père, Thomas de Pisan était conseiller de la république. Le mérite distingué de ce savant consommé dans l'astrologie judiciaire, alors fort à la mode, engagea les rois de France et de Hongrie à faire leur possible pour l'attirer dans leurs états. A cette époque, Charles V, surnommé *le Sage*, régnait sur les Français. La magnificence de sa cour, et un desir ardent de voir l'université de Paris, décidèrent Thomas à donner la préférence à la France. Mais son projet n'étant pas d'y séjourner plus d'un an, il laissa sa femme et ses enfans en Italie.

Charles V ne fut pas long-temps à s'apercevoir de l'avantage qu'il aurait s'il pouvait s'attacher une personne aussi recommandable que Thomas. Il lui donna une place dans son conseil. Mais, comme il craignait avec raison que l'envie de revoir sa famille ne le portât à retourner en Italie, il exigea de lui qu'il écrivît à sa femme de venir le rejoindre avec ses enfans. Thomas céda à ses instances, et eut bientôt le plaisir de presser dans ses bras des objets si chers à son cœur.

Christine avait alors cinq ans. Elle fut élevée à la cour en demoiselle de qualité. Son éducation fut très-soignée, et elle joignit à l'étude des belles-lettres celle de la langue latine. Elle parvint ainsi à la fin de son troisième lustre. Les partis les plus avantageux se présentèrent pour elle. Étienne du Castel, d'une bonne famille de Picardie, jeune homme plein de mérite, eut le bonheur d'obtenir sa main. L'aurore de cet hymen fut heureux. Mais Charles V étant mort, Thomas perdit tout son crédit, et fut réduit à une pension très-modique. Ce renversement de fortune lui causa une peine si vive qu'elle le conduisit au tombeau. Peu de temps après Étienne du Castel fut attaqué d'une maladie contagieuse qui l'emporta à l'âge de trente-quatre ans. L'inconsolable Christine resta veuve avec trois enfans en bas âge, et tous les embarras d'une succession entravée par des débiteurs de mauvaise foi. Elle courut de tribunaux en tribunaux pour demander justice : elle ne put l'obtenir. Fatiguée du métier de solliciteuse, et dégoûtée d'une vie si peu conforme à ses inclinations naturelles, elle se renferma dans son cabinet, et chercha à se consoler par la lecture de l'injustice des hommes. Voici comme elle décrit la manière dont elle s'y prit pour se mettre à l'étude. Cet ancien langage, que nous nous garderons bien de dé-

figurer en le traduisant, a quelque chose de vénérable, et ressemble à ces monumens antiques qu'on ne peut regarder sans admiration.

« Ne me prins pas, dit-elle, comme présomptueuse aux profondesses des sciences obscures, etc. Ains, comme l'enfant, que au premier on met à l'A, B, C, D, me prins aux histoires des Ébrieux, des Assyriens, et des principes des signouries procédant de l'une en l'autre, descendant aux Romains, aux Français, aux Bretons, et autres plusieurs historiographes : après aux déductions des sciences, selon ce que l'espace du temps que j'y étudiai en pus comprendre : puis me prins aux livres des poëtes ».

Dès que Christine fut instruite dans l'histoire et dans la fable, et qu'elle se sentit assez de forces pour voler de ses propres ailes, elle se mit à composer. Ce fut en 1399 qu'elle entra dans la carrière. En 1405 elle fit paraître le livre intitulé : *les Visions de Christine*. Mais elle avait fait avant des pièces de poésie, qu'elle nommait *ses Petits Dictiez*, et qui n'étaient autre chose que des ballades, des lais, virelais et rondeaux. Elle les composa dans le temps de ses plus cruels chagrins, comme elle nous l'apprend dans le livre de ses bonnes et mauvaises fortunes.

« Ne m'avait, dit-elle, ancores tant grevée fortune que ne fusse accompagnée des mu-

» settes des poetes. Icelles me faisaient rimer
» complainctes plourables, regrettant mon amy
» mort et le bon temps passé, si, comme il
» appert au commencement de mes premières
» dictiez, etc. ».

Les premiers ouvrages de Christine eurent le plus grand succès, et lui méritèrent non-seulement l'estime des Français, mais encore celle des étrangers. Le comte de Salisbury, favori de Richard, roi d'Angleterre, était passionné pour la poésie, et faisait aussi des vers. Il profita de son séjour en France, où il était venu à l'occasion du mariage de Richard avec Isabelle, fille de Charles VI, pour rechercher la connaissance de Christine, dont il aimait le genre d'écrire. Il eut pour elle la plus sincère affection, et se chargea de la fortune de son fils aîné, âgé alors de treize ans, qu'il emmena avec lui en Angleterre.

Mais Christine eut bientôt des larmes à répandre sur le sort de son ami, de son protecteur. Richard fut détrôné par Henri de Lancastre, et le comte de Salisbury décapité. Les dictiez et autres livres que Christine avait envoyés au comte tombèrent entre les mains de l'usurpateur. Il en fut si content qu'il prit avec lui l'enfant de l'illustre veuve, et employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour l'engager à venir faire l'ornement de sa cour. Dans le même temps, le duc de

Milan fit aussi à Christine les propositions les plus avantageuses; mais elle aima mieux demeurer en France, où les princes du sang avaient pour elle une estime égale à celle des princes d'Angleterre et d'Italie. Philippe, duc de Bourgogne, la combla de graces, et prit à son service son fils aîné, nouvellement revenu d'Angleterre. Il la chargea aussi d'écrire la vie de Charles-le-Sage. Mais Philippe mourut avant qu'elle eût terminé cet ouvrage : « Laquelle mort, dit-elle, fut le » renouvellement des navreures de mes ad- » versités ».

Malgré la protection que les grands s'empressèrent à l'envi d'accorder à Christine ; malgré la haute réputation qu'elle s'acquit à si juste titre par la publication de quinze volumes, elle resta toujours dans un état de détresse. Il est vrai qu'elle partageait le fruit de ses veilles avec une mère âgée et d'autres pauvres parens; mais cette indigence lui était insupportable par le souvenir de sa naissance, de son ancienne fortune, et par cette fausse honte attachée dans le monde à celui qui n'a rien. Aussi prenait-elle le plus grand soin de cacher à tous les yeux le besoin où elle était, et elle éprouvait un déplaisir mortel quand la nécessité la forçait d'avoir recours à la bourse de ses amis.

Nous ignorons si Christine, sur la fin de

sa vie, fut favorisée de la fortune. L'époque et les circonstances de sa mort ne sont pas venues à notre connaissance.

Ses ouvrages n'ont aujourd'hui que le défaut d'être écrits dans un idiôme qui ne nous est pas familier. Mais, avec un peu d'attention, il peut devenir facile à comprendre, et l'on y trouve alors une finesse et une sensibilité qui caractérisent presque toujours la plume sentimentale des femmes.

Afin de donner une idée de la poésie de Christine, nous allons citer quelques strophes des dits *moraux* qu'elle adressait à son fils :

Fils, je n'aie mie grand trésor
Pour t'enrichir. Mais au lieu d'or,
Aucuns enseignemens montrer
Te veuil, si les veuiles noter.

Ayme Dieu de toute ta force;
Crains-le, et de servir t'efforces:
Là sont, se bien les a apprins,
Lesdits commandemens comprins.

Se tu as estat ou office
Dont tu te mesle de justice,
Garde comment tu jugeras;
Car devant *le grand Juge* iras.

Se tu viens en prospérité,
A grant chevance et hérité,
Garde qu'orgueil ne te surmonte,
Pense qu'à Dieu faut rendre compte.

Ayes pitié des pauvres gens
Que tu voyes nuz et indigens,
Et leur aydes quand tu porras
Souviengne-toy que tu morras.

Tiens ta promesse, et trèz-peu jure;
Gardes que sois trouvé parjure;
Car le menteur est mescreu,
Et quand vrai dit, il n'est creu.

Se une personne en toi se fie
Posons qu'après il te défie,
Ce qu'il t'a dit ne doit géhir, (avouer)
Tant te puisses greuer ne haïr.

Si tu sais que l'on diffame
Sans cause, et que tu ayes blasme,
Ne t'en courronce. Fay toujours bien;
Car droit vaincra, je te dis bien.

Ne laisse pas que Dieu servir,
Pour au monde trop asservir;
Car biens mondains vont à défin,
Et l'ame durera sans fin.

LEÇON.

DEMANDE. Où naquit Christine de Pisan ?

RÉPONSE. A Venise.

D. En quelle année ?

R. En 1364.

D. Comment se nommait son père, et quel était son état ?

R. Il se nommait Thomas de Pisan, était conseiller de la république de Venise, et très-versé dans l'astrologie judiciaire.

D. Où Christine fut-elle élevée ?

R. A la cour de Charles V, roi de France, qui attira dans ses états Thomas de Pisan.

D. Christine fut-elle heureuse pendant le cours de sa vie ?

R. Non. Ayant perdu son père et son époux, Étienne du Castel, elle resta veuve avec trois enfans en bas âge, et se trouva, malgré la protection de plusieurs princes puissans, réduite à la plus grande détresse.

D. En quelle année mourut-elle ?

R. L'époque et les circonstances de sa mort sont inconnues.

D. Comment Christine a-t-elle acquis la réputation dont elle jouit encore aujourd'hui ?

R. Par une grande quantité d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *l'Histoire de Charles-le-Sage*, *les Visions de Christine*, et *la Cité des Dames*.

LA BRINVILLIERS.

Quoiqu'il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de tracer la vie de ces monstres qui déshonorèrent l'humanité, et ce sexe dont la douceur fait un des plus beaux ornemens, nous ferons une exception pour la marquise de Brinvilliers, dont la mort a tant servi de matières de réflexions à madame de Sévigné.

Marie-Marguerite d'Aubray, marquise de Brinvilliers, était fille de M. Dreux-d'Aubray, lieutenant-civil de Paris. Sa taille était médiocre; mais sa figure charmante portait un caractère de vertu qui malheureusement n'était pas dans son cœur. Séduit par ces dehors trompeurs, le marquis de Brinvilliers, colonel du régiment de Normandie, et jouissant de trente mille livres de rente, l'épousa. Cependant, plus amoureux de sa liberté que de sa femme, il lui laissa la sienne, et poussa l'imprudence jusqu'à introduire chez lui un intrigant nommé Sainte-Croix, et dont le cœur semblait avoir été formé sur le même modèle que celui de la marquise. Aussi ces deux êtres, bien dignes

l'un de l'autre, se recherchèrent-ils, et, dès qu'ils se connurent, ils tramèrent ensemble ce tissu de crimes dont le seul récit fait frémir.

M. de Brinvilliers, uniquement occupé de ses plaisirs, se livra à de folles dépenses qui dérangèrent bientôt sa fortune. La marquise, qui ne demandait pas mieux que d'avoir un prétexte pour éclater, obtint une séparation de biens, et, depuis ce moment, sa conduite devint de plus en plus repréhensible. Le lieutenant-civil, indigné, fit mettre Sainte-Croix à la Bastille. Ce fut là que ce scélérat fit la connaissance d'un Italien nommé *Exili*, fameux fabricateur de poisons, et qu'il fut initié par lui dans les mystères de cet art infâme.

Au sortir de prison, Sainte-Croix s'empressa de communiquer à la marquise les secrets qu'il avait appris; et aussitôt elle résolut d'en faire usage contre son propre père. L'espérance de partager l'héritage, et le plaisir de se venger, associèrent Sainte-Croix dans cet horrible dessein. Il composa les poisons, et la marquise se chargea d'en faire l'essai sur les malades de l'Hôtel-Dieu, qu'elle avait l'air de venir secourir. Elle leur donnait des biscuits empoisonnés et étudiait avec attention les progrès du poison. Enfin, quand elle se fut bien assurée de son efficacité, elle en composa un pareil qu'elle fit prendre à son père dans un

bouillon. Il en mourut, et aucun soupçon ne tomba sur elle.

M. d'Aubray laissa deux fils. L'aîné lui succéda dans sa charge ; le second était conseiller au parlement. Comme il fallait encore ces deux victimes à l'ambition de la marquise, un nommé *la Chaussée*, qui était au service de M. d'Aubray l'aîné, fut chargé de les immoler. La première fois il manqua son coup en donnant à son maître un poison trop amer. Mais il dit avec tant de sang-froid qu'il s'était servi par mégarde d'un vase où il y avait eu une médecine, qu'il écarta tout soupçon. En 1670, il combina mieux son plan; et il se défit à-la-fois des deux frères dans une tourte empoisonnée. Le lieutenant-civil mourut étique au bout de deux mois; le conseiller ne survécut que six semaines à son frère.

Malgré toute la liberté que le marquis de Brinvilliers laissait à sa femme, il finit par lui devenir odieux. Elle résolut donc de l'empoisonner pour épouser Sainte-Croix. Mais celui-ci, qui ne voulait pas, dit madame de Sévigné, une femme aussi méchante que lui, donna du contre-poison au mari, qui ressuscita en dépit de sa femme.

Tant de crimes ensevelis dans l'ombre du mystère devaient être découverts par un de ces hasards qui prouvent que si le ciel suspend

quelquefois sa vengeance, c'est pour frapper les coupables d'une manière plus effrayante. Sainte-Croix travaillait ordinairement à la composition de ses poisons avec un masque de fer. Un jour son masque tomba, et il fut aussitôt étouffé. Mais personne n'aurait peut-être su la cause de sa mort, si le commissaire de police, en mettant le scellé chez lui, n'y eût trouvé une cassette avec un billet qui contenait le secret de ses abominables forfaits. Le voici :

« Je supplie très-humblement ceux ou celles » entre les mains de qui tombera cette cassette de me faire la grace de vouloir la » rendre, en main-propre, à madame de » Brinvilliers, demeurant rue Neuve-Saint-» Paul, attendu que tout ce qu'elle contient » la regarde, etc. : au cas qu'elle fût plutôt » morte que moi, de la brûler, et tout ce » qu'il y a dedans, sans rien ouvrir ni innover. » Et afin qu'on n'en prétende cause d'ignorance, je jure, sur le Dieu que j'adore, » et tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'on » n'expose rien qui ne soit véritable : et si » l'on contrevient à mes intentions, toutes » justes et raisonnables en ce chef, j'en charge » en ce monde et en l'autre leur conscience, » pour la décharge de la mienne, protestant » que c'est ma dernière volonté. Fait à Paris, » ce 22 mai 1672. *Signé* DE SAINTE-CROIX ».

Il y avait ou bas : *Paquet adressé à M. Penautier, qu'il faut rendre.* C'était le receveur-général du clergé.

Sans égard aux intentions du défunt, le commissaire ouvrit la cassette. Il y trouva treize paquets cachetés en huit endroits, et étiquetés : *Papiers à brûler ; le tout sans ouvrir le paquet.* Ces papiers ou paquets étaient du sublimé corrosif.

La marquise fit son possible pour retirer des mains du commissaire la cassette. Mais n'ayant pu y réussir, elle partit pour les pays étrangers, en laissant une procuration pour faire déclarer nul un billet de trente mille livres qu'elle avait souscrit au profit de Sainte-Croix.

La fuite de la marquise donnait des préventions contre elle, mais n'était pas une preuve suffisante de sa complicité avec Sainte-Croix. Un évènement particulier vint éclairer la justice et armer son bras contre les coupables. La Chaussée, qui croyait que ses crimes ne pouvaient plus être découverts, vint réclamer deux cents pistoles et cent écus blancs, qu'il prétendit lui être dus par Sainte-Croix pour gages pendant sept ans de service. Madame de Villarceaux, veuve du lieutenant-civil, conçut quelques soupçons, et le fit arrêter. Au premier interrogatoire, il avoua ses crimes et déclara ses complices. D'après

son aveu, il fut roué vif, et la marquise condamnée, par coutumace, à avoir la tête tranchée.

Retirée dans le pays de Liège, la marquise de Brinvilliers s'y croyait en sûreté : mais cette sécurité lui devint fatale ; car l'exempt Degrais, qui fut envoyé pour la saisir, ayant obtenu sans peine du conseil de Liège la permission de l'arrêter, il exécuta les ordres qu'il avait reçus, et l'amena à la Conciergerie.

Afin d'obtenir d'elle-même l'aveu de ses crimes, on la menaça de la question. L'appareil l'effraya au point qu'elle fit une confession générale plus affreuse encore qu'on ne s'était imaginé. Quand elle entendit la lecture de sa sentence, ce qui la frappa le plus ce fut d'être conduite dans un tombereau.

D'après le rapport du docteur Pirot, qui l'assista dans ses derniers momens, elle passa les vingt-quatre heures qui précédèrent son supplice dans le plus profond repentir. On assure même que sa ferveur fut si grande qu'elle fit succéder la pitié à l'horreur qu'elle devait naturellement inspirer.

Le 16 juillet 1676, elle fut conduite, vers les six heures du soir, la corde au cou et pieds nus, à l'église Notre-Dame, pour y faire amende honorable, et de-là à la place de Grève. Elle monta avec beaucoup de cou-

rage sur l'échafaud, où elle eut la tête tranchée. Son corps fut ensuite jeté dans un bûcher. Son mari fit tout ce qu'il put pour la sauver; mais il ne put obtenir que la triste consolation de lui parler jusqu'au moment de son supplice. Peu de femmes ont poussé le crime à un si haut dégré. Heureusement que de pareils monstres ne paraissent qu'à de longs intervalles sur la terre. Autrement, de tous les êtres, l'homme serait le plus malheureux.

LEÇON.

Demande. Ou naquit la marquise de Brinvilliers ?

Réponse. A Paris.

D. De qui était-elle fille ?

R. De M. Dreux-d'Aubray, lieutenant-civil de Paris.

D. Quelle fut sa vie ?

R. Un tissu de crimes dont le seul récit fait horreur. Elle empoisonna successivement son père, ses deux frères et son époux.

D. Reçut-elle le châtiment qui lui était dû ?

R. Oui: malgré l'art de la dissimulation, qu'elle possédait au plus haut dégré, la vé-

rité se découvrit, et elle expia sur l'échafaud son exécrable vie.

D. Avant de mourir, se repentit-elle de ses crimes ?

R. Un Dieu de miséricorde présida à ses derniers momens.

D. En quelle année et quel jour fut-elle exécutée ?

R. En 1676, le 16 juillet.

D. Quel genre de supplice subit-elle ?

R. Elle eut la tête tranchée ; son corps fut ensuite jeté dans un bûcher.

Mme. DE TENCIN.

Claudine-Alexandrine Guerin de Tencin naquit à Grenoble en 1681, d'Antoine Guerin, présideut-à-mortier au parlement de cette ville et de Louise Bufevant. Elle était sœur du cardinal de Tencin. Elle joignait à un cœur excellent le caractère le plus aimable, et à une sensibilité exquise qui la faisait compâtir à l'infortune des autres une force d'ame qui la rendait supérieure à ses propres afflictions. Aussi modeste dans la prospérité que grande dans les revers, elle conserva toujours une gaieté décente dans les plus grands sujets de joie, et une tristesse froide et muette dans les plus grands chagrins. Son amitié constante servit avec chaleur ceux de ses amis qui lui restèrent fidèles, et pardonna à ceux qui lui donnèrent sujet de se plaindre, dès qu'ils en témoignèrent le plus petit regret.

Madame de Tenciu fut, pendant cinq ans de sa vie, religieuse dans le couvent de Monfleury, en Dauphiné. Elle se dégoûta bientôt de la vie monastique, réclama contre ses vœux, et reparut dans le monde, où elle se jeta d'abord dans le vaste champ de l'intrigue. Mais une affaire criminelle dans laquelle elle

se trouva malheureusement impliquée l'ayant fait mettre au Châtelet, et de là à la Bastille, elle renonça, sitôt qu'elle eut recouvré sa liberté, à l'agitation des affaires et à la dissipation qu'elle avait tant aimée, pour se livrer aux douceurs d'une existence paisible. Sa maison devint le rendez-vous de beaucoup de savans et de gens de lettres, et ces messieurs, qu'elle appelait par ironie, *ses bêtes*, la consultaient sur leurs ouvrages, et se faisaient un devoir de se conformer à ses conseils.

Heureuse au milieu de ses amis, exempte de toute ambition, et assez fortunée pour tenir à Paris ce qu'on nomme une bonne maison, madame de Tencin passa une vie douce et tranquille qui ne fournit aucunes particularités. Mais ce calme heureux, mille fois préférable aux orages d'une existence tumultueuse, lui laissa le temps de se livrer au penchant qu'elle avait pour la littérature : elle composa des romans fort ingénieux, et remplis de l'intérêt le plus vif et le plus touchant. Ils sont intitulés : *le Comte de Comminges*, *le Siège de Calais*, et *les Malheurs de l'Amour*.

Le premier est l'histoire de deux amans que des haines de famille ont empêché d'être unis l'un à l'autre, et qui, après bien des traverses, se retrouvent, sous l'habit de religieux, à l'abbaye de la Trappe. Ce sujet a fourni à deux de nos poëtes l'idée de deux ou-

vrages qui ont eu le plus grand succès. L'un est une lettre en vers de M. Dorat; l'autre un drame de M. d'Arnaud, qui a été représenté sur presque tous les théâtres. M. Dorat a saisi le moment où le comte de Comminges reconnaît Adélaïde de Lunan et la voit mourir. Voici comme il décrit cet endroit terrible, dans une lettre que le comte est supposé adresser à sa mère :

J'accours... Dieu! quel spectacle, et que vais-je t'apprendre!
Je trouve un malheureux étendu sur la cendre:
Nous l'environnons tous; l'observant de plus près,
Dans l'ombre de la mort je distingue ses traits.....
Je crois le voir encore..... j'en frissonne.... Ma mère...
C'était.... le crois-tu?.... ce même solitaire,
C'était.... tu me préviens; tu vois mon sort affreux....
C'était Adelaïde.... expirante à mes yeux :
Elle m'envisageait d'un regard fixe et tendre.
« O mes frères! dit-elle, oserez-vous m'entendre,
» Me plaindre et pardonner? Je suis indigne, hélas!
» D'habiter parmi vous, de mourir dans vos bras.
» Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable
» Conduite par l'amour dans ce lieu respectable.
» J'aimais... j'étais aimé... un d'entre vous... ah dieu!...
» Il me voit, il m'entend, il est devant vos yeux....
» Son effroi, sa douleur, criminelle peut-être,
» Et son saisissement le font assez connaître.
» Comminges, approche-toi; sur ce lit malheureux,
» Le ciel, pour un moment, veut nous unir tous deux.
» Viens, me reconnais-tu?... C'est moi, c'est ton amante:
» Elle n'est plus à craindre alors qu'elle est mourante:
» Depuis plus de six ans j'habite ce séjour;
» Ah! par ce seul effort, juge de mon amour.
» Dans ces réduits sacrés, témoins de ma tendresse,
» Ai-je pu t'oublier? je te voyais sans cesse.

» La sainteté du lieu retint cent fois mes pas
» A l'instant où j'allais me jeter dans tes bras.
» J'épiais tes soupirs, et j'y trouvais des charmes.
» Je goûtais, en pleurant, la douceur de tes larmes.
» Entre tes mains souvent je surpris mon portrait,
» Et de mon ame alors s'envolait le regret.
» J'aimais: et près de toi, sous ces tours renfermée,
» Je m'enivrais encor du plaisir d'être aimée.
» Va : je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur;
» Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur :
» Je le craignais du moins. Au sein de la souffrance,
» Ton front calme peignait la froide indifférence :
» Ton œil était serein; tes soupirs et tes vœux,
» Réclamés par l'amour, se tournaient vers les cieux.
» Je vis l'horrible joug dont je m'étais liée.
» Seule, dans un désert..... où j'étais oubliée,
» J'envisageai soudain le terme de mon sort.
» L'amour troubla ma vie.... il va causer ma mort....
» O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
» Je me soumets à toi; frappe une criminelle,
» Frappe; et pour mon amant réserve tes faveurs.
» Il a connu, sans doute, et pleuré ses erreurs;
» Ou, s'il n'a point encore étouffé sa faiblesse,
» Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de sa tendresse,
» De ces charmes si vains le reste inanimé,
» Et qu'il tremble en voyant ce qu'il a tant aimé ».

Le second roman de madame de Tencin a pour titre *le Siège de Calais*. C'est un fait historique embelli de toutes les graces de l'imagination. Voici quel en est le sujet : Édouard, roi d'Angleterre, irrité de la résistance opiniâtre des habitans de Calais, qui soutenaient depuis un an le siège qu'il avait mis devant leur ville, et voulant effrayer celles qui seraient tentées de suivre cet exemple, ne con-

sentit à capituler avec M. de Vienne, le gouverneur, que le manque de vivres et de munitions forçait à se rendre, qu'à la condition que six bourgeois natifs de Calais lui seraient livrés, la corde au cou, pour périr de la main du bourreau.

M. de Vienne avait précédemment marié sa fille avec M. de Granson (*), qu'une amitié étroite avait uni au comte de Canaple. Celui-ci apprenant que M. de Vienne est dans l'intention d'aller présenter sa tête à Édouard, et ayant entendu dire à madame de Granson, dont il est éperduement amoureux, qu'elle ne survivra pas à son père, va trouver un bourgeois de Calais, nommé Eustache de Saint-Pierre, et le prie de l'avouer pour son fils, avec lequel il avait quelque ressemblance. Eustache, dont les glaces de l'âge n'ont pas encore éteint l'amour sacré de l'honneur et de la patrie, accède aux desirs du comte, mais dans la ferme résolution de se montrer digne père d'un tel fils, et d'aller avec lui s'offrir pour premières victimes.

Cependant M. de Vienne assemble les bourgeois et leur communique les conditions d'Édouard. On n'entend plus alors que gémissemens, que cris dans toute la ville. Mais,

(*) Ce seigneur fut tué pendant le siège.

malgré la perspective d'une mort inévitable, personne n'a le courage de se dévouer au salut général. C'est en vain qu'Eustache veut faire passer dans les cœurs le sentiment généreux qui l'anime : on l'écoute, on l'admire sans oser l'imiter. Le ciel enfin, pour récompenser sa vertu, répand ses graces particulières sur sa famille ; et ses proches parens, Jean d'Aire, Jacques de Wuisant et Pierre son frère, consentent à aller avec lui au camp des Anglais.

Le nombre n'était pas complet. Eustache, au désespoir, cherchait parmi ses compatriotes une sixième victime, lorsque M. de Châlons, quoiqu'étranger à la ville, s'offrit sous l'habit d'un bourgeois. On se met en route. Pendant ce temps-là, madame de Granson apprend que le comte de Canaple va périr, et qu'il va périr pour elle. Aussitôt elle se déguise en homme, sort précipitamment de la ville, vole à la tente d'Édouard, et réclame à ses genoux la mort glorieuse qu'un étranger veut lui ravir. L'inflexible Édouard ne veut rien entendre : les prisonniers arrivent, et leur supplice est ordonné.

Alors madame de Granson, hors d'elle-même, se prosterne de nouveau aux genoux d'Édouard ; et le récit touchant qu'elle lui fait de son aventure commence à l'ébranler. La reine, présente à cette scène, et qui avait déja imploré son époux pour les infortunés qu'il

avoit dévoués à la mort, revient à la charge; elle presse, elle supplie Édouard de se rendre, et les prisonniers obtiennent leur grace.

Ce roman a fourni à M. du Belloy le sujet d'une de ses plus belles tragédies, ou du moins de celle qui a causé le plus d'enthousiasme lors de sa représentation. Elle a pour titre, *le Siége de Calais.*

Le dernier roman de madame de Tencin est *les Malheurs de l'Amour*. Il réunit, ainsi que ses autres ouvrages, l'invention, la grace et le style. Mais le sujet n'étant pas aussi relevé que les deux autres, nous nous dispenserons d'en faire l'analyse. Nous citerons seulement quelques maximes qui nous ont paru saillantes, et que nous avons extraites de ce roman et de celui du siège de Calais.

« Croire être haï de ce qu'on aime est une » douleur peut-être plus insupportable que » la mort.

» Les malheureux tournent toujours leurs » pensées du côté qui peut augmenter leurs » peines.

» Il n'est pas d'état plus difficile à soutenir » que celui où l'on est mal avec soi-même.

» On se persuade, quand on est riche, que » les talens s'achètent comme une étoffe.

» Dès que nous sommes malheureux, tous » ceux qui nous environnent prennent de l'em- » pire sur nous ».

Madame de Tencin mourut à Paris, le 4 décembre 1749, âgée de soixante-huit ans.

On assure que M. de Pont-de-Vêle, neveu de madame de Tencin, a eu part à ses ouvrages. Mais cette assertion fût-elle vraie, les œuvres de cette aimable dame sont assez jolies pour qu'il lui reste encore suffisamment de gloire d'en avoir fait la moitié.

LEÇON.

Demande. En quelle année madame de Tencin est-elle née ?

Réponse. En 1681.

D. En quelle ville ?

R. A Grenoble.

D. De qui était-elle fille ?

R. D'Antoine Guerin, président-à-mortier au parlement de Grenoble, et de Louise de Bufevant.

D. De quel prélat célèbre était-elle sœur ?

R. Du cardinal de Tencin.

D. Quelles furent ses qualités personnelles ?

R. Une sensibilité exquise pour les peines des autres, et une grande force d'ame pour les siennes.

D. Ne fut-elle pas religieuse ?

R. Oui. Elle passa cinq ans dans le couvent de Montfleury, en Dauphiné. Mais s'étant dé-

goûtée de la vie monastique, elle réclama contre ses vœux, et reparut dans le monde.

D. Sa société ne fut-elle pas recherchée?

R. Les seigneurs de la cour, les gens de lettres et les étrangers les plus distingués briguèrent l'avantage d'être admis chez elle.

D. Quels sont ses ouvrages en littérature?

R. Trois romans: *le Comte de Comminges*, *le Siège de Calais*, et *les Malheurs de l'Amour*.

D. Sont-ils estimés?

R. Ils sont pleins d'intérêt et de graces, et ont fourni à M. d'Arnaud le sujet d'un drame, à M. Dorat celui d'une épître en vers, et à M. du Belloy celui d'une tragédie.

D. Où madame de Tencin termina-t-elle ses jours?

R. A Paris.

D. En quelle année et à quel âge?

R. Le 4 décembre 1749, à l'âge de soixante-huit ans.

Mlle. DE SCUDÉRI.

MADELEINE DE SCUDÉRI naquit au Hâvre-de-Grâce, en 1607. Elle sortait d'une ancienne famille napolitaine établie depuis long-temps en Provence, et fut surnommée, à juste titre, la Sapho de son siècle. Elevée par une mère que son esprit et ses vertus rendirent recommandable, instruite par un oncle qui joignait à une profonde instruction un grand usage du monde, elle acquit, à cet âge où l'on est ordinairement encore ignoré, cette réputation qui l'a élevée au plus haut degré de gloire.

Mademoiselle de Scudéri était disgraciée de la nature : on assure même que sa laideur était effroyable. Mais combien elle sut se venger de cette injustice du sort, et faire trouver dans la douceur de son entretien ce charme qu'inspire la beauté, mais que le moindre orage peut détruire !

L'hôtel de Rambouillet était alors le temple où la science et le bel esprit semblaient avoir établi leur séjour. Mademoiselle de Scudéri y fut admise, et en devint le plus bel ornement. Pour se conformer au goût du temps, elle se mit à composer des romans ; et c'est un sentiment de délicatesse qui la porta à embrasser

ce genre de travail. La fortune de sa maison se trouvait tout-à-fait renversée, et, par respect pour sa famille, elle s'était rendue garant de dettes considérables auxquelles elle n'avait eu aucune part. Ce fut pour acquitter ces dettes, qu'elle se mit à écrire, prenant le plus grand soin de cacher jusqu'à son nom. Mais ses ouvrages n'eurent que le titre de roman; et, loin de renfermer le poison qui se trouve dans ces sortes de livres, ils furent une école ouverte de sagesse et de vertu.

C'est sous le nom de son frère, déjà connu par ses propres ouvrages, que mademoiselle de Scudéri publiait les siens. Elle donna ainsi successivement : *l'Illustre Bassa*, *Cyrus*, les cinq premiers volumes de *Clelie*, et les *Harangues des Femmes illustres*. Mais son frère s'étant éloigné d'elle pour aller se marier en Normandie, le secret éclata; et de ce moment M. de Scudéri ne prêta plus son nom. Cependant elle voulut encore garder l'anonyme, et se fit imprimer sans nom d'auteur.

En 1671, mademoiselle de Scudéri composa son discours de la gloire, qui remporta le prix de l'éloquence proposé par l'Académie française. Qu'il est flatteur pour une femme d'avoir été la première à recevoir la couronne de cette assemblée, dont la création récente était faite pour exciter l'émulation de tous les gens de lettres !

Non-seulement les personnes les plus illustres du royaume, soit par leur talent ou leur naissance, Pélisson, Ménage, Descartes, Huet, le maréchal de Roquelaure, le duc de Montausier, mesdames de la Vigne, l'Héritier, de Villaudon, Serment, Razilly, recherchèrent l'estime et l'amitié de mademoiselle de Scudéri; mais tous les étrangers que la curiosité attirait à Paris se firent un honneur de lui être présentés. Des têtes couronnées recommandèrent à leur fils de la voir et de l'entendre; et Christine, reine de Suède, qui voulut être son amie, la pria d'accepter son portrait et une pension. Tout le monde, à l'envi, suivit ce bel exemple. Le cardinal de Mazarin, le chancelier Boucherat, lui accordèrent les mêmes faveurs pécuniaires; et Louis XIV, à la sollicitation de madame de Maintenon, la fit porter, en 1683, sur le tableau des pensionnaires de l'état pour une somme de deux mille livres. Enfin, l'enthousiasme qu'elle inspira fut si grand que feue Madame lui fit dire un jour : *C'est moi qui suis l'amant dans notre commerce ; car c'est moi qui vous cherche avec mystère.*

La savante Lucrèce-Hélène Cornaro ayant terminé sa carrière, l'académie des Ricovrati de Padoue envoya à mademoiselle de Scudéri des lettres d'annonciation, accompagnées d'une épître flatteuse conçue en ces termes :

« MADEMOISELLE,

« Quand notre académie vous a choisie pour
» être de son corps, elle n'a pas prétendu
» rendre votre mérite plus connu qu'il ne l'est
» déja par vos ouvrages. Elle a voulu mar-
» quer à toute la terre qu'elle connaît parfai-
» tement ce mérite si exquis; elle n'a pas
» moins songé à se faire honneur, qu'à honorer
» vos excellentes qualités ».

Mademoiselle de Scudéri, que la nécessité, et ensuite la douce habitude d'une vie laborieuse, qui fait que chaque jour on jouit du plaisir d'acquérir une connaissance nouvelle, avaient accoutumée à des heures fixes de travail, garda toujours une conduite régulière, mais sans avoir pourtant cette humeur chagrine si commune chez les femmes peu faites pour inspirer l'amour. Elle fut souvent la première à plaisanter de ses disgraces naturelles, et ne se fâcha jamais contre ceux qui poussaient peut-être un peu trop loin la raillerie là-dessus. Elle était douce, enjouée dans la société; et si elle y parut supérieure aux autres femmes, ce fut toujours sans aucune recherche de sa part. Lorsqu'elle s'aperçut qu'affaiblie par les glaces de l'âge, et par les vives souffrances que lui occasionnait un rhumatisme goutteux, elle

ne pouvait plus avoir cet enjouement si nécessaire dans le monde pour y paraître aimable, elle se restreignit à un très-petit nombre d'amis éprouvés, qui vécurent auprès d'elle de souvenirs. Elle fit encore leurs délices, prenant grand soin de leur cacher, autant qu'il lui était possible, les vives souffrances qu'elle éprouvait. Enfin, un gros rhume, accompagné de fièvres, vint se joindre à ses autres maux. Pleine de courage, elle lutta d'abord contre la maladie et ne voulut pas s'aliter. Mais un matin, étant debout, elle se sentit tout-à-coup défaillir, et dit sans s'émouvoir : *Il faut mourir*. Alors elle consacra entièrement les derniers momens de sa vie à des devoirs de religion, et expira le 2 juin 1701, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

L'église de l'Hôpital des Enfans-Rouges et celle de Saint-Nicolas-des-Champs, sa paroisse depuis cinquante ans, se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture. Le cardinal de Noailles décida en faveur de la paroisse, où elle fut enterrée le 3 juin. Voici son épitaphe, faite par M. de Vastron, historiographe du roi :

A l'heureuse mémoire
De MADELAINE DE SCUDÉRI,
Laquelle
Aura peu de pareilles, par son honnêteté, sa foi,
Sa piété, son esprit, et la force de son courage.

Elle brilla
Modestement, comme le chèvre-feuille,
Ainsi que le soleil par sa lumière
Et sa chaleur:
Elle se fit des amis auxquels elle fut fidèlement
Attachée.
Toujours gardée par la piété, elle méprisa
Les biens terrestres;
Et, semblable à l'aigle,
Elle ne s'occupa que de voler vers le ciel.
Distinguée par son esprit,
La Sapho moderne brilla parmi les poëtes.
Héroïne invincible,
Elle domta toutes les faiblesses du corps par la
Supériorité de son courage.
Inébranlable dans les évènemens fâcheux de la vie,
Elle fut ferme
Comme un rocher au milieu des flots agités.
Dans la douleur et les maux, elle souffrit
Comme une amazone chrétienne.
Elle fut l'ornement des deux siècles: de celui
Où elle naquit, et de celui ou elle mourut.
Elle n'aurait jamais dû mourir,
S'il y avait eu un autre chemin pour arriver
A l'éternité.

Elle décéda le 2 juin 1701, âgée de 94 ans.

Les romans de mademoiselle de Scudéri sont beaucoup trop longs, pour pouvoir en faire ici l'analyse. Nous en donnerons la liste dans la leçon. Nous nous contenterons donc de citer quelques vers de cette fille célèbre.

Voici sa réponse à une épître qui lui fut adressée par un anonyme qui se disait le

secrétaire des Dames; et un madrigal à M. de Sabatier :

A l'illustre Secrétaire des Dames, quel qu'il puisse etre.

D'OU viennent ces lauriers, si verds, si précieux !
Sortent-ils de la terre, ou tombent-ils des cieux ?
Et d'où partent ces vers pleins d'esprit et de grace:
Dont le tour délicat tous les autres efface?
Généreux inconnu, pourquoi vous cachez-vous?
Le plaisir d'obliger est un plaisir si doux!
Je vous cherche p. r-tout et ne puis vous connaître.
Êtes-vous mon ami, ne le pouvez-vous être?
Vous contenterez-vous de n'être qu'estimé?
Car ne se montrant pas on ne peut être aimé.
Soyez du moins jaloux de votre propre ouvrage.
Nos plus rares esprits viennent lui rendre hommage:
Il n'a qu'un seul défaut qui se corrigera,
Mettez-y votre nom, rien ne lui manquera.

MADRIGAL

A monsieur Sabatier, sur son épître en vers.

NE vous y trompez pas, votre illustre fontaine,
C'est le véritable Hypocrène:
Votre chant me surprend, il est charmant et doux;
Et tous les cygnes de la Seine
Ne peuvent chanter mieux que vous.

Nous finirons la vie de mademoiselle de Scudéri, par une anecdote qui prouve la sagacité de son esprit et la justesse de son jugement.

Elle causait un jour familièrement avec des laquais. Comme on parut surpris de la voir s'abaisser jusque-là : *Laissez-moi*, dit-elle, *j'aime à causer avec eux ; quand ils ne sont que laquais, ils sont doux et traitables ; mais dès qu'ils quittent leur condition et qu'ils s'élèvent à quelque rang distingué, ils ont une sotte fierte qui les rend insupportables.*

Les ouvrages de mademoiselle de Scudéri ont été traduits dans presque toutes les langues, et même dans quelques-unes de celles de l'Orient.

LEÇON.

Demande. Où naquit mademoiselle de Scudéri !

Réponse. Au Hâvre-de-Grace.

D. En quelle année ?

R. En 1607.

D. La nature l'avait-elle favorisée du côté de la figure ?

R. Non : elle était singulièrement laide ; mais son esprit, ses talens et ses vertus firent oublier ses disgraces naturelles.

D. Où commença-t-elle à se faire connaître ?

R. A l'hôtel de Rambouillet, où se rassemblaient alors tous les savans de la capitale.

D. Dans quel genre a-t-elle travaillé ?

R. Le goût du temps et l'envie d'acquitter les dettes de sa famille la décidèrent à faire des romans.

D. Mit-elle son nom à la tête de ses ouvrages ?

R. Non : elle voulut toujours garder l'anonyme.

D. Faites l'énumération de ses ouvrages ?

R. *Artamène*, ou *le grand Cyrus. Clélie. Ibrahim*, ou *l'Illustre Bassa. Almahide*, ou *l'Esclave Reine. Mathilde d'Aguilar, Les Bains des Thermopiles*, ou *la Princesse de Milet. Célinte. Les Harangues des Femmes illustres. La Promenade de Versailles*, ou *Célamire. Des discours sur la gloire; des conversations; des entretiens de morale; des fables nouvelles en vers, et différentes poésies.*

D. En quelle année et à quel âge est-elle morte ?

R. En 1701, à l'âge de 94 ans.

LA COMTESSE DE CHATEAUBRIANT.

Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant, naquit vers l'an 1495. Son père se nommait Jean de Foix. Sans fortune, mais riche en beauté, elle fut recherchée en mariage, à l'âge de douze ans, par le comte de Châteaubriant, de la maison de Laval. Comme elle avait entendu dire à ses parens qu'une femme est heureuse quand elle épouse un homme riche, elle crut à son bonheur, et fut très-satisfaite de se voir à la tête d'une maison brillante. Le comte, jaloux de conserver dans toute sa pureté le cœur de sa femme, résolut de cacher à tout le monde un bien si précieux. Mais il eut l'indiscrétion de parler d'elle à quelques-uns de ses amis; ce qui piqua leur curiosité et causa son infortune.

Les femmes, à cette époque, ne suivaient pas leurs maris à la cour, et la comtesse vécut isolée dans le fond de sa terre. Mais en 1515, François Ier étant monté sur le trône, la galanterie remplaça l'austérité du règne précédent, et les dames furent invitées à venir faire l'ornement des fêtes que le roi se proposait de donner. Ce prince disait : *Une cour sans femmes est un printemps sans roses.*

Tous les courtisans se chargèrent de dresser un état des belles du royaume ; et la comtesse de Châteaubriant se trouva à la tête de la liste. Le roi voulut la voir, et en parla au comte de Châteaubriant. Le désespoir du jaloux est facile à concevoir. Il peignit sa femme avec les couleurs les plus défavorables, et dit qu'elle était sans esprit, froide comme un marbre, et qu'elle avait une aversion horrible du monde. Le roi se garda bien de le croire sur parole, et les courtisans, qui devinèrent le motif qui le faisait parler de la sorte, l'accablèrent de railleries. Pressé de toutes parts, il annonça qu'il ne s'opposerait pas à l'arrivée de la comtesse si l'on pouvait parvenir à la déterminer à sortir de ses terres. Mais tout en annonçant cela, il prit la poste afin d'aller recommander à sa femme de ne point venir, quoi qu'il lui écrivît, à moins qu'il ne donnât un certain signal dont il convint avec elle. Chacun sait que de tous les fruits, le plus desiré est celui qui nous est défendu. Aussi la comtesse, qui jusqu'à ce moment avait paru indifférente au plaisir de voir la cour, sentit la plus grande envie de s'y voir transportée.

Cependant elle n'arrivait pas ; et chacun commençait à croire la mauvaise réputation que le comte lui avait faite, lorsqu'une nouvelle imprudence de ce jaloux fit changer cette opinion défavorable. Il dit un jour à un de ses

gens, en lui montrant une bague, qu'elle avait le pouvoir des Fées, et que s'il en faisait usage, sa femme ne tarderait pas à paraître devant lui. Il n'en fallut pas davantage au serviteur adroit pour deviner cette énigme. Il résolut de profiter de la circonstance pour sa fortune; et, s'étant concerté avec quelques courtisans à qui il découvrit le secret de son maître, il fit faire une bague pareille à celle qu'il lui avait montrée, et saisit un instant propice pour l'insérer dans une lettre écrite à la comtesse. Cette lettre était encore une supercherie des courtisans, qui avaient engagé le comte à mander à sa femme de se rendre à une fête. Mais quelle fut sa colère, quand il se vit dupe de leur trahison? Il quitta brusquement la cour et se retira en Bretagne. Sa femme, enivrée des louanges qu'on lui offrait de toutes parts, ne put rester insensible à l'hommage de son souverain. Sa défaite fut complète. Le comte dissimula son ressentiment, sans cependant vouloir accepter aucune des places éminentes qui lui furent offertes.

En 1525, François Ier fut fait prisonnier à la bataille de Pavie. Sa mère, Louise de Savoie, déploya alors la haîne qu'elle avait toujours eue pour les favorites de son fils, et madame de Châteaubriant, dégoûtée de la cour et des mortifications qu'elle y essuyait, chercha à se réconcilier avec son mari. Le comte, afin de

rendre sa vengeance plus certaine, parut satisfait de son retour et décidé à oublier le passé. Mais à peine la malheureuse comtesse fut-elle en son pouvoir qu'il la fit enfermer avec sa fille, âgée de sept à huit ans, dans une des chambres du château. Cette chambre était tendue de noir, et retraçait sans cesse l'image de la mort. L'enfant succomba, au bout de six mois, aux horreurs d'un semblable spectacle. Le comte alors, ne trouvant plus d'obstacles capables d'arrêter sa vengeance, consomma le crime que depuis long-temps il méditait dans son cœur. Il entra dans la chambre où était sa femme, suivi de quatre domestiques et de deux chirurgiens qui la saignèrent des quatre membres. Il goûta le barbare plaisir de voir couler le sang de sa victime. Son crime consommé, il ne songea qu'à se soustraire à la vengeance des lois, et quitta le royaume. Mais quelque temps après, ayant appris que le volage François Ier avait oublié la comtesse, il reparut à la cour et acheta le silence de la justice en donnant au connétable de Montmorenci la superbe terre de Châteaubriant.

Ce fait, réputé faux par le père Daniel, qui assure que la comtesse mourut tranquillement dans son château en 1537, est assuré par Varillas sur la foi d'un mémoire que le président Ferrand prétend avoir tiré des archives du château de Châteaubriant. Quoi qu'il en soit, la

comtesse mourut effectivement en 1537 ; et si son effigie en marbre et son épitaphe n'indiquent pas la manière dont elle termina sa carrière, ils rendent du moins un témoignage éclatant de sa beauté.

FF PEU DE TELLES. FF

PROU DE MOINS.

Sous ce tombeau gît Françoise de Foix,
De qui tout bien chacun soulait en dire.
En le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire.

De grand' beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, et mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.

O viateur! pour t'abréger le conte,
« Ci-gît un rien là où tout triompha ».

POINT DE PLUS.

Décédé le 15 d'octobre, l'an 1537.

FF FF

LEÇON.

DEMANDE. En quelle année la comtesse de Châteaubriant naquit-elle ?

RÉPONSE. Vers l'an 1495.

D. De qui était-elle fille ?

R. De Jean de Foix.

D. A quel âge fut-elle mariée ?

R A l'âge de douze ans.

D. Qui épousa-t-elle ?

R. Le comte de Châteaubriant, de la maison de Laval.

D. Son hymen fut-il heureux ?

R. Tant qu'elle vécut ignorée de la cour ses jours s'écoulèrent tranquillement; mais aussitôt qu'elle y parut, les louanges l'enivrèrent, et elle ne put rester insensible à l'hommage de son souverain.

D. Que devint le comte son époux ?

R. Il quitta la cour, et se retira en Bretagne, où il médita la plus horrible vengeance.

D. Trouva-t-il les moyens de l assouvir ?

R. Oui. François Ier ayant été fait prisonnier à Pavie, la comtesse de Châteaubriant se trouva exposée à toutes sortes de mortifications et chercha à se réconcilier avec son époux.

D. Le comte consentit-il à un raccommodement ?

R. Il feignit d'oublier le passé ; mais à peine la malheureuse comtesse fut-elle en sa puissance qu'il la fit enfermer dans l'une des chambres du château.

D. Borna-t-il là sa vengeance ?

R. Non. Après avoir retenu sa femme pendant six mois dans la captivité, il entra un jour auprès d'elle, suivi de quatre domestiques et de deux chirurgiens qui la saignèrent des quatre membres. Ensuite il jouit du barbare plaisir de la voir expirer.

D. En quelle année ce crime fut-il commis?

R. Le 15 octobre 1537.

Mlle. BERNARD.

Catherine Bernard naquit à Rouen, en 1662, d'une famille protestante. Elle était parente de Corneille et de Fontenelle, et se crut par là obligée d'entrer dans l'illustre carrière que ces illustres écrivains parcoururent avec tant de gloire. Après avoir abjuré la religion protestante, elle vint à Paris, où elle ne tarda pas à acquérir de la réputation par de jolies pièces fugitives qui la firent recevoir de plusieurs académies. Enhardie par ces premiers succès, elle écrivit des romans en prose et en vers, et fit même deux tragédies. Plusieurs personnes ont prétendu que M. de Fontenelle, qui était son ami intime, avait eu la plus grande part à ses ouvrages. C'est une calomnie insigne : il ne lui donna que des conseils, qu'elle sut, en écolière docile, mettre à profit. Elle fut répandue dans la meilleure société, et tout le monde chercha l'occasion de faire connaissance avec elle. Elle fut reçue de l'académie des Ricovrati de Padoue. Louis XIV et madame la chancellière de Pont-Chartrain lui firent chacun une pension de 600 livres, dont elle jouit jusqu'à sa mort.

Le premier ouvrage que mademoiselle Bernard mit au jour fut *Eléonore d'Yvrée*. Le duc de Misnie en est le principal personnage.

Il règne dans ce roman, pour se servir de l'expression de M. de Fontenelle, une science de cœur bien préférable à ce fatras d'incidens qui surprend d'abord, mais qui finit par rebuter. Les sentimens de la nature y sont peints avec les couleurs les plus vraies, et les trois personnages qui y portent tout l'intérêt y sont placés dans une situation douloureuse qui remplit le cœur d'une compassion douce et tendre. Le style du livre est précis. Les paroles y sont épargnées, et le sens ne l'est pas. Cet éloge, qui n'est point exagéré, ne peut être prodigué souvent, et nous trouvons aujourd'hui bien peu d'ouvrages dignes d'en mériter un semblable.

Le comte d'Amboise parut ensuite. Ce roman est bien loin de valoir celui que nous venons de citer. C'est l'histoire du comte d'Amboise et de mademoiselle de Roye. Ce seigneur, qui, malgré tous ses efforts, ne peut parvenir à se faire aimer de mademoiselle de Roye, a la générosité de la céder au comte de Sansac qu'elle préfère. Mais, par les intrigues d'une madame de Tournon, les deux amans finissent par se brouiller, et le comte d'Amboise devient l'époux de mademoiselle de Roye. Quelque temps après son mariage, il s'aperçoit que sa femme re-

grette Sansac, et il tombe dans une mélancolie qui le conduit au tombeau.

« Peut-être, dit mademoiselle Bernard, se » plaindra-t-on que je ne récompense pas la » vertu du comte d'Amboise. Mais je veux » punir sa passion; et j'ai déja déclaré dans la » préface d'*Eléonore d'Yvrée* que mon dessein » était de ne faire que des amans malheureux, » pour combattre, autant qu'il est possible, » le penchant qu'on a pour l'amour ».

Si mademoiselle Bernard s'est négligée dans le *Comte d'Amboise*, elle a fait reparaître dans une nouvelle espagnole, intitulée *Inès de Cordoue*, la même légèreté de style, la même délicatesse de sentimens, la même adresse dans le développement des passions, le même intérêt dans les situations, que dans le roman d'*Eléonore d'Yvrée*. L'action se passe à la cour de Philippe II, roi d'Espagne. L'amour y est encore malheureux, et le héros, le marquis de Lerme, finit, après bien des traverses, par mourir de langueur.

Dans les intervalles que mademoiselle Bernard mit à faire paraître ses romans, elle donna deux tragédies; la première intitulée : *Laodamie*, reine d'Épire; et la seconde, *Brutus*. Laodamie, malgré la faiblesse du sujet, qui d'ailleurs était peu propre à la scène, eut beaucoup de représentations; mais cette pièce n'en est pas moins médiocre et dénuée

d'intérêt. Brutus vaut mieux à tous égards : et quand cette tragédie n'aurait que le mérite d'avoir engagé M. de Voltaire à la refaire, elle prouverait au moins en faveur de mademoiselle Bernard, qui sut puiser dans l'histoire romaine un sujet aussi théâtral.

Voici comme mademoiselle Bernard fait parler Octavius, envoyé de Tarquin :

OCTAVIUS.

Consuls, quelle est ma joie
De parler devant vous pour le roi qui m'envoie,
Et non devant un peuple aveugle, audacieux,
D'un crime tout récent encore furieux,
Qui, ne prévoyant rien, sans crainte s'abandonne
Au frivole plaisir qu'un changement lui donne!
Rome vient d'attenter sur les droits les plus saints
Qu'ait jamais consacré le respect des humains;
Méconnaissant des rois la majesté suprême,
Elle foule à ses pieds et sceptre et diadême;
Et quel autre forfait plus grand, plus odieux
Peut jamais attirer tous les foudres des dieux:
Mais il n'est pas besoin que les dieux qu'on offense
Fassent par leur tonnerre éclater leur vengeance,
Ce forfait avec lui porte son châtiment.
Les Romains sont en proie à leur aveuglement;
Ils ne consultent plus les lois ni la justice;
Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice.
Le peuple, en ne suivant que sa légèreté,
Se flatte d'exercer la fausse liberté;
Et par cette licence, impunément soufferte,
Triomphe de pouvoir travailler à sa perte.

Voici maintenant le langage que M. de Voltaire met dans la bouche d'Arons, ambassadeur de Tarquin :

Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes:
Voici ce Capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos sermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non point d'esclavage.
Et, puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien:
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien;
Et, dès qu'aux lois de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il serait vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse;
Quel homme est sans erreur, et quel roi sans faiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous ses sujets, vous, faits pour obéir.
Un fils ne s'arme point contre un coupable père,
Il détourne les yeux, le plaint et le révère;
Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,

Dans un âge plus mur, du même objet charmée,
Au palais de l'Ambition
Elle crut satisfaire encor sa passion;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur, et pure illusion.
Enfin, dans le pays qu'habite la Richesse,
Séjour agréable et charmant,
Elle va demander son fugitif amant;
Elle y vit l'Abondance, elle y vit la Mollesse,
Avec le Plaisir enchanteur;
Il n'y manquait que le Bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène.
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvrait à peine.
Une beauté simple et sans art,
Du lieu presque désert était la souveraine;
C'était la Piété; là, notre amante en pleurs
Lui raconta son aventure:
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le Bonheur; c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte; il faut, pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,
Sans le chercher, au moins, sans trop le desirer:
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que, dans sa recherche, on sait se modérer.
L'Imagination à l'avis sut se rendre;
Le Bonheur vint sans différer.

Nous avons dit que Louis XIV avait accordé une pension à mademoiselle Bernard : voici une requête qu'elle lui adressa pour en être payée.

Sire, deux cens écus sont-ils si nécessaires
Au bonheur de l'état, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne puissiez donter
Les faibles alliés et du Rhin et du Tage?
A vos armes, grand Roi, s'ils pouvaient résister,
Si, pour vaincre l'effort de leur injuste rage,

Il fallait ces deux cents écus,
Je ne les demanderais plus.
Ne pouvant, aux combats, pour vous, perdre la vie,
Je voudrais me creuser un illustre tombeau,
Et, souffrant une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la patrie.
SIRE, sans ce secours, tout suivra votre loi;
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.
Le sort n'a point, pour vous, démenti ses oracles.
Ah! puisqu'il vous promet miracles sur miracles;
Faites-moi vivre et voir tout ce que je prévoi.

Voici encore deux madrigaux qui se trouvent dans la plupart des recueils, sous le nom de mademoiselle Bernard.

Vous n'écrivez que pour écrire;
Pour vous c'est un amusement;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Autre.

QUAND le sage Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent se plaindre,
Que c'est un dieu traître et cruel;
L'Amour pour moi n'est point à craindre.
Mais quand le jeune Atys me vient dire à son tour:
Ce dieu n'est qu'un enfant, doux, caressant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour;
Que je le trouve redoutable!

Mademoiselle Bernard mourut à Paris, en 1712. Elle fut enterrée à Saint-Paul.

LEÇON.

DEMANDE. En quelle année mademoiselle Bernard naquit-elle ?

RÉPONSE. En 1662.

D. Dans quelle ville ?

R. A Rouen.

D. De quels auteurs célèbres était-elle parente ?

R. De Corneille et de Fontenelle.

D. Dans quelle religion fut-elle élevée ?

R. Dans la religion protestante, qu'elle abjura par la suite.

D. Quels furent ses débuts dans la carrière littéraire ?

R. De jolies pièces fugitives qui la firent recevoir de plusieurs académies.

D. Ces succès ne l'engagèrent-ils pas à prendre un plus grand essor ?

R. Oui : elle composa des romans, et fit même deux tragédies.

D. Quels sont ses romans ?

R. *Eléonore d'Yvrée*, *le Comte d'Amboise*, et *Inès de Cordoue*.

D. Et ses tragédies ?

R. *Laodamie* et *Brutus*.

D. Ne composa-t-elle pas aussi différentes pièces de poésie ?

R. Elle en fit paraître plusieurs, parmi lesquelles il y en eût qui obtinrent le prix de poésie de l'académie française.

D. Louis XIV ne la gratifia-t-il pas d'une pension ?

R. Il lui en donna une de 600 livres. Madame la chancelière de Pont-Chartrain lui accorda aussi la même faveur.

D. En quelle année mademoiselle Bernard mourut-elle ?

R. En 1712.

D. Où fut-elle enterrée ?

R. A Paris, dans l'église Saint-Paul.

ANNE-MAURICE D'AUTRICHE.

Anne-Maurice d'Autriche naquit à Valladolid le 22 septembre 1601. Elle était fille de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche. Née avec tout ce qu'il faut pour plaire, c'est-à-dire avec des graces et de la beauté, elle voulut profiter de ses avantages, mais malheureusement elle ne le fit qu'aux dépens de sa réputation.

Son mariage avec Louis XIII, roi de France, fut célébré à Bordeaux le 9 novembre 1615; mais cette union ne fut pas heureuse. Les liaisons de la reine avec les mécontens, sa haine invincible pour le cardinal de Richelieu, et la correspondance secrète qu'elle entretint avec son frère le roi d'Espagne, donnèrent des soupçons au roi, et ces soupçons engendrèrent le refroidissement, auquel succèda l'indifférence.

Cependant, après vingt-deux ans d'un mariage stérile, la reine mit au monde Louis XIV, et quelques années après elle accoucha d'un second fils. La joie du roi fut au-dessus de toute expression : mais il ne jouit pas du plaisir d'élever ses enfans, et la mort l'enleva qu'ils étaient encore en bas âge.

Il ne laissa à la reine, par son testament,

que le titre de régente, et nomma un conseil pour être dépositaire de l'autorité. La reine, offensée de se voir mise ainsi en tutelle, fit casser cette clause par le parlement. Mais, sentant bientôt que ses mains étaient inhabiles à tenir les rênes du gouvernement, elle fut assez prudente pour les remettre à Mazarin. Cet abandon généreux de l'autorité ne contribua pas au bonheur de la France; et les éternelles querelles de la cour avec le parlement et le peuple donnèrent lieu à bien des troubles.

La reine, pendant les premiers jours de son administration, avait cru qu'elle s'attirerait l'affection du peuple en répandant avec profusion toutes sortes de bienfaits, et en accordant généralement tout ce qu'on lui demanderait. Ces libéralités, que tout le monde condamna, firent dire qu'il n'y avait plus dans la langue française que ces mots : *la reine est si bonne.* Elle s'aperçut alors qu'elle avait tort, et se corrigea de sa prodigalité. Mais, par une fatalité attachée à tous ceux qui agissent sans réflexion, elle tomba d'un excès dans un autre, et traita avec indifférence les personnes que, peu de temps auparavant, elle avait comblées de ses faveurs. Ce changement de conduite lui fit beaucoup d'ennemis.

Le mauvais état des finances la mit aussi dans un grand embarras. Les folles dépenses qu'elle avait faites avaient épuisé le trésor

public. Elle crut pouvoir remplir le déficit en supprimant le tiers des pensions. Mais cette ressource fut beaucoup trop faible. Elle voulut recourir à de nouveaux impôts : le parlement s'y opposa ; et le peuple, qui était depuis longtemps dans la misère, aussitôt qu'il se vit soutenu par ce corps respectable, devint furieux.

Son mécontentement éclata le 7 janvier 1648. Les maîtres des requêtes et les marchands de vin se soulevèrent ouvertement. La reine cassa les premiers et dispersa les seconds. Mais, par une suite de cette faiblesse qui cause la ruine des états, et qui régnait malheureusement dans le conseil de la reine, le corps des maîtres des requêtes fut rétabli, et celui des marchands de vin pardonné.

Une chose assez remarquable, c'est qu'au milieu de ces troubles, dont la résistance du parlement était la cause, la reine avait tant de mépris pour lui, qu'elle le traitait de canaille, et se moquait de ses assemblées et de ses arrêts. Mais son courage s'arrêtait là. Il ne fallait qu'une troupe de femmes pour répandre la terreur dans son ame ; et le samedi 11 janvier, étant allée, suivant sa coutume, à Notre-Dame, elle eut une si grande peur de deux cents femmes qui la suivaient en lui demandant justice, qu'elle ordonna à sa garde de se serrer auprès d'elle, et de ne point laisser approcher les réclamantes.

Cependant, les fréquentes révoltes du parlement l'ayant poussée à bout, elle résolut d'employer des moyens violens, sans considérer si elle serait en état de les soutenir.

Le 26 août elle fit arrêter, en plein jour, deux membres du parlement, le président Potier de Blancmenil et le conseiller de Broussel. Cet éclat souleva tout Paris, et la scène des barricades fut renouvelée. La reine montra d'abord beaucoup de fermeté, et répondit à un courtisan qui lui donnait le conseil de remettre Broussel en liberté : « Lui rendre la liberté ! » je l'étranglerais plutôt avec mes deux mains ». Mais la sédition augmentant au point qu'il n'y avait plus de sûreté pour elle dans son propre palais, elle se relâcha, et consentit à la délivrance de Broussel et des autres prisonniers, qui rentrèrent à Paris dans les carosses du roi, et aux acclamations du peuple, criant de toutes parts ; *Vivent le roi tout seul et M. de Broussel.*

Le parlement, encouragé par cette victoire, recommença ses assemblées et ses cabales. La reine, qui était devenue très-pieuse, passait le jour dans son oratoire, laissant à Mazarin le soin de la défendre. Mais ni la dévotion de la reine ni la bonne contenance du cardinal ne purent en imposer aux factieux. Il ne resta à la cour d'autres ressources que de quitter le champ de bataille, et il fut décidé qu'on ferait sortir le jeune roi de Paris.

La difficulté d'exécuter un semblable projet ne fut pas capable d'effrayer la reine. Le 5 janvier 1649, les princes et le cardinal étant allé faire leur cour chez madame de Grammont, elle resta seule avec quelques femmes avec lesquelles elle s'amusa à tirer un gâteau. Ensuite elle témoigna le desir de se coucher. Tout le monde s'étant retiré, elle ordonna qu'on fermât les portes, et communiqua ses desseins à ceux qui devaient en être instruits. A deux heures, elle fit lever le roi et Monsieur, et sortit avec eux par une petite porte du palais royal où une voiture les attendait. Les princes et le cardinal, qui étaient dans la confidence, vinrent les rejoindre au cours, qu'on avait indiqué pour le lieu du rendez-vous, et l'on partit delà pour Saint-Germain.

Ce départ, loin de procurer la paix, décida la guerre. Le prince de Conti quitta la cour, et vint se mettre à la tête des *frondeurs*, nom qui fut alors donné aux mécontens, parce qu'ils frondaient le gouvernement. Les rebelles voyant un prince du sang royal à leur tête, devinrent plus hardis. Ils osèrent soutenir un siège de deux mois, et forcèrent la reine à conclure avec eux le traité le plus déshonorant.

Le roi, la reine et le cardinal rentrèrent dans Paris, le 18 août de la même année, aux acclamations de tout le peuple. Mais la joie

et le calme ne furent pas de longue durée. Les frondeurs, qui en voulaient particulièrement à Mazarin, reprirent les armes, et demandèrent qu'il s'éloignât de la cour. Il fallut céder à la nécessité et ordonner son départ. il obéit. Le 3 février 1653 il rentra en triomphe. Enfin, un évènement heureux, le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, mit fin aux troubles et ramena la paix.

En 1663, la reine éprouva un chagrin si vif au sujet de mademoiselle de la Vallière, à qui le roi donna la préférence sur la jeune reine pour la mener au bal, qu'elle en tomba malade. L'été suivant il lui vint une petite glande au sein, qui, par l'ignorance des médecins, dégénéra en cancer. Le 22 mai 1665, elle fut attaquée d'une érysipèle qui lui couvrit la moitié du corps et la mit aux portes du tombeau. L'abbé de Montaigu lui ayant fait part du danger qu'elle courait, elle lui répondit : *Vous me faites plaisir ; ce sont là les plus solides et les plus veritables marques d'amitié.*

Depuis ce moment, sa vie ne fut plus qu'une suite de souffrances. Cependant, le 4 août, elle se sentit beaucoup mieux. On en profita pour la transporter à Paris. Elle se fit conduire au Val-de-Grace, pour y rendre le dernier soupir dans les bras des saintes filles qui l'habitaient ; mais cette consolation lui fut refusée,

et elle fut contrainte de revenir au Louvre. Alors la gangrène parut, et tout espoir fut perdu sans retour. Il fallut couper son corps par tranches avec un rasoir. Au milieu de ces opérations douloureuses, elle disait avec une résignation admirable : *Les autres ne pourrissent qu'après leur mort, et moi je suis condamnée à pourrir pendant ma vie.* Le 16 janvier 1666, une nouvelle érysipèle parut, mais elle se dissipa presque aussitôt, ce qui abrégea ses douleurs et ses jours.

Le 19 du même mois, l'archevêque d'Auch, qui l'assistait à ses derniers momens, lui annonça que l'éternité allait s'ouvrir pour elle. Cet arrêt, auquel elle s'attendait depuis longtemps, ne fit aucune impression sur son esprit. Elle se contenta de regarder ses mains, qui avaient toujours été regardées comme un modèle de beauté, et de dire : *Ma main s'enfle, il est temps de partir.* Elle vécut encore jusqu'au lendemain, 20 janvier, qu'elle rendit le dernier soupir, entre cinq et six heures du matin.

Une des plus grandes vertus de cette princesse fut une bonté infinie, qui la porta à pardonner les injures lorsqu'elles n'attaquaient que sa personne. On rapporte qu'une femme qui s'était permis de vendre dans les rues des chansons infâmes qu'on avait faites contre elle fut mise en prison. La reine, en apprenant la

détention de cette femme, fut instruite qu'elle était réduite à la plus affreuse misère; alors elle lui fit passer des secours. Un seigneur envoyé en exil, pour des libelles qu'il avait faits contre elle, ne dut sa liberté qu'à ses pressantes sollicitations auprès du roi pour la lui faire rendre.

Nous allons encore citer un trait de cette princesse, qui prouve qu'elle aimait les lettres et qu'elle se faisait un devoir de leur accorder sa protection. Un libraire de Paris, voulant ajouter à la vie du cardinal de Richelieu deux volumes de lettres et de mémoires qu'il avait recueillis avec le plus grand soin, s'adressa à elle pour la supplier de le protéger dans une entreprise qui pouvait être dangereuse pour lui, puisqu'une grande partie des gens qui se trouvaient maltraités dans cet ouvrage étaient rentrés en grace. *Travaillez sans crainte*, lui dit la reine, *et faites tant de honte au vice, qu'il ne reste plus que de la vertu en France.*

Cette princesse, qui expia par une grande piété quelques erreurs commises dans sa jeunesse, fut enterrée à Saint-Denis. Son cœur fut porté au Val-de-Grace, dont elle est fondatrice. On lui fit cet épitaphe :

Sœur, femme, mère et fille de roi,
Qui fut jamais plus digne qu'elle de ces titres glorieux!

Voici le portrait qu'en fait le cardinal de Retz :

« La reine avait plus que personne que j'aie
» jamais vu, cette sorte d'esprit qui lui était né-
» cessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui
» ne la connaissaient pas : elle avait plus d'ai-
» greur que de hauteur, plus de hauteur que de
» grandeur, plus de manière que de fonds, plus
» d'application à l'argent que de libéralité, plus
» de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que
» de désintéressement, plus d'attachement que
» de passion, plus de dureté que de fierté,
» plus de mémoire des injures que des bien-
» faits, plus d'intention de piété que de piété,
» plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus
» d'incapacité que tout ce que dessus ».

LEÇON.

Demande. Où naquit Anne-Maurice d'Autriche?

Réponse. A Valladolid.

D. En quelle année?

R. En 1601, le 22 septembre.

D. De qui était-fille?

R. De Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche.

D. Qui épousa-t-elle?

R. Louis XIII, roi de France.

D. Eut-elle quelques fruits de cette union?

R. Après vingt-deux ans de stérilité, elle mit au monde Louis XIV ; et, quelques années après, elle donna le jour à un second fils.

D. Louis XIII jouit-il du plaisir d'élever ses enfans ?

R. Non; ils étaient encore en bas âge lorsque la mort l'enleva.

D. Quelles furent les dispositions de son testament ?

R. Il ne laissa à la reine que le titre de régente, et nomma un conseil pour être dépositaire de l'autorité.

D. Quelle conduite la reine tint-elle dans cette circonstance ?

R. Offensée de se voir mise ainsi en tutelle, elle fit casser le testament de son époux, et régna. Mais s'apercevant bientôt que ses mains étaient inhabiles à tenir les rènes du gouvernement, elle les remit à Mazarin.

D. Cet abandon de son autorité fut-il heureux pour la France ?

R. Non. Il produisit des troubles qui furent suivis de la guerre civile.

D. A quel évènement dut-on la paix ?

R. Au mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne ?

D. Anne-Maurice d'Autriche goûta-t-elle les charmes de cette paix si long-temps attendue ?

R. Non. Elle fut attaquée d'un cancer qui

la conduisit au tombeau après lui avoir fait éprouver les plus horribles souffrances.

D. En quelle année et quel jour mourut-elle?

R. En 1666, le 20 janvier.

D. Où fut-elle enterrée?

R. A Saint-Denis. Son cœur fut porté au Val-de-Grace, dont elle est fondatrice.

D. Quelle était une des vertus essentielles de cette princesse?

R. Une excessive bonté, qui la portait à pardonner toutes les injures, lorsqu'elles n'attaquaient que sa personne.

D. Dites-moi son épitaphe,

R. *Sœur, femme, mère et fille de roi, qui fut jamais plus digne qu'elle de ces glorieux titres?*

Mlle. BARBIER.

Marie-Anne Barbier naquit à Orléans. C'est dans cette ville qu'elle commença à développer ses talens pour les belles-lettres, et particulièrement son goût pour la poésie. Dès sa plus tendre jeunesse elle faisait de très-jolis vers qui annonçaient une grande fécondité dans l'esprit, et un goût qui n'attendait plus que l'usage pour devenir parfait. Les succès qu'obtinrent ses premières productions l'encouragèrent, et la décidèrent à venir s'établir à Paris. Elle s'essaya d'abord par des ouvrages de courte haleine; mais, prenant bientôt un vol plus élevé, elle osa se montrer l'émule de Racine et de Corneille; et, quoiqu'elle soit restée bien loin de ces inimitables modèles, le public lui sut gré de sa hardiesse, et récompensa ses nobles efforts par de nombreux applaudissemens.

L'envie, cette cruelle ennemie des gens de lettres, n'épargna pas mademoiselle Barbier. On l'accusa de n'être que le prête-nom de l'abbé Pellegrin, ce qui paraît dénué de vraisemblance aux yeux de toute personne sensée. Car il n'est pas probable que cet abbé ait sacrifié à la seule complaisance la gloire d'être

connu pour l'auteur de quatre tragédies et d'une comédie. On objecterait vainement que son caractère l'obligeait à des bienséances qui l'empêchaient de travailler ouvertement pour le théâtre. Tout le monde sait qu'il a donné sous son propre nom des tragédies, des opéra et des pièces comiques. Il est possible que mademoiselle Barbier ait demandé quelques conseils à l'abbé Pellegrin; mais il y a bien loin de là au plan et à l'exécution d'un ouvrage. D'ailleurs, mademoiselle Barbier a assez prouvé dans les vers que la malignité ne lui a pas contestés, qu'elle était en état de faire davantage.

La première de ses tragédies a pour titre *Arrie et Pétus*. C'est le trait historique d'Arrie qu'elle a mis en action. Cette brave Romaine fut condamnée à mort avec son mari. Ils avaient été l'un et l'autre impliqués dans la révolte de Camille sous l'empire de Claude. Arrie ayant tenté d'encourager son époux à se donner la mort, et n'ayant pu y réussir, se perça en sa présence, et lui dit, en lui présentant le poignard tout ensanglanté, ces paroles si remarquables : *Pétus, cela ne fait pas de mal.*

Le défaut principal de cette pièce est de manquer d'intérêt et de cette majesté qui fait le charme de la tragédie. Les grandes passions, lorsqu'elles ne sont que faiblement peintes,

deviennent souvent ridicules, et elles ont toujours besoin d'être exprimées avec cette chaleur qui les dirige. Aussi cette pièce n'eut-elle aucun succès.

Le sujet de la seconde tragédie de mademoiselle Barbier est également tiré de l'Histoire romaine. Elle offre de plus grands évènemens que la première. Son titre est : *Cornelie, mère des Gracques*. Cette pièce, qui, malgré ses défauts, ne manque pourtant pas d'un certain mérite, fut applaudie. Mais l'intrigue en est trop embrouillée pour pouvoir en faire l'analyse.

Il parait que mademoiselle Barbier, prenant un vif intérêt à la gloire de son sexe, se fit un devoir de mettre sur la scène les femmes qui, par leurs grandes actions, ont acquis le plus de droits à la célébrité. Thomiris, cette reine des Scythe, si fameuse par les victoires qu'elle remporta sur Cyrus, lui parut digne de figurer dans le temple de Melpomène. Mais cette princesse, qui eut la barbarie de plonger dans le sang la tête de Cyrus, en disant : *Cruel, abreuve-toi du sang dont tu as paru si altere*, ne fut qu'un objet repoussant; et le public ne put jamais goûter ni sa cruauté, ni celle d'un fils féroce envers sa mère ellemême. Voici comme ce prince s'exprime :

Je frémis des horreurs que mon esprit rassemble;
Mais si je dois trembler, qu'à son tour elle tremble.

Du sang de Thomiris j'ai déjà la fierté...
Si je vais quelque jour jusqu'à sa cruauté,
Jusqu'à suivre ses pas si jamais je m'égare,
Je serai digne fils d'une mère barbare.

La quatrième tragédie de mademoiselle Barbier est intitulée *la Mort de César*. C'est le même sujet que celle de M. de Voltaire. Mais il est imposible d'établir de comparaison entre ces deux ouvrages. Celui de mademoiselle Barbier est aussi mal conçu que celui de l'immortel auteur de la *Henriade* est plein de situations attachantes.

Mademoiselle Barbier a fait aussi la comédie du *Faucon*. Le plus grand mérite de cette pièce est d'être passablement versifiée. Elle est tirée de Bocace. Ce sujet a été traité par plusieurs autres personnes.

Indépendamment de ces cinq pièces de théâtre, mademoiselle Barbier a composé d'autres ouvrages en prose et en vers; entr'autres, un périodique, connu sous le nom de *Saisons litteraires, ou Melanges de poesies, d'histoire et de critique*. Mais elle s'en est tenue à ce premier recueil.

On attribue encore à mademoiselle Barbier une cinquième tragédie, intitulée *Joseph*; et trois opéras : *les Fetes de l'Eté*; *le Jugement de Paris*, et *les Plaisirs de la Campagne*. Mais comme plusieurs personnes ont prétendu dans le temps que l'abbé Pellegrin était auteur de

ces ouvrages, on ne peut rien dire de positif là-dessus.

Mademoiselle Barbier mourut à Paris, en 1745.

LEÇON.

DEMANDE. DANS quelle ville mademoiselle Barbier a-t-elle pris naissance ?

RÉPONSE. A Orléans.

D. Ne montra-t-elle pas, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les belles-lettres et pour la poésie ?

R. Oui; et le succès qu'eurent ses premières productions l'engagèrent à venir s'établir à Paris.

D. S'en tint-elle à faire de petites pièces de poésie ?

R. Non : elle prit bientôt un vol plus élevé, et composa des tragédies, une comédie et des opéra.

D. Quelles sont ses tragédies ?

R. *Arrie et Petus; Cornelie, mère des Gracques; Thomiris*, et *la Mort de César.*

D. Comment sa comédie est-elle intitulée ?

R. *Le Faucon.*

D. Ces pièces ont-elles eu l'honneur de la représentation ?

R. Oui : et quoiqu'elles n'aient pas obtenu

un très-brillant succès, elles lui assurent un rang assez distingué parmi les auteurs qui ont travaillé pour le théâtre.

D. Mademoiselle Barbier n'a-t-elle pas composé d'autres ouvrages ?

R. Oui : elle en a fait plusieurs en prose et en vers; entr'autres un, connu sous le nom de *Saisons litteraires*, ou *Mélanges de poésie, d'histoire et de critique.*

D. En quelle année mademoiselle Barbier est-elle morte?

R. En 1745.

Digitized by Google

MARIE STUARD.

Marie Stuard, reine de France et d'Écosse, naquit le 15 novembre 1542, de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, fille de Claude Ier, duc de Guise. Le malheur commença à la poursuivre à l'aurore de sa vie. Sept jours après sa naissance, la mort lui ravit son père, qui, si l'on en croit l'opinion générale, mourut empoisonné. Reine dès le berceau, et maitresse d'un royaume qu'elle devait apporter en dot à son époux, l'Angleterre et la France se disputèrent l'honneur de la posséder. La France obtint enfin la préférence, et le mariage de Marie avec le dauphin François, fils de Henri II, fut conclu. Elle vint en France à l'âge de six ans. Une éducation brillante développa les graces et les talens dont la nature l'avait favorisée. Tous les historiens s'accordent à nous la représenter comme une des plus belles princesses qui aient fait l'ornement de la France. Aussi du Bellay, Baïf et Ronsard chantèrent-ils à l'envi sa beauté.

A ces avantages de la figure, dont la jouissance est, hélas ! si passagère, Marie joignait des qualités plus essentielles et plus durables,

celles de l'esprit. Née avec une imagination brillante, une mémoire heureuse, et le jugement le plus sain, elle sentit que l'instruction, loin d'être déplacée chez une femme, était un moyen de plus de plaire qu'elle ne devait pas négliger. Elle s'appliqua particulièrement à l'étude des langues, et se familiarisa tellement avec l'anglais, l'italien, l'espagnol, le français et le latin, qu'elle les parlait et écrivait correctement. La poésie occupa aussi ses loisirs; et quelques pièces de vers de sa composition, qui sont venues jusqu'à nous, sont la preuve qu'elle mérite un rang distingué parmi les poëtes de son temps. Le dauphin, impatient de posséder une princesse si parfaite, pressa le jour de son hymen, qui fut célébré dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 24 avril 1558. Marie prit le titre de reine-dauphine, et le prince François fut proclamé roi d'Écosse.

Les fêtes données à l'occasion de ce mariage furent troublées par la mort de Henri II. La France se vit alors en proie à l'ambition des Guise et aux cabales de la reine-mère, Catherine de Médicis. Peu de temps après, la mort moissonna Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et de Catherine d'Arragon. La jeune reine d'Écosse, devenue par cette mort légitime héritière du trône d'Angleterre, prit le titre de reine de ce royaume, et pour devise deux couronnes avec ces mots: *Aliam-*

que mo atur. Elle en attend un autre. Hélas ! cette reine infortunée était bien loin de penser que ce vain titre lui coûterait un jour la vie.

Les évènemens qui se succédèrent coup sur coup semblèrent se réunir pour hâter sa perte. François II mourut à la fleur de son âge, et Marie ne conserva de sa grandeur que le titre de reine-douairière. Il eut suffi sans doute au bonheur de Marie. Mais Catherine de Médicis, et les Guise, s'appuyant de raisons politiques, la forcèrent de retourner en Écosse. Marie éprouva la plus vive douleur en quittant le luxe et les plaisirs de la cour de France pour aller habiter un pays triste et sauvage ; et lorsqu'elle s'embarqua à Calais, au mois d'août 1561, sur la galère de Mévillon, ses yeux baignés de larmes contemplèrent, aussi long-temps qu'il fut possible, l'heureux rivage dont elle s'éloignait.

A son arrivée au Petit-Luc, elle ne trouva pas une de ces voitures brillantes et commodes avec lesquelles elle parcourait les rues de Paris. Une haquenée lui fut présentée pour monture ; et c'est dans ce modeste équipage qu'elle vint à l'Isle-Bourg, où les habitans la régalèrent le soir d'une musique qui lui parut bien différente de celle qu'elle avait coutume d'entendre à la cour de Henri II.

Au milieu de l'ennui et des chagrins qui assiégeaient Marie, il se présenta un consola-

teur. Le lord Darnley, le seigneur le plus beau et le mieux fait de l'Écosse, eut le bonheur de lui plaire et obtint sa main. Mais l'amour de Marie, qui n'était fondé que sur la beauté du comte, s'éteignit bientôt. Un musicien, nommé *David Rizzio*, le remplaça dans son cœur; et cet indigne favori, comblé de biens et d'honneurs, fut élevé par sa trop faible maîtresse au rang de premier ministre.

Pendant que la reine d'Écosse donnait un si grand scandale à toute sa cour, son époux vivait relégué dans le fond du royaume. Las de souffrir tant d'ignominie, il prit un jour une résolution généreuse, et se rendit au palais où il fit poignarder son méprisable rival.

Peu de temps après, un gentilhomme français, nommé *Châtelard*, fut la victime d'un amour téméraire. Ce gentilhomme, qui n'avait pu voir avec des yeux indifférens la belle reine d'Écosse pendant le séjour qu'elle avait fait en France, quitta sa patrie pour les lieux qu'habitait l'objet de ses desirs. Marie le reçut avec distinction. Mais, par une politique odieuse, elle le livra un jour entre les mains de la justice, qui le condamna à avoir la tête tranchée; jugement qui fut exécuté.

Aussitôt qu'une femme a violé les lois de la décence, rien ne lui coûte, et ses égaremens se multiplient autant que ses caprices. Jacques Hepburn, comte de Bothwel, devint l'amant

de Marie; mais plus lâche et plus coupable que les autres, il aida la reine à faire périr son mari, qu'une maladie retenait au lit depuis quelques jours. Ce crime, qui fait frissonner d'horreur, fut commis le 29 février 1567.

Au mépris de l'usage qui prescrivait aux femmes qui venaient de perdre leurs maris de rester quarante jours sans sortir de chez elles, Marie se rendit, avec l'assassin de son époux, à une maison royale située près d'Édimbourg. La voix publique accusait le comte de Bothwel. Le seul moyen de justification qu'il employa fut de faire un défi à tous ceux dont les soupçons avaient éclaté contre lui. Ce défi fut accepté par plusieurs personnes, qui assignèrent même un lieu pour le combat. Mais le lâche Bothwell ne s'y rendit pas. Enfin, l'opinion fut tellement décidée, qu'un tailleur de la cour qui raccommodait un des habits du feu roi à la taille de Bothwell, se permit de dire : « qu'il s'apercevait bien que l'on suivait » la coutume qui donne au bourreau les dé» pouilles du mort. »

Mais ce n'était pas assez pour l'imprudente Marie d'être perdue dans l'esprit des Écossais, par des égaremens que rien ne pouvait faire excuser: elle mit le comble à son déshonneur, en s'unissant à un homme généralement odieux et méprisé, et sur lequel pesait le soupçon d'un grand crime. Les Écos-

sais, justement indignés, se soulevèrent et formèrent contre Bothwell une ligue redoutable. La reine voulut vainement le protéger et le défendre. Il fut forcé de prendre la fuite, et eut toutes les peines du monde à se soustraire à la fureur du peuple. Sans amis, sans moyens et sans asyle, il eut recours pour subsister au métier de pirate. Mais l'excès du malheur et les remords ayant égaré sa raison, il mourut fou et prisonnier à Dracolin, en Danemarck.

Marie, au désespoir de se voir séparée de son indigne époux, abdiqua la couronne et la remit à son fils le prince d'Écosse. La perte de sa puissance fut suivie de celle de sa liberté. Elle fut reléguée dans un château, où elle fut étroitement resserrée. Cependant quelques seigneurs qui lui étaient restés attachés, ayant pitié de son malheureux sort, lui procurèrent les moyens de s'échapper. Mais cet évènement, loin d'alléger ses peines, ne fit que les aggraver encore par l'imprudence qu'elle eut d'aller se jeter dans les bras de sa plus mortelle ennemie, d'Élisabeth. Cette princesse, qui était enchantée de trouver l'occasion de perdre une rivale qui avait été assez hardie pour prendre le titre de reine d'Angleterre, commença par la faire enfermer dans le château de Fothringhay. Ensuite elle prit le prétexte de

quelques liaisons de Marie avec le duc de Norfolck pour lui faire faire son procès, et des juges vendus la condamnèrent à avoir la tête tranchée.

Cet arrêt fatal lui fut prononcé le 6 février 1587. La fermeté héroïque avec laquelle elle l'écouta, et la résignation qu'elle montra depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, furent une espèce de réparation du scandale qu'elle avoit donné si publiquement.

Ses premières pensées furent toutes à la religion. Après avoir rempli ces pieux devoirs, qui seuls apportent quelque consolation dans l'infortune, elle distribua ses bijoux et son argent à ses domestiques. La veille de sa mort, elle ne prit le soir, pour toute nourriture, qu'une rôtie trempée dans du vin. Ensuite elle embrassa ses femmes, permit aux hommes de lui baiser la main, et dit à tous le dernier adieu. Quand elle fut seule, elle se coucha et passa une grande partie de la nuit dans les prières. Dès que le jour commença à paraître, elle se leva et s'occupa de sa toilette. Elle y mit une recherche particulière, et prit une robe de velours noir, disant qu'une reine ne pouvait aller à la mort avec trop d'éclat.

Les comtes de Salisbury et de Kent étant venus lui rendre visite, elle alla au-devant

d'eux, et leur dit : « Milords, soyez les bien-» venus ; je me suis levée aujourd'hui plus » matin que vous ». Ensuite elle s'appuya sur l'un d'eux, et marcha vers le lieu du supplice, la tête couverte d'un voile, un crucifix à la main, et une couronne à sa ceinture.

Au moment où elle quitta ses gens, qui faisaient retentir l'air des accens de leur douleur, son écuyer Malvio se mit à genoux devant elle, et, fondant en larmes, il lui demanda ses derniers ordres. « Ne pleurez » pas, lui dit-elle, réjouissez-vous plutôt » de ce que Marie Stuard va bientôt être » délivrée de tous ses maux. Je vous prie » seulement de dire à mon fils que je meure » dans la religion catholique, et que je le » conjure d'être fidèle à la religion de ses » pères ».

L'échafaud fut dressé dans une des salles du château. Il avait deux pieds de haut sur douze de large, et était couvert d'une serge noire. Marie, pour y monter, prit le bras de son maître d'hôtel, en lui disant : *Voilà le dernier service que je recevrai de vous.* Lorsqu'une de ses femmes la vit sur l'échafaud, elle ne put s'empêcher de pousser un grand cri. Marie lui fit signe de se taire. Le bourreau voulut porter la main à sa coëffure. Mais elle ne le souffrit pas, et se la fit ôter par ses femmes.

Cependant, malgré la répugnance qu'elle montra à se laisser toucher par le bourreau, elle fut contrainte de souffrir qu'il lui défît son pourpoint, le corps attaché à la jupe, et son collet. Marie, se voyant presque nue devant quatre ou cinq-cents personnes, dit : « Qu'elle n'avait pas coutume de se désha- » biller devant tant de monde, et d'avoir un » bourreau pour valet de chambre ». Après avoir proféré ces paroles, elle se fit bander les yeux par une de ses femmes, récita le psaume *Domine, in te speravi ; Seigneur, j'ai espéré en toi*, et mit ensuite sa tête sur le billot. Le bourreau, dont la main n'était pas bien assurée, lui donna deux coups de hache avant de lui abattre la tête, qu'il prit et montra aux assistans, en leur disant : *Dieu garde notre reine.*

Telle fut la fin de l'infortunée Marie Stuard. L'éclat de sa mort effaça les taches de sa vie ; et elle fut bien plus grande sur l'échafaud où elle la termina que sur le trône qu'elle déshonora par sa mauvaise conduite, et par le meurtre de son époux.

LEÇON.

Demande. En quelle année Marie Stuard naquit elle ?

Réponse. En 1542, le 15 novembre.

D. De qui était-elle fille ?

R. De Jacques V, roi d'Ecosse, et de Marie de Lorraine, fille de Claude Ier, duc de Guise.

D. Quel fut le premier de ses malheurs ?

R. Celui de perdre son père sept jours après qu'elle fut née.

D. A quel âge vint-elle en France ?

R. A l'âge de six ans.

D. Quelle éducation y reçut-elle ?

R. La plus brillante, et qui ne tarda pas à développer ses graces, ses talens et son esprit.

D. A qui fut-elle unie ?

R. Au Dauphin François, fils de Henri II, qui fut proclamé roi d'Écosse.

D. Ne prit-elle pas le titre de reine d'Angleterre ?

R. Oui ; et ce vain titre lui coûta la vie.

D. Resta-t-elle long-temps avec son époux ?

R. Non. La mort le lui enleva à la fleur de son âge.

D. N'alla-t-elle pas alors en Écosse ?

R. Catherine de Médicis et les Guise la forcèrent d'y retourner.

D. Quelle conduite y tint-elle ?

R. La plus scandaleuse. Elle épousa Henri Stuard, comte de Harley, qu'elle assassina de concert avec Jacques Hepburn, comte de Bothwell, son amant, à qui elle donna ensuite sa main.

D. Quel effet cet hymen honteux et criminel produisit-il ?

R. Il révolta les Écossais, qui forcèrent Bothwell de prendre la fuite. Ce misérable fit, pendant quelque temps, le métier de pirate, et mourut ensuite fou et prisonnier en Danemarck.

D. Que devint Marie ?

R. Au désespoir de se voir séparée de son indigne époux, elle abdiqua la couronne en faveur de son fils le prince d'Écosse.

D. Ne perdit-elle pas sa liberté avec sa puissance ?

R. Elle fut reléguée au château de Fothringhay, où elle fut étroitement reserrée.

D. Ne s'échappa-t-elle pas de sa prison ?

R. Quelques seigneurs, qui lui étaient restés attachés, lui en fournirent les moyens.

D. Ne commît-elle pas alors la plus grande imprudence ?

R. Oui. Elle eut celle d'aller se jeter dans les bras de sa plus cruelle ennemie, d'Élisa-

beth, qui, sous un faux prétexte, lui fit faire son procès et condamner à avoir la tête tranchée.

D. Quel jour cet arrêt fatal fut-il prononcé à Marie?

R. Le 17 janvier 1587.

D. Comment l'écouta-t-elle?

R. Avec une résignation et une fermeté héroïque.

D. Comment passa-t-elle les derniers momens qui lui restaient à vivre?

R. Elle les employa à des exercices de religion, et à effacer, par l'éclat de sa mort, les taches de sa vie.

D. Où fut-elle exécutée?

R. Dans une des salles du château, sur un échafaud tendu de noir.

Mme. DE VILLEDIEU.

MARIE-CATHERINE-HORTENCE DESJARDINS DE VILLEDIEU naquit à Alençon en 1640. Son père était prevôt de la maréchaussée de cette ville, et sa mère femme-de-chambre de madame le duchesse de Rohan. Son éducation fut soignée, et elle donna de bonne heure des preuves des heureux dons qu'elle avait reçus de la nature. Nous passerons sous silence les premières années de sa jeunesse, et nous nous bornerons à dire qu'elle fut trop heureuse de trouver dans la duchesse de Rohan une protectrice compatissante, qui, malgré la faute qui l'avait contrainte de quitter la maison paternelle, et de venir à Paris, daigna l'aider dans son malheur.

Mademoiselle Desjardins, déja connue sous des rapports avantageux, tant à Alençon qu'à Paris, par différentes pièces de poésie, s'attacha de plus en plus à cultiver ce talent. Elle fit en vers la tragédie de *Manlius Torquatus*, qui fut jouée avec succès à l'hôtel de Bourgogne. Quelque temps après, elle donna une autre pièce du même genre, intitulée, *Nitétis*, qui ne fut pas si heureuse, et qui la dégoûta

du théâtre. Alors elle se mit à faire des romans qui furent reçus avec plaisir.

Sa réputation littéraire lui attira bientôt un grand nombre d'adorateurs, parmi lesquels elle distingua M. de Villedieu, jeune officier d'infanterie, spirituel, aimable, et d'une grande complaisance auprès des dames. Mademoiselle Desjardins, qui voulait fixer son sort, lui permit de lui rendre des soins, sous la condition qu'ils auraient le mariage pour but. M. de Villedieu ne demandait pas mieux. Mais il était arrêté par une difficulté qui lui paraissait insurmontable : celle d'être déjà marié, depuis un an, avec la fille d'un notaire de Paris. Comment exprimer son embarras et ses craintes, quand il se vit réduit à la nécessité de faire un aveu qui devait le mettre dans le cas de perdre à jamais mademoiselle Desjardins. Mais plus son embarras avait été grand, et plus il fut surpris et enchanté d'entendre sa maîtresse lui dire qu'il pouvait faire casser son mariage, attendu qu'il avait été, suivant son dire, forcé par ses parens de le contracter. Sans perdre un seul moment, M. de Villedieu fit publier ses bans avec mademoiselle Desjardins. Malheureusement pour lui, sa femme, informée de cette démarche, forma une opposition, et présenta contre mademoiselle Desjardins un placet à la reine, dont elle avait l'honneur

d'être connue. Alors mademoiselle Desjardins alla rejoindre M. de Villedieu à Cambrai, où il était en garnison, et lorsqu'elle revint avec lui à Paris, elle y parut sous le nom de madame de Villedieu.

Toutes les fois qu'une union n'est pas fondée sur une estime réciproque, toutes les fois qu'elle n'est formée qu'à la suite d'une perfidie, elle ne peut ni ne doit être heureuse. Celle de M. de Villedieu et de Mademoiselle Desjardins fut donc bientôt troublée; la mésintelligence se mit dans leur ménage, et dura jusqu'au moment où M. de Villedieu, obligé de partir pour l'armée, fut tué à la première affaire qui eut lieu.

Madame de Villedieu fut bientôt consolée de la mort d'un homme qu'elle n'aimait plus, et, dégagée des liens d'un hymen mal assorti, elle se livra toute entière à son goût pour les lettres. Elle donna plusieurs ouvrages dans différens genres; mais, tout-à-coup, dégoûtée du monde, elle résolut de se faire religieuse. En effet, elle se rendit à Conflans, auprès de M. du Harlay, archevêque de Paris, à qui elle confia son projet. Le prélat, charmé de cette conversion, la fit entrer dans un couvent, où elle mena, pendant quelque temps la vie la plus exemplaire. Peut-être même n'en serait-elle jamais sortie sans l'indiscrétion d'une religieuse à qui son frère raconta

toutes les aventures de mademoiselle Desjardins. Elles furent bientôt publiques dans le couvent, et y causèrent un si grand scandale que les religieuses s'assemblèrent, et firent une délibération pour renvoyer madame de Villedieu. Alors elle se retira chez une des sœurs de son mari, nommée madame de Saint-Romain, qui recevait chez elle la société la plus brillante.

Madame de Villedieu oublia bientôt, au milieu du tumulte du monde, l'heureux repos dont elle avait joui sous l'habit de religieuse. Parmi les personnes qui fréquentaient la maison de madame de Saint-Romain, le marquis de la Chatte, âgé d'environ soixante ans, était un des plus assidus. Il vit madame de Villedieu, et lui proposa de s'unir avec lui. Mais, par une fatalité attachée à ceux qui aspiraient à la main de madame de Villedieu, le marquis de la Chatte était marié à une femme qui vivait dans le fond d'une province éloignée. Madame de Villedieu, accoutumée à lever de semblables obstacles, alla avec M. de la Chatte à douze lieues de Paris, où un curé peu scrupuleux leur donna la bénédiction nuptiale. Peu de temps après son mariage, madame de la Chatte donna le jour à un enfant que M. le Dauphin et mademoiselle de Montpensier tinrent sur les fonds baptismaux. Cet enfant ne vécut qu'un an,

et la mort de M. de la Chatte suivit de près la sienne. La veuve parut inconsolable; mais, soit envie de perdre jusqu'au souvenir de ses douleurs, soit inconstance, elle quitta le nom de la Chatte pour reprendre celui de Villedieu.

Après s'être encore occupée pendant quelques années à composer des romans pleins d'esprit et de tendresse, elle se retira dans un petit village du Maine nommé Clinchemore. C'est là qu'un excès d'eau-de-vie, boisson pour laquelle elle avait pris malheureusement un goût décidé, lui fit trouver la fin de son existence. Elle mourut en 1683, âgée de quarante-trois ans.

Nous n'entreprendrons pas d'analyser les nombreux romans de madame de Villedieu. Nous nous bornerons à faire connaître, par deux citations, sa manière d'écrire en prose et en vers. La première sera tirée d'un de ses ouvrages les mieux écrits, ayant pour titre: *les Exilés*. Tout le monde sait qu'Ovide fut exilé par Auguste : c'est dans le lieu de son exil que madame de Villedieu a placé la scène et y fait raconter à plusieurs Romains leurs aventures. La plus remarquable est celle que l'on suppose être arrivée à Lentulus.

« Lorsque j'ai été envoyé par Auguste, dit » ce Romain, pour punir la rebellion des » Gètes, leur résistance m'a irrité; et, contre

» mon ordinaire, je me suis porté à des actes
» de sévérité qui ne me sont pas naturels.
» J'ai envoyé les principaux habitans de quel-
» ques-unes de leurs villes peupler les îles
» désertes de la mer Glaciale, et, m'étant
» trouvé en danger de la vie dans un combat
» où les Romains eurent du désavantage, je
» choisis parmi nos prisonniers les plus no-
» bles et les mieux faits, et je les envoyai à
» l'officier qui a la charge d'entrenir les gla-
» diateurs. Cette vengeance était la plus rude
» que je pusse exercer contre les Gètes. Ils
» en parurent désespérés, et quelques jours
» après que je m'en fus avisé, les sentinelles
» qui étaient autour de ma tente surprirent
» un jeune homme qui s'efforçait d'y faire
» une ouverture, et qu'on trouva chargé d'un
» poignard. On me l'amena : je fus aussi sur-
» pris que charmé de son abord ; il ne pa-
» raissait âgé que de seize ou dix-sept ans,
» et toutes les actions de ce jeune homme
» avaient un caractère touchant. Je me sentis
» dépouiller à sa vue de la sévérité que
» j'affectais, et qu'en effet j'avais prise contre
» tout ce qui portait le nom de Gète. Je de-
» mandai à celui-ci avec beaucoup de douceur
» ce qui l'amenait dans mon camp, et pour
» quel dessein il voulait entrer dans ma
» tente? — Pour te tuer, répartit le fier jeune
» homme : ma fureur est trop juste pour être

» désavouée, et le seul regret qui me reste
» à la mort, où je juge bien qu'on va me
» livrer, c'est de voir mon entreprise sans
» effet. — Eh! mon ami, repris-je, que vous
» ai-je fait qui ait dû vous inspirer des sen-
» timens si peu justes et si criminels ? — Tu
» m'as fait la plus sensible injure que je pou-
» vais recevoir de toi, poursuivit le Gète. Je
» suis d'un sang qui devrait être en quelque
» considération parmi les Romains. La mort
» m'a privé de mon père et de ma mère
» dans un âge qui ne me laisse reconnaître
» qu'un frère unique pour tout parent : bar-
» bare! tu me l'enlèves; et sans être touché
» des charmes de ce jeune homme, qui est
» né avec tous les avantages que la nature
» et l'éducation peuvent donner, tu l'as mis
» au nombre des gladiateurs qui entretiennent
» la mollesse et la cruauté du tyran de Rome.
» Le premier spectacle dont il régalera l'a-
» dultère Livie me coûtera peut-être mon
» frère? Ah! poursuivit le jeune homme
» dont la rage s'augmentait par cette réflexion,
» est-il possible qu'après cet acte d'inhuma-
» nité, je te voie, je te parle, et que je ne
» venge pas sur ta personne l'odieuse in-
» jure que tu fais au sang d'Hérennius? En
» prononçant ces mots, le téméraire Gète
» voulut se jeter sur moi; et cette seconde
» entreprise ayant fait tourner vingt pointes

» de javelots contre son estomac, il allait re-
» cevoir la punition de son crime, si je ne
» me fusse opposé au zèle indiscret de ceux
» qui l'attaquaient. Je feignis de vouloir tirer
» de lui quelques connaissances nécessaires à
» ma sûreté, et je commandai qu'on le gardât
» soigneusement dans une chambre attenante
» à la mienne ».

Peu de temps après, Lentulus, poussé par un mouvement qu'il ne peut définir, fait revenir le coupable, lui fait grace de la vie, et lui donne la liberté de son frère.

« Ah! Lentulus, s'écria le Gète, tu es
» l'homme le plus digne du nom romain;
» et tu t'acquiers aujourd'hui une gloire qui
» soumettra plus de peuples à César que tes
» armes n'en ont subjugués. Mon frère em-
» ploiera la vie et l'honneur que tu lui con-
» serves à se rendre digne de ta générosité.
» Quant à moi, je ne puis t'offrir que des
» vœux pour l'augmentation de ta gloire et
« pour la conservation de tes jours. Mon bras
» n'est pas stylé au fait des armes; la fureur
» seule l'avait armé; et pour ne rien déguiser
» à un homme à qui je dois tout, je suis une
» fille, et c'est le sang d'un Romain fameux
» que tu conserves en ma personne et en
» celle de mon frère ».

Cette fille se nommait *Hérennie*, et avait pour grand-père ce fameux Hérennius, qui,

pendant la tyrannie de Scylla, suivit Sertorius en Espagne. Peu de temps après cette aventure, la reconnaissance se changea en amour dans le cœur d'Hérennie, et Lentulus, de son côté, ressentit pour elle la plus vive ardeur.

La seconde citation sera tirée de la tragédie de *Manlius*.

Dans un monologue, Torquatus invoquant tout-à-la-fois l'amour, la vertu, les lois, le sénat et les Romains, s'exprime ainsi :

Dois-je vous immoler un fils couvert de gloire,
Et lui donner la mort pour prix d'une victoire?
. . . .
Mais pourquoi balancer une mort résolue?
La perte de mon fils n'est-elle pas conclue!
L'amour plus que les lois a signé son arrêt
Et je dois son trépas à son propre intérêt.
Omphale me méprise et l'ingrate l'adore;
C'est mon rival, on l'aime, et je consulte encore!
Je tremble, je frémis; ah! c'est trop combattu,
La nature vous cède, amour, sénat, vertu.
Ne me résistez plus, importune tendresse,
Vous avez contre vous et Rome et la princesse,
Cédez à mon amour, cédez à mon devoir.

Manlius arrive; c'est la première fois qu'il revoit son père depuis sa victoire :

TORQUATUS *à son fils.*

Venez-vous demander un ordre pour combattre?
Ou si vous avez cru que parmi les Romains,
Un père et le sénat soient des fantômes vains?
Quand vous avez risqué toute la république,
Avez-vous cru montrer un courage héroïque?

Faire voir qu'un vainqueur est au-dessus des lois,
Et qu'on peut tout braver quand on soumet des rois?
Ces sentimens sont beaux, et cette noble audace
Vous fera prendre ici pour le dieu de la Thrace;
Après un tel exploit il vous faut un autel.
Quand on méprise Rome on doit être immortel.

MANLIUS.

J'ai trop de confiance en la valeur romaine
Pour avoir cru, seigneur, la victoire incertaine;
Mon cœur aurait tremblé pour le peuple Latin,
Mais l'ardeur des Romains m'assurait du destin.
Les mener au combat, c'est courir à la gloire:
On dirait qu'ils ont l'art d'enchaîner la victoire;
Ils la traînent par-tout, elle suit tous leurs pas,
Et doit une conquête à leurs moindres combats:
Pouvais-je donc, seigneur, avoir l'ame alarmée?

TORQUATUS.

On savait mieux que vous la valeur de l'armée
Quand on vous défendit de donner le combat.
Avez-vous meilleur sens que n'a tout le sénat?
Depuis quand avez-vous assez d'expérience
Pour être dispensé de son obéissance?
Dites-nous votre rang, vos vertus, vos exploits,
Enfin, ce qui vous met au-dessus de nos lois?

MANLIUS.

Le nom de Manlius, mon sang et ma naissance,
Sont, seigneur, mes exploits et mon expérience.
C'est pour m'autoriser un droit assez puissant:
Les Romains de mon nom triomphent en naissant.

TORQUATUS.

Les Romains de ce nom craignent sur toute chose
De ne pas observer la loi qu'on leur impose;
A ce premier devoir ils feraient tout céder,
Et savent obéir s'ils savent commander.

Cette règle est pour vous difficile à comprendre;
Mais avant qu'il soit peu je saurai vous l'apprendre.
Ne quittez point le camp sous peine du trépas.

Omphale, également aimée de Manlius et de Torquatus, cherche à détourner ce premier de l'amour qu'il ressent pour elle:

Je cause tous les maux dont le ciel vous accable,
Et ce n'est point assez pour assouvir mon sort
Que de vous voir souffrir une honteuse mort;
Il faut que le destin joigne à votre supplice
L'horrible désespoir de m'en trouver complice.
Oui, les dieux ont permis, pour augmenter mes maux,
Que mes traîtres appas soient vos secrets bourreaux:
Mes yeux, seigneur, mes yeux ont fait tout votre crime;
Vous êtes de leurs traits l'innocente victime;
Vous n'aurez pas sitôt detesté leur pouvoir,
Et fait céder l'amour aux rigueurs du devoir,
Que vous retrouverez toute votre innocence:
Rachetez votre sang par un peu d'inconstance.
En vain les fiers destins paraissent irrités;
Vous êtes innocent si vous y consentez.
Conformez vos desirs à votre destinée,
Et renoncez au cœur de cette infortunée;
Les fruits empoisonnés de mon funeste amour
Ne valent pas, seigneur, la lumière du jour.

LEÇON.

DEMANDE. Ou naquit madame de Villedieu?

RÉPONSE. A Alençon.

D. En quelle année?

R. En 1640.

D. Son éducation fut-elle soignée?

R. Oui : les bontés de madame la duchesse de Rohan la mirent à même de cultiver les heureuses dispositions qu'elle avait reçues de la nature.

D. Par quels ouvrages madame de Villedieu débuta-t-elle dans la carrière littéraire?

R. Par diverses pièces de poésie ; ensuite, prenant un plus noble essor, elle composa deux tragédies.

D. Dites le nom de ses tragédies?

R. *Manlius* et *Nitétis*.

D. Eurent-elles du succès?

R. La première, quoique faible, eut un assez grand nombre de représentations ; mais la seconde n'ayant pas été si heureuse, madame de Villedieu ne s'occupa plus qu'à faire des romans.

D. Réussit-elle dans ce genre?

R. Oui : ses romans furent lus avec plaisir.

D. Combien de fois madame de Villedieu a-t-elle été mariée?

R. Deux fois. La première, avec M. de Villedieu, jeune officier d'infanterie ; et la seconde, avec M. le marquis de la Chatte, alors âgé de soixante ans.

D. Madame de Villedieu fut-elle heureuse en ménage?

R. Non : ses nœuds ayant été formés d'une manière illicite, elle ne goûta jamais les vrais plaisirs de l'hymen.

D. Madame de Villedieu ne voulut-elle pas embrasser un autre état?

R. Oui. Après son premier veuvage, elle entra dans un couvent, avec l'intention de se faire religieuse; mais, ayant été forcée de sortir de cette sainte retraite, elle oublia bientôt, au milieu du tumulte du monde, les bonnes dispositions qu'elle avait eues.

D. Où madame de Villedieu termina-t-elle sa carrière?

R. Dans un petit village du Maine nommé Clinchemore.

D. Qui causa sa mort?

R. Un excès d'eau-de-vie, boisson dont elle avait contracté la malheureuse habitude.

D. En quelle année, et à quel âge mourut-elle?

R. En 1683, à l'âge de quarante-trois ans.

FRÉDÉGONDE.

Si les crimes les plus horribles sont aussi un moyen de parvenir au temple de mémoire, qui mieux que Frédégonde mérite d'y avoir une place distinguée? Cette femme, qui ne dut son élévation au trône qu'à ses rares qualités, et non au hasard de la naissance, ne s'y soutint qu'à force de forfaits. Elle naquit en Picardie, dans le village de Honnecourt, d'une famille obscure. Chilpéric, roi de France, ne put la voir sans l'aimer, et son inconstance naturelle se trouva cette fois enchaînée.

Le premier usage que Frédégonde fit de sa liberté fut d'éloigner les deux femmes de Chilpéric, Audovère et Galsuinde. On l'accuse même de les avoir fait mourir. Le mépris qu'elle montra pour cette inculpation présagea que rien ne lui coûterait quand il s'agirait de satisfaire son ambition ou sa vengeance.

Née avec tout ce qu'il faut pour gouverner, Frédégonde ne laissa à l'indolent Chilpéric que l'apparence de la souveraineté, et prit l'administration de toutes les affaires importantes.

Sigebert, roi d'Austrasie, menaçait les états du roi de France d'une invasion prochaine. Afin de se défaire d'un ennemi si dangereux

Frédégonde gagna deux jeunes gens de Térouenne, qui se rendirent au camp de Sigebert et l'y poignardèrent. Le discours que Frédégonde tint aux assassins, en armant leurs bras, inspire l'horreur : « Si vous réussissez, » leur dit-elle, comptez sur ma reconnais» sance ; si vous périssez, les aumônes que » je ferai pour vous aux églises et au clergé » vous assurent le ciel ».

Depuis long-temps Brunehault, femme de Sigebert, nourissait dans son ame la haine la plus forte contre Frédégonde. La mort de son mari ne fit que l'animer encore davantage. Devenue prisonnière de Chilpéric, un des fils de ce prince, nommé Mérovée, devint amoureux d'elle et l'épousa à Rouen. Chilpéric, furieux, vola dans cette ville. Les époux se réfugièrent dans une église. Chilpéric, qui se faisait un jeu de fouler aux pieds les lois divines et humaines, n'osa cependant pas les y forcer ; mais il eut l'art de séduire son fils par de vaines promesses, et ; dès qu'il le tint entre ses mains, il le fit raser et le confina dans un couvent. Mérovée trouva le moyen d'en sortir. Frédégonde, ne respirant que haine et que vengeance, le poursuivit, et cet infortuné fut égorgé presque sous les yeux de son père.

Dès que Chilpéric se vit délivré de Sigebert, il ne pensa plus qu'à amasser des trésors, et ne craignit pas, pour parvenir à ce

but, d'accabler d'impôts ses malheureux sujets. Alors des cris de mécontentement se firent entendre de toutes les parties du royaume, et le peuple, justement indigné, menaça la cour d'une révolte prochaine. Dans cette fâcheuse circonstance, Frédégonde se servit de quelques phénomènes qui parurent dans l'air pour persuader à son époux qu'un Dieu vengeur le punissait des peines qu'il avait fait endurer à la veuve et à l'orphelin, et elle parvint à le décider à jeter au feu les rôles des nouveaux subsides. Mais le ciel ne fut pas appaisé, et malgré ce sacrifice, les trois fils de Frédégonde périrent de la peste.

La reine fut d'autant plus sensible à ce malheur qu'elle sentit bien qu'elle n'aurait plus d'appui, si la mort lui enlevait encore Chilpéric à qui il restait un fils de sa troisième femme Audovère. Ce fils se nommait Clovis, et était âgé de vingt-cinq ans. Mais malheureusement il eut un jour l'imprudence de dire que lorsqu'il serait monté sur le trône il se vengerait de Frédégonde. Trop versée dans l'abominable science du crime pour se laisser prévenir, elle ne perdit pas un instant pour l'accuser auprès de Chilpéric de s'être entendu avec une magicienne, et d'avoir, par ses sortilèges, causé la mort de ses fils. La magicienne ayant été arrêtée et mise à la question, avoua tout ce qu'on voulut. Alors

Chilpéric abandonna son fils à la barbare Frédégonde, qui le fit charger de chaînes et enfermer dans une étroite prison. Quelque temps après, il fut transféré, par son ordre, au château de Noisy-sur-Marne, où il fut trouvé mort d'un coup de couteau.

Frédégonde, qui ne laissait pas échapper une seule occasion d'assurer sa fortune, s'allia avec Childebert, roi d'Austrasie, héritier de Sigebert. Elle eut, en 582, un rayon d'espérance qui disparut aussisôt que l'éclair. Elle accoucha d'un fils qui mourut en naissant. Deux ans après, elle fut plus heureuse, et mit au monde Clotaire. Tous ses desirs étaient satisfaits, et sa joie se trouvait à son comble, lorsque l'évènement le plus fatal vint la plonger dans la douleur et le deuil : Chilpéric, en revenant de la chasse, fut assassiné dans une maison qu'il avait auprès de Chelles. Les ennemis de Frédégonde ne manquèrent pas de l'accuser de ce crime ; mais comme il lui aurait été plus préjudiciable qu'utile, il est même absurde de l'en soupçonner.

Chilpéric mort, tous ceux qui en voulaient à Frédégonde levèrent hardiment la tête, et leur fureur devint si menaçante qu'elle fut obligée de se réfugier dans la cathédrale de Paris, qui était alors un asyle inviolable. Pendant ce temps-là, Gontran, frère de Chilpéric, s'empara de tous ses états, et y exerça une autorité absolue.

Cependant les grands et le peuple demandaient à hauts cris la mort de Frédégonde; et sa perte était assurée si son génie ne lui eût fourni des ressources pour se tirer d'un aussi mauvais pas. Elle s'adressa donc directement à Gontran, et lui inspira tant de compassion pour sa personne et pour celle de Clotaire, qu'il les prit tous deux sous sa protection, et que même il consentit à tenir son neveu sur les fonds baptismaux, ce qui était alors une des plus grandes faveurs qu'on pût accorder.

La vengeance, qui était la passion dominante de Frédégonde, lui rappela son ennemi Prétextat qui, après la mort de Chilpéric, avait trouvé le moyen de remonter sur son siège. Elle le fit poignarder le jour de Pâques 586, dans son église. On l'emporta baigné dans son sang. La barbare reine, habile dans l'art de la dissimulation, voulut se repaître du plaisir d'assister à ses derniers momens. Elle alla chez lui, et poussa la fausseté jusqu'à affecter de le plaindre, et jusqu'à lui offrir tous les secours qui pourraient lui être nécessaires. Le prélat, qui ne fut pas dupe de sa fausse sensibilité, lui fit les reproches les plus amers. Un seigneur français, présent à cette scène, fut assez hardi pour dire à Frédégonde qu'il n'y avait qu'elle capable d'avoir ordonné un crime aussi affreux. Mais sa franchise lui

coûta cher. La reine, après avoir suivant sa coutume, caché son ressentiment, l'empoisonna dans une boisson qu'elle lui donna de sa propre main.

Pendant que cette femme barbare commettait chaque jour de nouveaux crimes, elle perdit Gontran son protecteur. Mais elle ne se laissa point abattre par cette perte, et prit en main les rènes du gouvernement au nom de son fils âgé alors de neuf ans.

Cependant Childebert lui faisait ombrage; accoutumée à vaincre tous les obstacles, elle fit tant qu'elle l'amena à une bataille décisive qui eut lieu près de Soissons. Une ruse de guerre, et le courage qu'elle inspira à ses soldats en parcourant leurs rangs, décida la victoire de son côté. Childebert fut complètement battu.

Ce prince fut si honteux d'avoir été vaincu par une femme qu'il en mourut de désespoir. Il laissa deux enfans en bas âge, pendant la minorité desquels Brunehault gouverna. Cette princesse et Frédégonde, animées depuis long-temps l'une contre l'autre, recommencèrent la guerre avec un acharnement incroyable. La fortune continua d'être favorable à Frédégonde; et Brunehault, dans un lieu nommé Latofao, situé entre le Soissonnais et le Laonnais, éprouva une défaite totale. Mais Frédégonde ne jouit pas long-temps de ce triomphe;

et, peu de temps après, elle mourut, à Paris, âgée de cinquante ans. On l'inhuma dans l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés. On y voyait encore, avant la révolution, le tombeau et la statue de cette princesse, qui posséda l'art de régner, mais qui ternit l'éclat de quelques vertus par les crimes nombreux dont elle se souilla.

LEÇON.

Demande. Dans quel pays Frédégonde reçut-elle le jour ?

Réponse. Dans le village d'Honnecour, en Picardie.

D. Ses parens y tenaient-ils un rang distingué?

R. Non. Sa famille était très-obscure.

D. Comment parvint-elle à monter sur le trône ?

R. Chilpéric, roi de France, ne put la voir sans l'aimer, et l'épousa.

D. N'accuse-t-on pas Frédégonde d'avoir fait périr les deux femmes de Chilpéric, Audovère et Galsuinde.

R. Les crimes qu'elle commit par la suite donnent tout lieu de le croire.

D. Devenue l'épouse de Chilpéric, Frédé-

gonde ne s'empara-t-elle pas de toute l'autorité ?

R. Elle n'en laissa que l'ombre à son indolent époux.

D. Quel usage fit-elle de son pouvoir ?

R. Elle commit crimes sur crimes, et fut assez barbare pour accuser un fils nommé Clovis, que Chilpéric avait eu d'Audovère, de s'être entendu avec une magicienne, et d'avoir causé, par ses sortilèges, la mort de ses trois fils, que la peste avait enlevés.

D. Borna-t-elle là sa vengeance ?

R. Le trop faible Chilpéric ayant abandonné son malheureux fils à Frédégonde, elle le fit charger de chaînes, et conduire au château de Noisy-sur-Marne, où, peu de temps après, il fut trouvé mort d'un coup de couteau.

D. Pendant le cours de son règne, Frédégonde ne fut-elle pas dans le plus grand embarras ?

R. Chilpéric étant mort, ses ennemis se déclarèrent contre elle, et elle fut forcée de se réfugier dans la cathédrale de Paris, qui était alors un asyle inviolable.

D. Les grands et le peuple ne demandèrent-ils pas sa mort ?

R. Oui : Mais elle eut recours à Gontran, son beau-frère, qui s'était emparé de ses états, et lui inspira tant de compassion pour sa personne et pour celle de son fils Clotaire qu'il

lui accorda secours et protection, et vint à bout de la délivrer.

D. Quels sont les évènemens qui précédèrent la mort de Frédégonde?

R. Gontran, son protecteur, termina sa carrière. Elle prit alors les rênes du gouvernement au nom de son fils, âgé de neuf ans, battit si complètement Childebert auprès de Soissons, que, honteux d'avoir été vaincu par une femme, il mourut de désespoir. Ensuite elle défit Brunehault, qui s'était aussi emparée de l'autorité pendant la minorité de Childebert.

D. Dans quelle ville, et à quel âge Frédégonde termina-t-elle sa carrière?

R. A Paris, à l'âge de cinquante ans.

D. Où fut-elle enterrée?

R. Dans l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui Saint-Germain-des-Prés.

Mme. DE BEAUMER.

Il nous a été impossible de lever le voile qui couvre la naissance, le mariage et les circonstances de la vie de madame de Beaumer. Tout ce que nous avons appris, à la suite des plus grandes recherches, c'est qu'elle était privée des dons de la fortune et des agrémens de la figure, et qu'elle chercha à se dédommager de cette injustice du hasard et de la nature en cultivant son esprit. Mais, malgré tous ses efforts, elle ne put jamais sortir de la pauvreté; et après un long séjour en Hollande, elle y termina ses jours dans la plus affreuse misère, en 1766. Elle se disait parente de M. le maréchal de Belle-Isle.

Passons à l'analyse de ses ouvrages.

Le premier, intitulé, *les Caprices de la Fortune*, est une espèce de nouvelle historique. Une jeune fille, nommée Bellesamire, qui, par sa fortune et sa naissance, était bien loin de pouvoir prétendre à épouser un prince, charme, par sa beauté, Hyppolite, fils de Théodose, roi d'Arcarie. Hyppolite était atteint depuis long-temps d'une maladie de lan-

gueur, et les médecins employaient toutes les ressources de leur art pour le tirer de cet état affreux. Loin de trouver du soulagement dans son amour pour Bellesamire, ses souffrances redoublent par la crainte qu'il a que son père ne veuille pas consentir à lui donner l'objet de ses desirs. Cependant Théodose, tremblant pour les jours de son fils chéri, finit par consentir à cet hymen disproportionné. Les amans sont unis, et les premières années de leur mariage se passent dans le bonheur le plus parfait; mais un jour qu'ils revenaient ensemble de la chasse, ils furent inhumainement séparés. On conduisit Hyppolite devant son père qui lui ordonna de signer à l'instant même la dissolution de ses nœuds, et Bellesamire fut portée mourante chez elle.

Hyppolite au désespoir s'occupa des moyens de faire savoir de ses nouvelles à sa chère épouse, et lui envoya la lettre suivante que nous allons transcrire, afin de faire connaître le style élégant de madame de Beaumer.

« Je trompe enfin la vigilance de mes gardes.
» On m'assure que ma lettre et l'argent que je
» vous envoie vous seront remis fidèlement.
» Faites, je vous en conjure, toutes vos dili-
» gences pour que notre mariage soit déclaré
» en justice bon et légitime comme il l'est
» en effet. J'ose me flatter que votre respec-
» table père, que je regarde comme le mien,

» et à qui j'ai voué l'attachement le plus in-
» violable, voudra bien se donner toutes les
» peines nécessaires pour cette affaire impor-
» tante : il s'agit de la faire juger promptement.
» On me garde à vue dans une forteresse où
» je souffre nuit et jour toutes les rigueurs de
» l'absence : le temps que je passe éloigné de
» ma chère Bellesamire est pour moi un sup-
» plice toujours renaissant. Plaisirs purs que
» je goûtais auprès d'elle, doux momens trop
» tôt écoulés, il ne me reste donc plus de
» vous qu'un triste et douloureux souvenir !
» Mais que dis-je ? je les goûte encore, puis-
» que mon adorable épouse est toujours pré-
» sente à mes yeux : je crois quelquefois la
» voir, l'entendre et lui parler. Illusion flat-
» teuse, mais à peine dissipée et qui ne laisse
» autour de moi qu'un vide affreux ! Il n'y a
» que votre présence qui soit capable de me
» rendre la vie ; vous posséder était ma sou-
» veraine félicité : on me la ravit en m'arra-
» chant d'entre vos bras. C'est peu ; on veut
» encore me contraindre à rompre les plus
» saints nœuds ; mais quelque chose que l'on
» fasse ou que l'on veuille faire pour y par-
» venir, ne craignez rien ; je ne serai jamais
» coupable d'une pareille perfidie : vos char-
» mes, votre vertu, votre amour, le mien,
» tout vous répond de ma constance ; et si ce
» n'est assez, je vous réitère ici les sermens

» que je vous ai faits à la vue du ciel et de la » terre, au pied des autels, etc. ».

Malgré ces sermens si solemnels, Hyppolite, dont le mariage fut rompu, se refroidit peu-à-peu pour son épouse, et finit par l'oublier tout-à-fait.

On assure que madame de Beaumer composa ce roman sur une anecdote arrivée récemment à une de ses amies. Il est suivi d'un dialogue entre Charles XII et Mandrin.

Mais il est temps de passer à la plus belle partie du recueil de madame de Beaumer; à ses poésies. On ne saurait lui pardonner d'avoir été si avare dans un genre pour lequel elle avait tant de talent, et d'avoir borné à deux odes ses travaux poétiques. La première est intitulée : *la Mort des Héros*.

Semblable à la feuille qui tombe
Au plus faible souffle du nord,
Au moindre coup l'homme succombe
Et descend vers le sombre bord.
Où lève-tu ton front superbe,
Vain mortel? vois déja sous l'herbe
Le Temps qui creuse ton cercueil;
Quitte tes hautaines pensées,
Le Styx va, dans ses eaux glacées,
T'engloutir avec ton orgueil.

Nos jours sont dans les mains des Parques.
Sans discernement et sans choix,
Les bergers, les puissans monarques
Subissent leurs funestes lois.

Combien peu de mortels illustres
Ont parcouru plus de dix lustres!
La vie est un souffle léger;
Les dieux, dans l'éternelle voûte,
D'un crayon ont tracé sa route,
Nul effort ne peut la changer.

A quoi sert une longue vie
Si l'on n'en signale le cours?
N'est-elle pas souvent ternie
Par l'opprobre de nos vieux jours?
Celui qui, dans la fleur de l'âge,
Paraît digne de notre hommage
Par l'éclat de mille vertus,
Au bout d'une longue carrière
Dément cette grandeur première,
Et soudain le héros n'est plus.

On voit les têtes souveraines
Pâlir sous les coups de la mort.
Les Alexandre, les Turenne,
Ont éprouvé le même sort.
Dans le cercle étroit des années
Les dieux ont de nos destinées
Renfermé le frêle tissu;
Ruisseau tari près de sa source,
L'homme touche au bout de sa course
Sans presque s'en être aperçu.

Voilà de la bonne, de la vraie philosophie. L'ode suivante ne lui cède en rien et prouve que madame de Beaumer savait aussi célébrer la piété. On y trouve même richesse d'idée, même chaleur de versification. Elle est tirée du sublime cantique que les Israélites chan-

tèrent en action de graces de leur délivrance :

D'un barbare tyran le grand Dieu des vengeances,
Sans effort a rompu les homicides lances;
Son bras se lève enfin, tremble, c'est l'Éternel.
Ton roi, tes combattans, tes projets et tes crimes,
Plongés dans les profonds abîmes,
Vengent les enfans d'Israël.

Ces fortes légions et ces chefs magnanimes
Du même châtiment sont tombés les victimes;
Dans ses gouffres la mer les reçut tout armés;
Et d'un fleuve de feu qu'alluma ta colère,
Ainsi que la paille légère,
Seigneur, tu les as consumés.

Ces héros insensés, en nous faisant la guerre,
Blasphémaient ton saint nom; mais, brisés comme un verre,
Leurs fronts ceints de lauriers s'abyment dans les eaux,
Dans les flancs caverneux des campagnes humides,
A ces persécuteurs avides
Ta main a creusé des tombeaux.

Le fier Égyptien ose suivre nos traces;
Il voit, sans s'étonner, ces effrayantes masses
Qu'enchaînait par ton ordre un invisible frein;
De ses dieux impuissans il croit voir un prodige;
La mer dissipe le prestige,
Et l'ensevelit dans son sein.

Oui, tout reconnaîtra ta grandeur ineffable;
Eh! quel pouvoir au tien pourrait-être semblable?
Par ces traits éclatans qui peut se signaler?
Sont-ce des nations les dieux sourds et frivoles?
Ces vaines et froides idoles
Prétendraient-elles t'égaler!

Que tes bienfaits sont grands, Seigneur! Que ta clémence,
Ton plus noble attribut, dans ses dons est immense!
Tu fixes sur les tiens un regard paternel;
C'est toi qui nous conduis vers la montagne sainte;
Jacob va, dans sa riche enceinte,
Se nourrir de lait et de miel.

Deux allégories, *le Temple de la Fortune* et *le Triomphe de la fausse Gloire*, terminent le recueil des œuvres mêlées de madame de Beaumer. La première est l'histoire d'un Génie qui va arracher le masque à l'Envie dans le temple de la Fortune; la seconde est un éloge de Christine, reine de Suède, qui abdiqua la couronne.

Il y a aussi une autre allégorie de madame de Beaumer insérée dans le *Journal des Dames*. Elle la composa à la publication de la paix.

LEÇON.

Demande. Où madame de Beaumer est-elle née?

Réponse. Le voile le plus épais cache sa naissance, son mariage et les circonstances de sa vie.

D. Vous n'en savez donc aucunes particularités?

R. Je sais seulement qu'étant privée des

dons de la fortune et des agrémens de la figure, elle chercha à se dédommager de cette injustice du hasard et de la nature en cultivant son esprit ; mais que malgré tous ses efforts elle ne put jamais sortir de la pauvreté ; et, qu'après un long séjour en Hollande, elle y termina ses jours, en 1766, dans la plus affreuse misère.

D. De qui se disait-elle parente ?

R. De M. le maréchal de Belle-Isle.

D. Quels sont ses ouvrages ?

R. Un roman intitulé : *les Caprices de la Fortune*, et diverses poésies parmi lesquelles il y en a qui sont pleines de chaleur et de verve.

Mme DU CHATELET.

Gabrielle-Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet, fut l'honneur de son sexe et du siècle dernier. Elle naquit en 1706. « Elle » joignit, dit M. de Voltaire, à ce goût pour » la gloire, une simplicité qui ne l'accom- » pagne pas toujours, mais qui est souvent le » fruit des études sérieuses. Jamais femme ne » fut si savante qu'elle, et jamais personne ne » mérita moins qu'on dit d'elle : c'est une » femme savante. Elle ne parlait jamais de » science qu'avec ceux avec qui elle croyait » pouvoir s'instruire, et jamais n'en parla » pour se faire remarquer. On ne la vit point » rassembler de ces cercles où il se fait une » guerre d'esprit, où l'on établit une espèce » de tribunal, où l'on juge son siècle, par » lequel, en récompense, on est jugé très-sé- » vèrement. Elle a vécu long-temps dans des » sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et » elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

» Née avec une éloquence singulière, cette » éloquence ne se déployait que quand elle » avait des objets dignes d'elle. Ces lettres où » il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces » petites finesses, ces tours délicats que l'on

» donne à des choses ordinaires n'entraient
» point dans l'immensité de ses talens. Le
» mot propre, la précision, la justesse et la
» force étaient le caractère de son éloquence.

» Mais cette fermeté sévère et cette trempe
» vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas
» inaccessible aux beautés de sensimens. Les
» charmes de la poésie et de l'éloquence la pé-
» nétraient, et jamais oreille ne fut plus sen-
» sible à l'harmonie. Elle savait par cœur les
» meilleurs vers et ne pouvait souffrir les mé-
» diocres. C'était un avantage qu'elle eut sur
» *Newton* d'unir à la profondeur de la philo-
» sophie le goût le plus vif et le plus délicat
» pour les belles-lettres. Parmi tant de travaux
» que le savant le plus laborieux eût à peine
» entrepris, qui croirait qu'elle trouva du
» temps, non-seulement pour remplir tous
» les devoirs de la société, mais pour en re-
» chercher avec avidité tous les amuse-
» mens ? Elle se livrait au plus grand monde
» comme à l'étude; tout ce qui occupe la so-
» ciété était de son ressort, hors la médi-
» sance; jamais on ne l'entendit relever un
» ridicule : elle n'avait ni le temps, ni la vo-
» lonté de s'en apercevoir; et quand on lui
» disait que quelques personnes ne lui avaient
» pas rendu justice, elle répondait qu'elle
» voulait l'ignorer. On lui montra un jour une
» misérable brochure dans laquelle un auteur,

» qui n'était pas à portée de la connaître, avait
» osé mal parler d'elle. Elle dit que si l'écri-
» vain avait perdu son temps à composer ces
» inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien
» à les lire; et le lendemain, ayant su qu'on
» avait renfermé l'auteur du libelle, elle
» écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais su.

» Elle fut regrettée à la cour de France au-
» tant qu'on peut l'être dans un pays où les
» intérêts personnels font si aisément oublier
» tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à
» ceux qui l'ont connue particulièrement, et
» qui ont été à portée de voir l'étendue de son
» esprit et la grandeur de son ame.

» Il eût été heureux pour ses amis qu'elle
» n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les sa-
» vans vont jouir. On peut dire d'elle, en dé-
» plorant sa destinée : *Son talent la fit périr.*

« Elle se crut frappée à mort long-temps
» avant le coup qui nous l'a enlevée; dès-lors
» elle ne songea plus qu'à employer le peu
» de temps qu'elle prévoyait lui rester à
» finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober
» à la mort ce qu'elle regardait comme la plus
» belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opi-
» niâtreté du travail, des veilles continuelles,
» dans un temps où le repos l'aurait sauvée,
» amenèrent enfin cette mort qu'elle avait
» prévue. Elle sentit sa fin approcher, et par
» un mélange singulier de sentimens qui

» semblaient se combattre, on la vit regretter
» la vie et regarder la mort avec intrépidité;
» la douleur d'une séparation éternelle affli-
» geait sensiblement son ame, et la philo-
» sophie dont cette ame était remplie lui
» laissait tout son courage. Un homme qui,
» s'arrachant tristement à sa famille qui le
» pleure et qui fait tranquillement les pré-
» paratifs d'un long voyage, n'est que le faible
» portrait de sa douleur et de sa fermeté; de
» sorte que ceux qui furent les témoins de ses
» derniers momens sentaient doublement sa
» perte par leur propre affliction et par ses
» regrets, et admiraient en même-temps la
» force de son esprit qui mêlait à des regrets
» si touchans une constance si inébranlable.
» Elle mourut à Lunéville, en 1749, âgée
» de quarante-trois ans. »

L'ouvrage intitulé *les Institutions de Physique* est le premier que madame du Châtelet fit paraître. Elle l'adressa à son fils. Le discours préliminaire qui est en tête est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence. Nous allons en citer un passage, afin de donner une idée de la sagesse avec laquelle elle parle à son fils.

« J'ai toujours pensé que le devoir le plus
» sacré des hommes était de donner à leurs
» enfans une éducation qui les empêchât,
» dans un âge plus avancé, de regretter leur

» jeunesse qui est le seul temps où l'on puisse
» véritablement s'instruire. Vous êtes, mon
» cher fils, dans cet âge heureux où l'esprit
» commence à penser, et dans lequel le cœur
» n'a pas encore de passions assez vives pour
» le troubler.

» C'est peut-être à présent le seul temps de
» votre vie que vous pourrez donner à l'étude
» de la nature; bientôt les passions et les
» plaisirs de votre âge emporteront tous vos
» momens; et lorsque cette fougue de la jeu-
» nesse sera passée, et que vous aurez payé
» à l'ivresse du monde le tribut de votre âge
» et de votre état, l'ambition s'emparera de
» votre ame; et quand même dans cet âge
» plus avancé, et qui souvent n'en est pas
» plus mûr, vous voudriez vous appliquer à
» l'étude des véritables sciences, votre esprit
» n'ayant plus alors cette flexibilité qui est le
» partage des beaux ans, il vous faudrait
» acheter par un travail pénible ce que vous
» pouvez apprendre aujourd'hui avec une ex-
» trême facilité. Je veux donc vous mettre à
» profit l'aurore de votre raison et tâcher de
» vous garantir de l'ignorance qui n'est encore
» que trop commune parmi les gens de votre
» rang, et qui est toujours un défaut de plus
» et un mérite de moins.

» Il faut accoutumer de bonne heure votre
» esprit à penser et à pouvoir se suffire à

» lui-même. Vous sentirez dans tous les temps
» de votre vie quelles ressources et quelles
» consolations on trouve dans l'étude, et vous
» verrez qu'elle peut même fournir des agré-
» mens et des plaisirs. »

Après les *Institutions de physique*, madame du Châtelet fit paraître la *Traduction des Principes mathematiques de la philosophie naturelle de Newton*. C'est un ouvrage scientifique divisé en cinq sections, et dont il nous est imposible de donner aucun détail.

LEÇON.

Demande. En quelle année madame la marquise du Châtelet naquit-elle?

Réponse. En 1706.

D. Quelle fut une de ses qualités enssentielles?

R. Celle d'être savante, et de l'ignorer.

D. Ne joignit-elle pas à une profonde érudition, une grande éloquence?

R. Oui : et le caractère de son éloquence fut *le mot propre*, *la justesse* et *la force*.

D. Son goût décidé pour l'étude ne l'empêcha-t-il pas de fréquenter le grand monde?

R. Non : et tout ce qui occupe la société fut de son ressort, hors la médisance.

D. La carrière de madame du Châtelet fut-elle longue?

R. Non : elle la termina à l'âge de quarante-trois ans.

D. N'avança-t-elle pas sa mort par un travail forcé?

R. Oui : ayant prévu le moment fatal qui l'enleva aux sciences, long-temps avant qu'il n'arrivât, elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qui paraissait lui rester pour achever un ouvrage qu'elle avait entrepris.

D. Ne montra-t-elle pas une grande intrépidité dans les derniers instans de sa vie?

R. Oui : et quoiqu'elle parût profondément affectée de se séparer pour toujours de ses amis, elle n'en regarda pas moins la mort de sang-froid. Enfin, on ne peut mieux la comparer qu'à un homme qui s'arrache tristement à sa famille qui le pleure, mais qui fait pourtant avec tranquillité les préparatifs d'un long voyage.

D. Quels sont les ouvrages de madame du Châtelet?

R. Les *Institutions de Physique*, qu'elle adressa à son fils, et une *Traduction des Principes mathématiques de la Philosophie naturelle de Newton*, ouvrage scientifique.

Mme. DE MONTÉGUT.

JEANNE SÉGLAT DE MONTÉGUT naquit à Toulouse, le 25 octobre 1709. Elle desendait d'une ancienne maison de la province de Languedoc. Dès sa plus tendre enfance elle montra un goût décidé pour l'étude, et particulièrement pour celle des lettres. Elle apprit, sans le secours d'aucuns maîtres, le latin, l'anglais, l'italien et l'espagnol. A l'âge de seize ans, elle épousa M. de Montégut, trésorier de France. Elle fit constamment le charme de tous ceux qui furent admis dans sa société, tant par son esprit que par une grande douceur de caractère à laquelle elle savait joindre beaucoup de complaisance et de discrétion. Elle cultiva avec succès la poésie, et plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés aux jeux floraux. Elle est auteur d'une *ode sur le printemps*, d'une *élégie sur la conversion de Sainte-Madelaine*, d'une autre *sur la coupe d'un bois*, et d'une *idylle sur la mort de mademoiselle de Catelan, son amie*. Elle a aussi traduit plusieurs odes d'Horace, et des églogues de Pope.

La vie de madame de Montégut n'offrant

aucunes particularités, nous nous bornerons à citer une épître qu'elle adressa à madame de Charron, son amie. On pourra juger par la de son talent pour la poésie.

ÉPITRE.

Pensez-vous à moi, chère Iris,
Dans votre aimable solitude?
Avez-vous formé l'habitude
Du secret que je vous appris?
Je disais: « La cruelle absence
» Sur les esprits n'a nul pouvoir;
» La fidèle amitié qui pense
» Parle à ses amis sans les voir.
» Par de différentes contrées
» En vain nous serons séparées;
» Rapprochons-nous par le desir;
» Et dans des routes ignorées
» Cherchons un innocent plaisir ».
Ainsi, ma tendresse facile
A concevoir de doux projets,
Lorsque j'abandonnai la ville,
Modérait mes tristes regrets:
Mais, Iris, son art iuntile,
Après mille efforts imparfaits,
Ne vous rend pas à mes souhaits.
Si je cherche dans ma mémoire,
J'y vois votre charmant portrait;
De notre union, trait pour trait,
J'y retrouve toute l'histoire:
Je vous parle et vous vous taisez;
Seule il faut que je me réponde;
L'imagination féconde
Voit enfin ses crayons usés;
Et de mes sens désabusés

S'empare une douleur profonde:
Par un stérile souvenir
L'esprit ne peut nous réunir.
Cependant, Iris, je l'avoue,
Ces tableaux vagues et légers
Où, par tant d'objets mensongers,
L'imagination se jone,
Charmeut quelquefois mon ennui;
J'en aime la vive peinture,
Quoique leur riante imposture,
Après que les plaisirs ont fui,
Rende votre absence plus dure.
Je ne sais qnoi me dit au cœur
Que de votre agréable asyle,
Jusque dans ce réduit tranquille,
Un sentiment plein de donceur
Vous porte sur une aile agile.
Serait-ce nne flatteuse erreur?
Non, non; je puis sur la promesse
Qne vons fîtes en me quittant,
Par-tout chercher avec tendresse
Votre aimable esprit qui m'attend,
Tantôt dans ce sombre bocage
Dont vous connaissez les détours,
Et tantôt sur ce frais rivage
Que Zéphyre habita toujonrs;
Dans ces jardins, sur ces terrasses
Où je vous vis trop peu de temps,
Je suivrai pas à pas vos traces.
Mais que dis-je? en vain je prétends
Me remplacer votre présence;
Non, Iris, encore une fois,
L'esprit ne saurait de l'absence
Éluder les sévères lois.

Que de cette épître ingénne
Nul que vous ne lise les traits!
J'y peins mon ame tonte nue;
Ce sont entre nous des secrets.

Peu de gens sont dignes d'entendre
Le langage naïf et tendre
De deux cœurs formés pour s'aimer,
Et dont les humeurs assorties
Par d'agréables sympathies
Ont le don de s'entrecharmer,
L'amour est, dit-on, préférable
Aux tièdes feux de l'amitié;
Quelle erreur est plus pitoyable?
De cette amitié desirable,
Hélas! connait-on la moitié?
Sincère, sensible et durable,
On la croit une belle fable.
Oh! si de mon léger pinceau
J'en savais tracer le tableau!
Otez à l'amour ses caprices,
Ses soupçons, sa prompte fureur,
Ses vifs desirs, ses artifices;
Laissez-lui toute son ardeur;
Que l'agrément et l'innocence,
La paix, la jôie et la candeur
Avec lui règnent dans le cœur;
Alors il est digne des ames
Susceptibles de pures flammes
Qui seules font le vrai bonheur;
Alors il est l'amitié tendre
Dont la durée a pu s'étendre
Au-delà même de la mort;
Qu'on voit s'attrister de l'absence,
Mais qui, d'un aveugle transport
N'éprouvant point la violence,
Courageusement cède au sort.
Iris, pour votre caractère
Ce beau sentiment semble fait.
Je puis, sans être téméraire,
Avancer qu'il peut satisfaire
Tout cœur généreux et parfait.
En parlant ainsi, je me loue;

Rougirai-je d'un tel orgueil?
Bien loin que je le désavoue,
Il me suivra jusqu'au cercueil.
Partagez ma douce manie :
Que le vulgaire, par envie,
Dise qu'on ne saurait trouver
Une si pure sympathie ;
Contentons-nous de l'éprouver.

Il est bien dommage que la carrière de madame de Montégut ait été si courte. La mort l'enleva en 1752, dans la quarante-troisième année de son âge.

LEÇON.

Demande. Où naquit madame de Montégut ?

Réponse. A Toulouse.

D. En quelle année ?

R. En 1709, le 25 octobre.

D. De qui descendait-elle ?

R. D'une ancienne famille du Languedoc.

D. Quel goût montra-t-elle dès son enfance.

R. Un goût passionné pour l'étude et particulièrement pour les lettres.

D. N'apprit-elle pas plusieurs langues ?

R. Oui : sans le secours d'aucuns maîtres, elle se rendit familières les langues latine, anglaise, italienne et espagnole.

D. A quel âge fut-elle mariée?

R. A l'âge de seize ans; elle épousa M. de Montégut, trésorier de France.

D. Plusieurs ouvrages de madame de Montégut n'ont-ils pas été couronnés?

R. Oui : plusieurs l'ont été aux jeux floraux.

D. Dans quelle ville, en quelle année, et à quel âge madame de Montégut est-elle morte?

R. A Toulouse, en 1752, à l'âge de quarante-trois ans.

CATHERINE ALEXIOWNA.

Parvenir de l'état le plus obscur au rang le plus élevé, mériter la main et partager le trône d'un des plus illustres princes que le ciel ait mis sur la terre pour le bonheur des hommes, gouverner après lui ses états avec la plus grande sagesse, sont des titres incontestables de gloire et d'immortalité que la postérité ne saurait refuser à Catherine Alexiowna. Son nom, gravé dans les fastes de l'histoire, passera de bouche en bouche; et, tant qu'il existera un Russe, il sera répété par les accens du respect, de l'admiration et de la reconnaissance.

Catherine Alexiowna naquit, en Livonie, de parens pauvres. A peine fut-elle sortie de l'enfance qu'elle sentit la peine attachée au manque de fortune, puisque son père lui laissa en mourant le soin d'une mère infirme et languissante. Ce devoir filial ne lui coûta pas à remplir, et jusqu'à l'âge de quinze ans, époque où elle perdit sa mère, sa tendresse lui prodigua tous les soins qui furent en sa puissance. Son éducation, comme on peut se l'imaginer, fut très-négligée, et son instruc-

tion se borna à apprendre à lire et à connaître les principes de la religion luthérienne, dans laquelle elle était née.

Après la mort de sa mère, elle entra chez le même luthérien qui l'avait instruite, pour rester auprès de ses filles, et par ce moyen elle prit sa part de l'éducation qu'elles reçurent. Mais ce respectable pasteur ayant terminé sa carrière, Catherine se vit réduite à la plus affreuse indigence; et, comme son pays était devenu le théâtre de la guerre entre la Suède et la Russie, elle résolut d'aller chercher un asyle dans la ville de Marienbourg. Elle fut attaquée, pendant la route, par deux soldats suédois peu disposés à respecter sa jeunesse et sa beauté. Heureusement qu'un jeune officier, qui se trouva être le fils du bon ministre luthérien, l'arracha de leurs bras et fut son libérateur. Il lui donna l'argent nécessaire pour son voyage et une lettre de recommandation pour un de ses amis, nommé Gluck, qui demeurait à Marienbourg. Elle en fut parfaitement reçue, et il la chargea de veiller sur ses deux filles encore en bas âge. La sagesse qu'elle mit dans sa conduite lui mérita l'estime de son nouveau maître, qui, devenu veuf, lui proposa de l'épouser; mais Catherine, ayant appris que son libérateur avait perdu un bras, et qu'il avait, outre cela, le corps couvert de blessures, préféra le

plaisir de la reconnaissance à la fortune, et donna sa main au brave militaire si cruellement traité.

Le jour pris pour la cérémonie, Marienbourg fut assiégé par les Russes, et le futur époux de Catherine, obligé de marcher avec sa troupe contre l'ennemi, périt dans l'action. Cependant le siège se continue avec la plus grande vigueur; l'attaque et la défense sont également opiniâtres : mais enfin, après quelques jours d'une résistance vaine, la ville est emportée d'assaut. Livrée, par les droits de la guerre, à la fureur d'une soldatesque barbare, elle est pillée; la garnison et les habitans sont passés au fil de l'épée. Catherine qui, pendant ce désordre, s'était cachée dans un four, fut découverte et faite prisonnière. Un hasard heureux l'offrit aux regards de Menzikoff, qui commandait l'armée russe. Il fut si frappé de sa beauté qu'il la racheta du soldat qui l'avait prise, et la plaça auprès de sa sœur, qui eut pour elle tous les égards dus à son infortune. Quelques jours après, Pierre-le-Grand vint dîner chez Menzikoff : Catherine servait à table. L'empereur la voit et ne peut se défendre d'éprouver un sentiment qu'il ne peut pas encore bien définir; cependant un penchant, dont il n'est pas le maître, le ramène le lendemain auprès de la belle prisonnière. Il lui parle, lui fait quel-

ques questions, et ses réponses pleines d'esprit et de bon sens portent un nouveau trouble dans son cœur. Trop grand, trop généreux pour se soumettre à des règles politiques, qui font un devoir à la plupart des princes de sacrifier leurs plus tendres affections à des intérêts d'états, Pierre ne voit dans Catherine que la compagne qui peut faire son bonheur, et n'hésite plus à l'élever jusqu'à lui. Un mariage secret, qui fut célébré en 1707, l'unit bientôt à elle.

Ah! combien le czar, ce héros qui, pour s'instruire dans l'art de la construction, prit l'habit d'un charpentier, et vint travailler ainsi déguisé dans les chantiers de Serdam en Hollande, ce héros qui sut transformer des esclaves ignorans et sauvages, en un peuple instruit et civilisé, dut-il s'applaudir du choix qu'il avait fait. Sujet à des accès de colère causés par l'usage contracté dans sa jeunesse du vin et des liqueurs fortes, il n'y eut que la douceur, les graces et l'éloquence tendre et persuasive de Catherine qui purent réprimer la violence de son caractère; et c'est l'ascendant qu'elle sut prendre sur lui, qui le garantit peut-être, lui et ses états, d'une ruine totale.

En 1712, les Turcs rompirent la trève qu'ils avaient faite avec les Russes, et le czar, surpris au moment où il s'y attendait le moins,

se trouva enfermé avec son armée sur les bords de la rivière de Pruth. Ce prince n'avait que trente mille hommes, tandis que ses ennemis en avaient au moins deux cent mille. Deux dangers le menaçaient : celui d'être attaqué, ou celui de périr faute de vivres. Persuadé qu'il n'y avait qu'un coup de désespoir qui pût le tirer d'un si grand embarras, il avait ordonné à ses généraux de se tenir prêts à livrer bataille le lendemain; et, dans l'attente naturellement pénible de l'évènement, il s'était enfermé dans sa tente et avait expressément défendu qu'on vînt le troubler dans ses réflexions.

Dans ces fâcheuses circonstances, Catherine pensa qu'il valait mieux acheter la paix, à quelque prix que ce fût, que de se perdre à jamais par une opiniâtreté déplacée; elle profita donc de la nuit pour assembler le conseil de l'empereur, et y proposa son avis qui fut adopté. Mais il fallait écrire au grand visir, et la lettre devait être signée par le czar. Comment entrer dans sa tente après la défense qu'il avait faite, lui qui ne pardonnait pas la plus légère désobéissance ? La généreuse Catherine se dévoue. Elle force la garde de l'empereur, entre dans sa tente, se jette à ses pieds, et lui dit :

« Je t'apporte ma tête : frappe, si tu crois » que je t'ai offensé; mais écoute auparavant

» les conseils de celle qui n'a pas craint de
» s'éxposer à toute ta colère pour te sauver.
» Songe que tu peux perdre dans un instant
» le fruit de vingt années de gloire, de tes
» travaux immenses, enfin de tout ce que tu
» as fait pour le bonheur de ton peuple. Plus
» ta carrière a été brillante, et plus ta défaite
» sera honteuse. Il faut la prévenir. Il faut
» rappeler tout ton courage, non celui qui
» fait braver la mort, mais celui qui donne
» assez de force à l'ame pour se mettre au-
» dessus des évènemens. Vois la position dans
» laquelle tu te trouves : les Musulmans en-
» vironnent ton camp avec une triple enceinte;
» les Tartares répandus dans la campagne in-
» terceptent tes convois ; tes soldats, accablés
» de fatigue et mourant de faim, lèvent sur
» toi leurs regards languissans. Quel est ton
» espoir ? de te faire jour à travers les rangs
» ennemis. Eh bien ! quand même la victoire
» se déciderait en ta faveur, quand ta valeur
» te fraierait un premier passage, te serait-il
» possible de t'en faire un second ? Le Turc,
» renfermé dans des retranchemens inacces-
» sibles, attendra que la disette enlève ce
» que le fer aura épargné, et n'en sortira
» que lorsque le dernier Russe sera péri de
» misère. Après un tel tableau, hésiteras-tu
» encore, et, sourd à la voix de la prudence
» qui te parle par ma bouche, risqueras-tu

» les hasards d'un combat où la victoire même » ne ferait que retarder ta perte ? Non : tu » t'attendris, tu pleures, tu vas changer ton » sort et sanctionner cet écrit dicté par tes » véritables amis. Crois-moi, ce moment sera » le plus beau de ta vie, puisqu'en épargnant » le sang de tes sujets, tu t'en montreras le » père. »

« Tu l'emportes, lui répondit le czar en » prenant le papier; je signe. Ménage ma » gloire; je la sacrifie au bonheur de mes » sujets. »

Catherine revint aussitôt trouver le conseil, qui attendait avec une inquiète impatience le résultat de sa démarche. Elle remit la lettre à Thaffirof, vice-chancelier de l'empire, en lui disant : *Partez, nous aurons la paix.* Mais comme elle savait bien que le grand visir était un homme dont il fallait acheter le suffrage, elle joignit à la lettre ses diamans, ses bijoux et l'argent qu'elle put ramasser.

Le premier effet de la négociation fut une suspension d'armes de six heures, qui fut bientôt suivie d'un traité de paix. Le czar partit alors pour Moscou, où il s'empressa de rendre public son mariage avec Catherine.

Mais ce lien si doux qui assurait à Pierre le bonheur de sa vie domestique, ne suffisait ni à sa reconnaissance pour Catherine, ni aux vues qu'il avait pour la prospérité de l'empire

qu'il venait de tirer de la barbarie. Il voulait qu'après lui ses projets fussent suivis, ses travaux perfectionnés; en un mot, que son esprit régnât. Catherine lui paraissant seule digne de remplir cette tâche difficile, il résolut de préparer ses sujets à la reconnaître pour son successeur. En conséquence il la fit couronner, avec la pompe la plus brillante, impératrice de toutes les Russies. Il lui remit publiquement la couronne, le sceptre, et eut la satisfaction de voir tout le monde applaudir à la justice qu'il lui rendait.

Pierre ne survécut pas long-temps à cette auguste cérémonie. Il mourut le 8 janvier 1725, âgé de cinquante-trois ans. Catherine fut solemnellement reconnue impératrice de toutes les Russies, et se montra digne d'occuper seule le trône. Elle employa les trop courts instans de son règne à finir ce que Pierre-le-Grand avait commencé. Son extrême douceur, qui la porta à abolir les supplices rigoureux dont les fautes graves avaient été punies sous le règne précédent, lui mérita l'amour des Russes et l'admiration des autres peuples. Elle mourut le 17 mai 1727, âgée de cinquante-huit ans, et fut universellement regrettée.

LEÇON.

DEMANDE. Où naquit Catherine Alexiowna?

RÉPONSE. En Livonie.

D. Ses parens étaient-ils fortunés?

R. Non : ils étaient même si pauvres que lorsque son père mourut, sa mère, infirme et languissante, ne dut son existence qu'à son travail.

D. Que fit-elle lorsque sa mère fut morte?

R. Elle entra chez un ministre luthérien pour avoir soin de ses filles, et prit, par ce moyen, sa part de l'éducation qu'elles reçurent.

D. Resta-t-elle long-temps chez ce respectable pasteur?

R. Jusqu'au moment où il termina sa carrière.

D. Que fit-elle alors?

R. Réduite à la dernière indigence, et son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède et la Russie, elle alla chercher un asyle à Marienbourg.

D. Que lui arriva-t-il en route?

R. Elle fut attaquée par deux soldats suédois. Mais heureusement un jeune officier, qui se trouva être le fils du bon ministre lu-

thérien chez lequel elle avait demeuré, fut son libérateur.

D. Ne l'épousa-t-elle pas par la suite?

R. Ce brave militaire ayant perdu un bras et reçu plusieurs autres blessures, Catherine, par reconnaissance, résolut de lui donner sa main; mais le même jour que ce mariage devait être célébré, Marienbourg fut assiégé par les Russes, et le futur époux de Catherine, obligé de marcher contre l'ennemi, fut tué.

D. Quel fut le sort de Catherine?

R. Marienbourg ayant été pris d'assaut, elle se cacha dans un four, fut découverte et prise par un soldat qui la vendit à Menzikoff, général de l'armée russe.

D. Ce fatal évènement ne fut-il pas la cause de son bonheur?

R. Oui : le czar Pierre-le-Grand, l'ayant vue chez Menzicoff, fut d'abord si frappé de sa beauté, et ensuite si enchanté de son esprit, qu'il l'épousa secrètement.

D. Le czar eut-il lieu de s'applaudir de son choix?

R. La douceur de Catherine réprima la violence de son caractère, et ses bons conseils le sauvèrent d'une perte certaine.

D. Comment le czar reconnut-il un si grand service?

R. En rendant public son hymen avec Ca-

therine, et en la faisant couronner impératrice de toutes les Russies.

D. Catherine occupa-t-elle seule le trône?

R. Après la mort de Pierre-le-Grand, elle lui succéda, et acheva en partie les travaux qu'il avait commencés.

D. En quelle année, et à quel âge mourut-elle?

R. En 1727, le 17 mai, à l'âge de cinquante-trois ans.

Mme. DU BOCCAGE.

Marie-Anne le Page du Boccage naquit à Rouen en 1710. Elle fut élevée au couvent de l'Assomption de Paris, et ses progrès furent si rapides qu'elle fut bientôt en état de faire répéter à ses compagnes leurs leçons d'histoire et de géographie.

Née avec un goût décidé pour la poésie, elle se livra avec passion à l'étude de la langue anglaise, afin de pouvoir imiter, en vers français, le *Temple de la Renommée* de Pope. A l'époque où elle fit cette imitation, elle tenait secret le talent qu'elle avait pour la poésie, et, se pliant au ton de la bonne compagnie du temps, elle observait jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance. Aussi ce premier essai ne parut-il que dans le recueil de ses œuvres, en 1764.

Cependant le goût de l'instruction s'étant généralement répandu dans la société, révolution dûe à l'influence de Fontenelle sur les sciences, et à celle de Voltaire sur les lettres, elle mit le public dans la confidence de son talent poétique. Plusieurs savans étant convenus de se rassembler certains jours de la se-

maine, chez des grands ou des femmes célèbres, des académies s'établirent peu-à-peu dans les provinces. Une des plus remarquables fut celle de Rouen, fondée en 1745, sous les auspices du duc de Luxembourg, gouverneur de la province, où naquirent les Corneille, le Poussin et Fontenelle. En 1746, madame du Boccage eut l'honneur de remporter le prix distribué par cette académie. Elle rappelait mademoiselle de Scudéri, qui, en 1671, obtint le premier prix que décerna l'académie française. Mais ce trait de ressemblance est le seul, aussi la Condamine adressa-t-il à madame du Boccage ce joli madrigal :

D'Apollon, de Vénus, réunissant les armes,
Vous subjuguez l'esprit, vous captivez le cœur;
Et Scudéri jalouse en verserait des larmes:
Mais sous un autre aspect son talent est vainqueur;
Elle eut celui de faire oublier sa laideur,
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.

Madame du Boccage, après avoir remporté le prix de l'académie de Rouen, ne publia plus rien sans y mettre son nom. Elle essaya de naturaliser parmi nous une partie des beautés de l'immortel Milton. Elle fit un choix convenable à son talent, dans le poëme du *Paradis perdu*. Voici comme elle s'excuse relativement aux reproches qu'on pourrait lui faire sur les changemens qu'elle s'est permis.

« Entraînée par le desir de plaire à ma nation en me conformant à son goût, je ne crains pas le reproche que me feront les Anglais sur les changemens que j'ose faire à un poëme qu'ils ont en vénération.

» J'abrège beaucoup le récit du combat des anges, dont les peintures me paraissent trop fortes pour être rendues par mes faibles crayons, et crois pouvoir retrancher, comme étrangères au sujet, les comparaisons prises de la fable, les jeux des diables dans les enfers, et plusieurs autres morceaux qu'il serait inutile de détailler.

» Le poëte anglais crut, avec raison, pouvoir peindre des couleurs les plus vives les feux purs d'Adam et d'Ève. J'ai tâché d'imiter la simplicité expressive de son coloris, en représentant la nature dans ces heureux temps où les mots d'art et d'indécence étaient inconnus. »

Madame du Boccage décrit ainsi le paradis terrestre.

Dans les champs où l'Euphrate, éloigné de sa source,
Abandonne le Tigre et le joint dans sa course,
Se présentent d'Éden les jardins enchantés;
Là, d'un premier printemps tout offre les beautés:
Des cèdres, des palmiers élevés jusqu'aux nues,
De ce séjour charmant forment les avenues;
Sur l'or et les saphirs serpentent les ruisseaux,
Et dans les prés naissans bondissent les troupeaux;
Aux approches du loup l'agneau paraît sans crainte,
Le lion est docile et le renard sans feinte;

Les arbres, en tout temps, pleins de fruits, pleins de fleurs,
De l'éclatante Iris imitent les couleurs.
La rosée y répand une manne divine,
L'aspic est sans venin, la rose sans épine;
Les dons que la nature y prodigue au hasard,
Par leurs charmes divers, passent l'effort de l'art.
Tel est l'heureux empire où vit dans l'innocence
Le premier des humains que nourrit l'abondance;
Chaque pas le conduit à de nouveaux plaisirs;
L'air pur n'est agité que par les doux zéphyrs;
Leur haleine l'embaume, et leurs ailes légères
Y portent les parfums des terres étrangères.
Satan même eut senti ses tourmens s'y calmer:
Mais, dans le désespoir, rien ne saurait charmer.
Il menace, et des monts abandonne la cime:
Transporté par la haîne, inspiré par le crime,
Il s'abat dans Éden comme un loup ravisseur,
S'élance sur sa proie et trompe le pasteur.
A peine de ces lieux franchit-il la barrière,
Qu'un arbre, à ses desirs, offre sa tête altière:
Il y fixe les yeux, se transforme en vautour,
Y vole, et du sommet contemple ce séjour.
Des moissons qu'il produit le nombre et les délices
Pour l'esprit infernal sont autant de supplices.
Dans les objets vivans qu'enferment ces beaux lieux
Deux êtres distingués frappent sur-tout ses yeux:
Par le noble maintien de leur nudité pure,
Ils paraisent les rois de toute la nature;
Les charmes, les vertus et la félicité
Entr'eux sont partagés, mais non l'autorité:
Leur sexe est différent ainsi que leur puissance;
L'un tient l'autre soumis à son obéissance.
Adam unit la force à la beauté des traits;
Ève joint la douceur aux plus brillans attraits.
Les zéphyrs caressant ses tresses voltigeantes
En font souvent un voile à ses graces naissantes,

. . . .
. . . .

Ce couple fortuné, créé dans l'innocence,
Sans voile aux yeux de Dieu, n'en craint pas la présence.
A l'ombre des jardins rafraîchis par les eaux,
Les charmes du loisir suspendent leurs travaux:
Ce terrain n'exigeait que les soins nécessaires
Pour goûter le repos et des mets salutaires;
Sur des bancs de gazons, ornés de mille fleurs,
Les arbres leur portaient des fruits et des odeurs:
Leur suc les rassasie, et, dans l'écorce dure,
Pour éteindre leur soif ils puisent une eau pure;
Les propos enchanteurs, les doux ravissemens,
Tout ce qu'amour inspire à de jeunes amans,
Seuls habitans du monde, heureux et sans alarmes,
De ce repas champêtre embellissent les charmes.

Dieu ayant envoyé à Adam l'ange Raphaël, afin de l'avertir de se tenir en garde contre les artifices de Satan, le premier père raconte ainsi sa première entrevue avec l'Éternel, et ce qui s'est passé depuis sa création.

Je vis le jour paraître,
Tel qu'il frappe les yeux au moment du réveil.
Couché sur le gazon je sortis du sommeil;
Mes regards étonnés vers les cieux se tournèrent;
Mes membres engourdis sur mes pieds se levèrent:
Je vis dans les vallons serpenter les ruisseaux;
Les bois retentissaient du doux chant des oiseaux:
Qu'avec ravissement j'admirai la nature!
Fixant enfin les yeux sur ma propre structure,
Je m'agite; je veux essayer mes ressorts;
J'avance, et je les sens m'obéir sans efforts.
Peignez-vous cet instant et ma surprise extrême,
Sans savoir où j'étais et m'ignorant moi-même,
Je cherche à m'exprimer; soudain je rends des sons:
Pour tant d'objets nouveaux je forme divers noms;

J'interroge le ciel et toute la nature:
Brillantes eaux, disais-je, et vous fleurs, et verdure,
Toi, soleil, dont l'éclat embellit ce séjour,
Dites: le savez-vous qui m'a donné le jour ?
Je ne tiens pas de moi le pouvoir qui m'anime:
Mon créateur, sans doute, est un être sublime;
Instruisez-moi : comment dois-je ici l'adorer?
Je m'adresse aux objets que je vois respirer;
Aux accens de ma voix tout demeure en silence:
Attentif, inquiet, errant dans l'ignorance,
Chaque être différent fixe mes yeux surpris.
Un desir curieux ranime mes esprits,
Et mes pas incertains précipitent leur course;
Dieu m'arrête et me dit: « De tout je suis la source;
» Parles, que cherche-tu? je puis tout te donner ».
La joie et le respect m'avaient fait prosterner;
« Lève-toi, poursuit-il, jouis de ma présence,
» Contemple ces beaux lieux, ils sont sous ta puissance;
» N'apréhende jamais d'en épuiser les dons;
» Mais il est, au milieu de ses amples moissons,
» Près de l'arbre de vie, un arbre redoutable,
» Te rendant plus savant il te rendrait coupable.
» Crains d'en goûter les fruits, crains d'enfreindre une loi
» Que je te donne ici pour gage de ta foi;
» La mort suivrait de près ta désobéissance;
» De ton heureux état perdant la jouissance,
» Du crime et des remords tu sentirais les maux ».
D'un ton ferme et sévère il prononça ces mots:
Le son en retentit encore à mes oreilles.
Bientôt d'un front plus doux l'auteur de ces merveilles,
En m'établissant roi de ce vaste univers,
Rassembla sous mes yeux les animaux divers.
Leur nombre m'étonna ; mais mon inquiétude
Cherchait un autre objet dans cette solitude,
J'osai porter mes vœux à la Divinité;
Sous quel nom, m'écriai-je, invoquer ta bonté?
Auteur de la nature, ô substance suprême!
Tu peux seul, Dieu puissant, te suffire à toi-même;

Mais, dans la solitude où je me vois réduit,
L'abondance des biens que ce climat produit
Ne remplira jamais le desir qui m'enflamme;
Je ne sais quel objet manque au vœu de mon ame.
Ces êtres animés que tu mets sous mes lois,
Sans pouvoir me comprendre, accourent à ma voix!
De sentir tes bienfaits le cœur est-il capable?
Pour partager tes dons donne-moi ton semblable;
Réponds à mes desirs, achève mon bonheur.
J'obtins ces mots sacrés du puissant créateur:
« Dans tes vœux réfléchis j'admire mon ouvrage;
» Je t'ai fait pénétrant, éclairé, libre et sage,
» J'ajoute à tant de dons l'objet de tes desirs,
» Tu trouveras bientôt, pour combler tes plaisirs,
Un être intelligent, image de toi-même ».

Dieu cessa de parler (ou dans mon trouble extrême,
Ne pouvant soutenir le céleste entretien,
Je demeurai sans force et n'entendis plus rien.)
De mes ressorts nouveaux soudain je perds l'usage;
Du néant d'où je sors je retrouve l'image:
Sur un mont émaillé de verdure et de fleurs
L'espoir livra mon ame à des songes flatteurs;
Le sommeil réparant mes forces épuisées,
De tous mes sens fut maître, et non de mes pensées.
En esprit je vis Dieu dérober de mon sein
Une part de moi-même, et bientôt de sa main
M'en former pour compagne une figure humaine:
Ainsi de l'univers naquit la souveraine.
Tout ce que la nature étale de beautés,
L'accord de ses appas l'offre aux yeux enchantés.
Son aspect ravissant produisit en mon ame
Ce feu doux et secret qui l'agite et l'enflamme;
Par son pouvoir mon cœur plein de saisissemens,
Pour la première fois sentit ces mouvemens.
Cet objet disparut, et soudain la tristesse
De mes sens interdits se rendit la maîtresse:
Je m'éveille; je cours et le cherche en tous lieux,
Résolu, si jamais il ne frappait mes yeux,

De vivre sans plaisirs, sans bonheur et sans joie :
A cet instant, vers moi, le créateur l'envoie,
Et mon œil enchanté revoit l'objet charmant
Dont mon ame admirait les appas en dormant.
Ses célestes regards retracent à ma vue
Tout l'attrait qu'eut pour moi leur image inconnue.
Je ne pus en silence étouffer mon ardeur ;
Grand Dieu ! je m'écriai, tu combles mon bonheur ;
De tes dons infinis voici le don suprême :
Sous des traits différens c'est un autre moi-même.
Je vais donc posséder l'objet de mes desirs.

Le poëme du Paradis perdu valut à madame du Boccage les stances suivantes de M. de Voltaire.

Milton, dont vous suivrez les traces,
Vous prête ses transports divins.
Ève est la mère des humains,
Et vous êtes celle des Graces.

Comment n'eût-elle pas séduit
La raison la plus indomtable,
Vous lui donnez tout votre esprit :
Adam était bien pardonnable.

Ève le rendit criminel,
Et vous méritez nos louanges.
Ève séduisit un mortel ;
Et vous auriez séduit les anges.

La mort d'Abel étant en quelque sorte une suite du paradis perdu, madame du Boccage imita aussi le poëme de *la mort d'Abel* de Gessner ; mais elle montra encore plus de facilité dans ce dernier ouvrage, ce qui ne l'empêcha pas de dire avec sa modestie accoutu-

mée : *Je demande pardon à Milton et à Gessner du tort que je leur ai fait.*

Enhardie par le succès qu'obtint son Paradis perdu, madame du Boccage fit représenter, en 1749, au théâtre français ; une tragédie intitulée *les Amazones*. Une partie du public l'applaudit, l'autre la critiqua ; mais la pièce n'en eut pas moins les honneurs de la traduction.

Madame du Boccage fit paraître ensuite *la Colombiade*, poëme épique en dix chants, qui mit le sceau à sa réputation. C'est par là qu'elle termina sa carrière poétique.

Le desir d'agrandir le cercle de ses connaissances fit concevoir à madame du Boccage le projet de voyager. Elle avait alors quarante ans. Elle croyait, comme Platon, qu'il vaut mieux parcourir le monde dans son automne que dans son printemps. Voici les raisons qu'elle en donne.

« A quinze ou vingt ans notre patrie, dont » nous recevons les caresses et pour laquelle » nous avons l'attrait d'une fleur naissante, a » pour nous aussi celui de la nouveauté ; il » faut d'abord en jouir : tout nous y donne des » sujets de réflexion, de surprise et de plaisir. » Par l'habitude, les objets deviennent insi- » pides, et nous le devenons pour eux. Chan- » geons alors de pays, nous y serons un nou- » vel être ; et, quoique les hommes soient

» par-tout les mêmes, leurs passions, leurs
» mœurs, que nous retrouvons sous d'autres
» formes, réveillent notre attention, et l'inté-
» rêt de curiosité qui occupe si agréablement
» la jeunesse. Ce charme suivrait sans doute
» quiconque aurait le courage de faire le tour
» du globe et renouvellerait sans cesse nos
» sensations, que le temps et la satiété de
» voir toujours le même objet émoussent. »

Les voyages de madame du Boccage en Angleterre, en Hollande et en Italie, lui donnèrent l'idée d'écrire sur ces différens pays, des lettres qui la présentèrent sous un autre point et lui acquirent de la réputation dans un genre où madame de Sévigné s'est montrée si supérieure. Mais c'est sur-tout dans ses lettres sur l'Italie que madame du Boccage a fait preuve de cette finesse de coup-d'œil qui fait que rien n'échappe. C'est sur-tout dans Rome, dans cette capitale des arts, que tout paraît intéresser madame du Boccage. C'est avec enthousiasme qu'elle décrit les beautés en tout genre qui frappent ses regards, et tous les sujets qu'elle traite se ressentent de la satisfaction qu'elle éprouve. Monumens de l'art et de l'antiquité, mœurs, usages, rien n'échappe à ses observations, et ses observations sont presque toujours des éloges.

Il est vrai que madame du Boccage reçut à Rome l'accueil le plus distingué. Le pape

Benoît XIV, à qui elle avait dédié sa *Colombiade*, et le cardinal Passionei, dont elle avait traduit l'oraison funèbre du prince Eugène, firent tous leurs efforts pour lui rendre le séjour de Rome agréable.

En passant par Genève en 1758, elle alla rendre visite à Ferney, à l'immortel M. de Voltaire. Ce grand homme vint, suivant sa coutume, le premier jour qu'elle arriva, à la fin du repas. Il se plaça à côté d'elle, et lui dit qu'il manquait quelque chose à sa coeffure : en même-temps il lui mit une couronne de lauriers sur la tête.

Depuis cette visite, madame du Boccage entretint avec M. de Voltaire une correspondance en prose et en vers. Parmi les choses charmantes que le solitaire de Ferney lui adressa, la petite pièce suivante, dans laquelle il lui rappelle les momens qu'elle avait passés à Ferney, mérite d'être citée.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon séjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux et sage aussi peut-être!
Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage;
Je la cherchai dans mon doux ermitage,
Elle y passa, mais vous l'avez quitté.

Madame du Boccage était dans la société ce qu'elle était dans ses *lettres*. Elle avait l'art

d'y être toujours égale et nouvelle. Écoutant tout, parlant peu, ne blâmant personne, ne se louant jamais, et répondant avec autant de précision que de justesse aux éloges délicats qui lui étaient adressés. C'était une femme de toutes les heures, détachée de tout intérêt pour elle-même, et témoignant à chacun cette amabilité et cette obligeance qui sont les plus doux liens de la société.

Les rares qualités et la réputation littéraire de madame du Boccage fixèrent auprès d'elle, à son retour à Paris, l'élite des savans et des gens de lettres. Gentil-Bernard, Marivaux, Moncrif, Barthe, Helvétius, Condillac, Marmontel, Bailli, Condorcet, l'abbé Barthélemy, firent sa société particulière. Elle les aimait tous et tous l'aimaient. Dumoustier voulut sans doute peindre les sentimens qu'on avait pour elle, lorsqu'il lui adressa les jolis vers suivans :

On regrette le temps passé sans vous connaître :
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
Il semble que plutôt on aurait voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.
Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affaibli.
On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

Madame du Boccage qui n'eut jamais d'autre passion que celle de l'étude, parvint heureu-

sement à une très-grande vieillesse. Elle mourut âgée de quatre-vingt-douze ans. Voici comme Fontenelle, qui passa les trente dernières années de sa vie auprès d'elle, et qui jouissait alors de toute sa gloire, nous trace son portrait, et raconte l'origine de leur liaison.

« Madame du Boccage, dit-il, avait toutes » sortes de motifs de desirer de me connaître, » et toutes les facilités du monde pour y parvenir. Elle est de Rouen comme moi. Elle » aime et cultive comme moi les lettres, et » j'y ai quelque célébrité. Plusieurs de ses » amis sont les miens. Nous étions voisins : » cependant elle ne faisait rien pour m'attirer » chez elle; elle n'avait aucun empressement » pour une liaison qui pouvait lui faire une » sorte d'honneur, et elle en attendait l'occasion du hasard et des circonstances. Cela » m'en donnait une haute idée, et je disais : » Voilà une femme bien modeste et bien philosophe, et dès-lors bien différente de la » plupart des hommes mêmes. »

LEÇON.

Demande. En quelle année madame du Boccage naquit-elle ?

Réponse. En 1710, le 22 octobre.

D. Dans quelle ville ?

R. A Rouen.

D. A l'étude de quelle langue madame du Boccage se livra-t-elle ?

R. A celle de la langue anglaise.

D. Qui la décida en faveur de cette langue ?

R. Le desir d'imiter *le Temple de la Renommée* du célèbre Pope.

D. Madame du Boccage rendit-elle ce travail public ?

R. Non. Se pliant au ton de la bonne compagnie du temps, qui observait jusqu'au scrupule les bienséances extérieures de l'ignorance, elle tint secret le talent qu'elle avait pour la poésie, et son ouvrage ne parut qu'en 1764.

D. Madame du Boccage ne remporta-t-elle pas un prix à l'académie de Rouen ?

R. Elle obtint le premier qui y fut décerné.

D. Cette gloire littéraire ne l'enhardit-elle pas ?

R. Oui. De ce moment elle mit son nom à tous les ouvrages qu'elle publia.

D. Quel fut le premier qui parut ?

R. Une imitation du *Paradis perdu* du célèbre Milton.

D. Nommez-moi ses autres ouvrages ?

R. L'imitation du poëme de Gessner, intitulé, *la Mort d'Abel*, la tragédie des *Amazones* et la *Colombiade*.

D. A qui dédia-t-elle ce dernier poëme ?

R. Au pape Benoît XIV, qui, pendant le séjour qu'elle fit à Rome, la combla de bontés et d'honneurs.

D. A quel âge madame du Boccage conçut-elle le projet de voyager ?

R. A l'âge de quarante ans.

D. A qui rendit-elle visite en passant à Genève ?

R. A M. de Voltaire, qui lui plaça une couronne de lauriers sur la tête.

D. De quelles personnes la société de madame du Boccage fut-elle composée, quand elle revint à Paris ?

R. De l'élite des savans et des gens de lettres.

D. A quel âge madame du Boccage mourut-elle ?

R. A l'âge de quatre-vingt-douze ans.

D. De quelles académies fut-elle membre ?

R. De celles de Rome, de Bologne, de Padoue, de Lyon et de Rouen.

ANNE DE BOULEYN.

Ne faisons jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Cette sentence, qui devrait être gravée dans tous les cœurs, fut méconnue par celle dont nous allons écrire l'histoire. Elle en fut punie par la mort la plus misérable, et les cendres de l'infortunée reine qu'elle chassa du trône se trouvèrent bien vengées.

Anne de Bouleyn naquit en 1500. Elle eut pour père Thomas de Bouleyn, chevalier et trésorier du cabinet de Henri VIII, roi d'Angleterre, et pour mère Jeanne Clinston. A peine eut-elle atteint l'âge de quinze ans, qu'elle passa en France en qualité de demoiselle d'honneur de la princesse Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui fut mariée à Louis XII.

Le séjour qu'Anne de Bouleyn fit à la cour de France donna de nouveaux charmes aux graces qu'elle avait reçues de la nature. A son retour à Londres, Henri VIII l'ayant aperçue ne put s'empêcher de l'aimer; et le cardinal Wolsey, à qui il fit confidence de son amour,

loin de le détourner d'une passion si funeste, la servit par des vues d'ambition que rien ne saurait excuser.

Le roi, se livrant en aveugle aux perfides conseils de ce lâche courtisan, créa baron le père d'Anne de Bouleyn, et plaça l'objet de ses desirs auprès de la reine Catherine, son épouse, en qualité de demoiselle d'honneur. Il joignit aux brevets qu'il lui envoya une lettre écrite de sa main, dans laquelle il lui fit l'aveu des sentimens qu'il avait conçus pour elle. Anne de Bouleyn communiqua sur-le-champ la lettre du roi à son père, qui, consultant plutôt l'intérêt que l'honneur, engagea sa fille à répondre aux vœux de son souverain.

Catherine pressentit les malheurs qui devaient suivre la réception d'Anne de Bouleyn à sa cour. Elle fit tous ses efforts auprès du roi pour qu'il ôtât à sa rivale l'emploi qu'il lui avait donné. Mais les contrariétés de la reine et la résistance adroite d'Anne de Bouleyn, ne firent qu'accroître l'amour de ce prince. Un jour qu'il demandait à sa belle maîtresse la cause de ses refus opiniâtres, elle lui répondit *que s'il l'aimait tout de bon, il lui était facile de répudier la reine et de l'épouser.* Le roi, au mépris des liens sacrés qui l'unissaient à Catherine, forma le dessein de l'exclure du trône pour y placer son ambitieuse

maîtresse, et le cardinal Wolsey fut encore chargé de demander à la cour de Rome le divorce du roi.

A cette époque, la ville de Londres était désolée par la peste. Le roi eut la cruauté de forcer la reine à rester dans cette ville, tandis qu'il s'était retiré dans une maison de plaisance avec sa maîtresse. Pendant ce temps-là, la demande du divorce avait été faite. Mais le pape, qui venait de voir saccager la capitale de ses états par Charles-Quint, neveu de Catherine, et qui, après un emprisonnement de neuf mois, ne faisait que de recouvrer sa liberté, craignit avec raison d'offenser ce monarque s'il cédait aux desirs de Henri. Sa politique fut donc de gagner du temps; et un des meilleurs moyens d'y parvenir fut d'envoyer en Angleterre un vieux cardinal goutteux qui resta plus de neuf mois pour aller de Rome à Paris.

Dans son impatience, Anne de Bouleyn écrivit à Wolsey les lettres les plus pressantes. Et le roi, accusant ce prélat de ces lenteurs qui le mettaient au désespoir, le priva de ses emplois, de ses bénefices, lui confisqua pour un million de livres sterlings en maisons, meubles et pierreries, et l'exila à Ashéry.

La malheureuse Catherine n'avait pour elle que cette classe d'hommes dont le suffrage est sans doute bien flatteur, mais dont les services

sont ; hélas ! infructueux, les honnêtes gens. Le roi avait pour lui tous les flatteurs, dont le nombre est si grand dans les cours. Fatigué de voir le pape mettre un obstacle à l'accomplissement de ses desirs, il lui envoya en 1530 ambassadeurs sur ambassadeurs. Mais le souverain pontife qui, en couronnant à Boulogne l'empereur Charles-Quint, lui avait promis de ne jamais donner son consentement au divorce demandé, trouva encore le moyen de temporiser. Alors Henri prit le parti d'assembler son parlement : il s'y plaignit hautement de la cour de Rome et de la violation qu'elle faisait des anciens privilèges du royaume. Dans le même temps le clergé tenait aussi son assemblée. Les députés de Cantorbery, que le roi avait eu l'art de gagner, proposèrent de lui donner le nouveau titre de chef et de protecteur de l'église anglicane. Les députés du diocèse d'Yorck furent les seuls qui s'opposèrent à cette proposition. Mais la crainte ou l'intrigue ne tardèrent pas à applanir toutes ces difficultés, et Henri fut proclamé d'une voix unanime, par le clergé, chef et protecteur de l'église d'Angleterre.

Cette première atteinte portée à la puissance du saint père, le clergé anglais crut avoir le droit de prononcer le divorce du roi, et il le prononça en effet. Catherine appela vainement de cette sentence à la cour de Rome. Henri

déclara qu'il n'aurait plus aucun commerce avec elle, et lui enjoignit de choisir, dans ses états, le lieu où elle voulait faire sa résidence.

Cependant l'appel de Catherine donna lieu à beaucoup de démarches politiques. Anne de Bouleyn employa auprès du clergé tous les moyens de séduction dont une femme belle et spirituelle peut être susceptible. Le roi, dans l'intention de la dédommager d'un retard dont son cœur était bien loin d'être coupable, lui donna le marquisat de Pimbroque, un palais superbe et une cour plus nombreuse que celle des autres princesses du sang. Enfin, cédant aux vives sollicitations de François Ier qui le pressait de terminer son divorce, lui promettant de le seconder de tout son pouvoir, il épousa secrètement sa maîtresse. Cet hymen n'eut pour témoins que les personnes les plus affidées au roi et à sa nouvelle épouse.

Quoiqu'on assurât journellement à Henri qu'il devait lui suffire que son mariage avec Catherine fût déclaré nul par tant de canonistes, de théologiens et de synodes, il voulut encore garder quelques ménagemens avec le pape et lui faire de nouvelles propositions. Mais sa nouvelle épouse étant devenue grosse, il se décida à rendre son mariage public. A cet effet, un synode général fut convoqué; et tous les ecclésiastiques du royaume lui ayant

prêté le même serment qu'ils avaient prêté au pape, déclarèrent son mariage avec Catherine de toute nullité. Alors le pape excommunia l'archevêque de Cantorbery et cassa la procédure du clergé anglais. L'ambassadeur de l'empereur proposa aux princes chrétiens de se liguer contre Henri qui venait de violer si ouvertement les droits du saint siège. Mais ce dernier, se moquant de ces menaces, fit publier son mariage à son de trompe. La nouvelle reine fut logée au palais de Wite-Hall, et l'on menaça Catherine de déshériter sa fille Marie si elle ne renonçait pas à la qualité de reine.

Quelques mois après la publication de son mariage, Anne de Bouleyn fut couronnée avec la pompe la plus éclatante; le peuple, partout avide de nouveautés, lui témoigna la joie que lui causait son avènement au trône. Le 8 septembre 1533, elle mit au monde une fille qui fut nommée Élisabeth.

Cependant le pape Paul III lança l'excommunication contre Henri. Aussitôt le roi assembla son parlement, qui ôta au souverain pontife toute l'autorité qu'il avait eue jusqu'alors en Angleterre. Henri en fut revêtu. Mais comme il ne doutait pas que cette démarche ne le brouillât entièrement avec la cour de Rome et avec l'empire, il confisqua tous les biens ecclésiastiques, et fit pendre ceux qui

refusèrent de le reconnaître pour chef de l'église anglicane. Sa vengeance assouvie de ce côté, il la tourna contre Catherine, à qui il enleva la plus grande partie des personnes attachées à son service, et défendit expressément à celles qui restèrent auprès d'elle de l'appeler autrement que *princesse de Galles*. Cette reine infortunée aima mieux se servir plusieurs jours elle-même que d'être privée d'un titre auquel elle n'avait pas renoncé. Le chagrin qu'elle éprouva dérangea sa santé. Elle tomba dangereusement malade. Alors le roi reprit des sentimens plus humains, et ordonna au duc de Suffolk qui la gardait prisonnière de lui fournir tout ce qui pourrait lui être nécessaire.

Malgré le bonheur dont jouissait Anne de Bouleyn, si toutefois on peut le goûter lorsqu'on a tant de reproches à se faire, son cœur était en proie à la plus vive inquiétude. Elle voulait, au préjudice de la princesse Marie, faire déclarer seule héritière sa fille Élisabeth, et ne savait quels moyens elle devait employer pour réussir dans ce dessein. Après s'être mis l'esprit à la torture, elle imagina de supposer une prophétie et vint tout en larmes dire au roi le sujet de sa douleur. Ce monarque, aussi faible que cruel, lui promit non-seulement de déshériter Marie, mais encore de la faire mourir. Cependant il renonça tout-à-coup au dessein qu'il avait eu de l'empoi-

sonner, et se contenta de faire publier qu'Elisabeth était son héritière.

Catherine, minée par les peines cruelles qu'elle avait éprouvées, fut attaquée d'une colique violente et mourut le 3 janvier 1536. Le roi, malgré une lettre pleine de tendresse qu'elle lui adressa deux jours avant sa mort, ne témoigna d'abord aucun regret de sa perte, et la fit enterrer, sans aucune pompe, dans la cathédrale de Pétersborough.

Anne de Bouleyn ne put s'empêcher de faire éclater sa joie, mais elle fut de courte durée; et l'orage qui grondait sur sa tête arrêta, en la frappant, le cours de ses prospérités.

Henri qui, dans les premiers momens, avait paru insensible à la mort de Catherine, donna peu de temps après des larmes à sa mémoire. Il se repentit de l'avoir si cruellement outragée, et ce repentir fit tomber le voile qui couvrait ses yeux. Anne de Bouleyn cessa d'avoir pour lui des charmes, et Jeanne Seymour prit la place qu'elle occupait dans son cœur. La reine ne fut pas long-temps sans s'apercevoir du changement de son époux, et persuadée qu'une des plus grandes causes de son refroidissement était le malheur qu'elle avait eu d'être accouchée deux fois d'un prince mort, elle résolut, à quelque prix que ce fût, de réparer ces accidens de la nature. Elle forma plusieurs intrigues amoureuses. Le roi en fut instruit;

et l'ayant surprise à lancer des regards passionnés sur son frère, le baron de Noris, et à lui jeter son mouchoir, un jour qu'il s'était échauffé à la course, il jura sa perte et la fit mettre au secret à la Tour.

Le même jour de son arrestation il créa un tribunal composé de douze juges, dont le duc de Suffolk, son beau-frère, fut chef et président. Le procès informé, les juges s'assemblèrent dans la Tour, et la reine parut devant eux. Elle fut d'abord déclarée innocente; mais le duc de Suffolk ayant forcé les juges de revenir une seconde fois aux opinions, elle fut condamnée à mort sur l'aveu qu'elle fit qu'elle avait donné sa parole à Noris de l'épouser si le roi venait à mourir. L'échafaud fut dressé dans une cour de la tour, le 19 mai 1536. Avant de marcher au supplice, elle se mit à genoux devant la femme du commandant, et la pria, au nom de Dieu, d'aller trouver la princesse Marie, pour lui demander pardon, de sa part, des déplaisirs qu'elle lui avait donnés et de l'affront qu'elle lui avait fait souffrir. Elle fit la même protestation en public; ensuite elle monta sur l'échafaud. Elle était superbement habillée. Elle protesta de son innocence, et ne se plaignit nullement du roi. Mais s'étant aperçue que quelques dames riaient avec malignité, elle leur dit : *Je meurs reine malgré vous.* Elle fut enterrée dans une cha-

pelle de la tour. Ce qui paraîtra très-surprenant, c'est qu'elle ne dit pas un mot d'Élisabeth sa fille que le roi avait donné ordre de lui mener, si elle demandait à la voir.

Devenue reine, Anne de Bouleyn fut-elle coupable, ou ne fut-elle qu'imprudente ? C'est ce qu'il est impossible de savoir positivement. Mais si l'ambition ne l'eût pas portée à sortir du rang où le sort l'avait placée, si elle n'eût pas abusé de l'empire qu'elle avait sur Henri pour en faire un époux perfide, un père dénaturé, sa fin n'eût certainement pas été si tragique, et l'on ne pourrait, dans cette hypothèse, s'empêcher de verser quelques larmes sur son tombeau.

LEÇON.

Demande. En quelle année Anne de Bouleyn naquit-elle ?

Réponse. En 1500.

D. De qui était-elle fille ?

R. De Thomas de Bouleyn, chevalier et trésorier du cabinet d'Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Jeanne Clinston.

D. Que fit-elle quand elle eut atteint l'âge de quinze ans ?

R. Elle passa en France en qualité de dame d'honneur de la princesse Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui fut mariée à Louis XII.

D. Séjourna-t-elle toujours en France ?

R. Non. Elle retourna à Londres, où le roi Henri VIII l'ayant aperçue, ne put se défendre de l'aimer.

D. Répondit-elle à l'amour de son souverain ?

R. Elle profita de l'empire qu'elle avait sur lui pour l'engager à répudier sa femme Catherine et à l'épouser secrètement.

D. Ce mariage resta-t-il toujours secret ?

R. Non. Anne de Bouleyn étant devenue grosse, le roi rendit son hymen public, et bientôt après il fit couronner avec la pompe la plus éclatante sa nouvelle épouse.

D. Que devint Catherine ?

R. Après avoir fait tout ce qui dépendait d'elle pour que son divorce ne fût pas prononcé, elle se retira à More, où elle mourut de chagrin.

D. Henri VIII fut-il sensible à sa perte ?

R. Dans les premiers momens il en fut peu touché ; mais peu de temps après il se repentit des mauvais traitemens qu'il lui avait fait essuyer, et ce repentir fit le plus grand tort à Anne de Bouleyn dans son esprit.

D. Quelle fut la conduite d'Anne de Bouleyn

lorsqu'elle s'aperçut du changement de son époux ?

R. Elle eut plusieurs intrigues amoureuses que le roi découvrit, et qui le rendirent si furieux qu'il la fit mettre au secret à la tour, et créa un tribunal de douze juges pour lui faire son procès.

D. Le jugement lui fut-il funeste ?

R. Oui. Et quoiqu'après un premier examen elle eût été déclarée innocente, le duc de Suffolk força les juges à revenir une seconde fois aux opinions, et elle fut condamnée à mort.

D. Montra-t-elle de la fermeté dans ses derniers momens ?

R. Elle protesta de son innocence, sans se plaindre du roi qui avait ordonné sa mort, et se contenta de répondre à quelques dames qui riaient avec malignité : *Je meurs reine malgré vous*.

D. En quelle année se passa cette terrible catastrophe ?

R. En 1536, le 19 mai.

Mme. DE SAINT-ONGE.

Louise-Geneviève Gillot de Saint-Onge naquit à Paris en 1650. Elle était fille de Pierre Gillot de Beaucour et de Geneviève Gomez de Vasconcellos, connue par divers ouvrages, entr'autres par *l'Arioste moderne*, qui n'est autre chose qu'un abrégé de *Roland furieux*. Madame Gillot ne négligea rien pour donner une excellente éducation à sa fille et pour cultiver les heureuses dispositions qu'elle montrait peur les belles-lettres.

Mademoiselle Gillot épousa un avocat au parlement de Paris, nommé Saint-Onge, homme plein de mérite et d'érudition. Comme elle était originaire de Portugal, elle fit un ouvrage intitulé *l'Histoire secrète de dom Antoine de Portugal*, histoire qu'elle prétendit avoir tiré d'un manuscrit trouvé dans les papiers de son grand-père. Mais quoique cet ouvrage porte par-tout un caractère de vérité, il est tellement contredit par toutes les histoires de Portugal et d'Espagne, qu'il est impossible d'y ajouter aucune croyance.

Madame de Saint-Onge fit représenter en 1693, sur le théâtre de l'Opéra, *Didon*, et l'année suivante, *Circé*. Elle composa ensuite

le *Ballet des Saisons*, et deux comédies intitulées *l'Intrigue des Concerts*; et *Griselde*, ou *la princesse de Saluces*, lesquelles n'ont point été représentées. Nous allons citer quelques passages de ces différens ouvrages.

Didon et Énée sont sur le point d'aller au temple de l'hymen pour unir leurs destinées; mais l'arrivée d'Iarbe, roi de Gétulie, retarde cette auguste cérémonie. Ce prince adresse ses plaintes à Jupiter, et implore son secours contre son rival. Le Dieu, la foudre à la main, paraît sur un nuage, et ordonne aux divinités des bois de calmer, par leurs chants, la douleur de son fils. Cependant Iarbe rencontre Énée, et veut lui percer le sein. Mais Vénus, qui protège le prince troyen, le dérobe à la fureur d'Iarbe, en le cachant dans un nuage, puis elle dit au roi de Gétulie :

Arrête, Vénus te l'ordonne.
Si tu n'as pas le secret de charmer,
Contre mon fils faut-il t'armer?
Ce n'est point aux rivaux à qui l'on doit s'en prendre,
Quand on n'est pas aimé d'une ingrate beauté :
Pour la toucher on doit tout entreprendre,
Employer la constance et la fidélité :
Les soins, les soupirs et les larmes
Sont les armes
Dont il faut se servir pour devenir heureux ;
Les soins, les soupirs et les larmes
Sont les armes
Qui vous font triompher dans l'empire amoureux.

Dans l'intention de s'instruire de la fidélité

d'Énée, Didon se rend dans la grotte d'une magicienne. Les démons et les furies lui annoncent ainsi le malheur qui la menace :

Dans nos gouffres affreux,
Parmi les feux,
Les tourmens effroyables,
Nous sommes moins misérables
Qu'un cœur dans l'empire amoureux :
Dans les enfers sans cesse on nous tourmente,
C'est un horrible séjour ;
Mais notre chaîne est encor moins pesante
Que la chaîne de l'Amour.

Didon apprend bientôt le dessein qu'Énée a de la quitter. Mais ses larmes, son désespoir font changer de résolution à son trop faible amant, qui lui jure de nouveau un amour éternel. Les fêtes, les jeux recommencent ; un grand coup de tonnerre les interrompt. Didon se sauve avec toute sa cour ; mais Énée qui veut la suivre est arrêté par Mercure, qui lui ordonne d'abandonner à l'instant Carthage. Énée obéit. Didon apprend son départ, et, se livrant à toute sa douleur, ordonne un sacrifice pour brûler les dépouilles du parjure qui la délaisse. Le sacrifice est prêt, et Didon va mettre le feu au bûcher lorsque l'ombre de son époux paraît et lui commande de mourir. Aussitôt elle se perce d'un poignard, en disant :

Perçons au moins son image,
Puisqu'elle est encor dans mon cœur.

Passons maintenant à Circé.

Circé, fille du Soleil, veuve du roi des Sarmates et grande magicienne, retient dans son palais Ulysse. Ses compagnons le sollicitent sans cesse en secret de hâter son départ. Mais l'un d'eux, nommé Elphénor, dans la crainte d'être séparé d'Astérie, nymphe de la déesse, qu'il aime, sans en être payé de retour, trahit ses compagnons et révèle à Circé leurs instances auprès d'Ulysse. La déesse irritée, malgré les prières de son amant, transforme les Grecs en plusieurs sortes de monstres, à l'exception d'Elphénor. A cette triste métamorphose succède un jardin délicieux, dans lequel des amans fortunés chantent leurs plaisirs.

Cependant Astérie, devenue sensible pour Polite, prince grec de la suite d'Ulysse, se rend dans le temple de l'Amour et fait confidence au dieu de sa défaite. Elphénor survient, veut entretenir Astérie de sa tendresse; ses vœux sont encore rejetés. Il soupçonne un rival, se livre aux transports de sa colère, et devient furieux lorsqu'il apprend que Circé, fléchie par les larmes d'Ulysse, a remis ses compagnons dans leur état naturel. Ces derniers rendent grâces à l'Amour, comme à l'auteur de leur délivrance. Ce dieu, assis sur un nuage éclatant, reçoit leurs vœux et leur promet le sort le plus heureux. Mais les paroles qu'il adresse à Circé offrent deux sens, dont le véritable doit lui

présager son malheur. Ulysse, forcé de feindre de l'amour pour Circé, tandis qu'il n'a pour elle que de l'indifférence et qu'il ne pense qu'à sa chère Éolie, fille du dieu des Vents et reine de Lipare, se trouve dans le plus grand embarras.

Éolie, entraînée par ses sentimens pour Ulysse, arrive, sans le savoir, dans l'île de Circé. Mais sitôt qu'elle est dans cette île funeste, elle implore le secours des Aquilons. Minerve paraît, lui promet son assistance, et, dans l'instant, elle lui fait voir Ulysse endormi dans un lieu rempli de rochers et d'arbres qui conservent encore quelques figures d'hommes; ce sont autant d'amans malheureux que Circé a métamorphosés lorsqu'elle a cessé de les aimer. Des songes funestes et des songes agréables voltigent à l'entour d'Ulysse; enfin, tout ce qui s'offre à son imagination tend à le déterminer à quitter Circé. Il se réveille plein de cette idée : quelle est sa joie, lorsqu'il reconnaît Éolie? Pendant ce temps-là Elphénor, désespéré des rigueurs d'Astérie, a révélé à Circé l'amour d'Ulysse pour Éolie. La magicienne lui promet, pour récompense, la main de la nymphe qu'il adore; mais celle-ci ne l'envisage qu'avec horreur, et le réduit, à force de mépris, à se donner la mort. Circé lui fait élever un tombeau par quatre démons; et, évoquant bientôt toutes les divinités infer-

nales, elle ordonne à la Fureur et aux Euménides de poursuivre Ulysse, tandis que des démons transformés en nymphes arrêtent, par leurs charmes, la jeune Éolie. Enfin, Mercure descend du ciel et donne à la reine de Lipare une fleur merveilleuse, avec laquelle elle rompt tous les enchantemens. Ulysse et ses compagnons s'embarquent. Astérie suit son amant, et Circé exhale ainsi sa rage :

Dieux cruels, injustes dieux,
Devez-vous employer votre pouvoir suprême
Pour m'empêcher d'arrêter en ces lieux
Un volage que j'aime?
Est-ce pour les perfides cœurs
Que vous réservez vos faveurs?
Je ne me connais plus moi-même:
Ulysse m'abandonne et me manque de foi;
Jusque dans les enfers tout est changé pour moi.
Demeure, ingrat; ne crains pas ma vengeance;
Mon cœur, encor plus tendre qu'irrité,
Trouve ton infidélité
Moins cruelle que ton absence.

Traître, rien n'arrête tes pas:
Du moins si la pitié ne te ramène pas,
Reviens pour jouir de ma peine;
Que la cruauté te ramène;
Viens me voir succomber à ma vive douleur:
Le spectacle est charmant pour ton perfide cœur.
Que le ciel en courroux s'arme contre la terre!
Puisqu'Ulysse a changé, que tout change en ces lieux;
Que tous les élémens se déclarent la guerre!
Servez, arbres, rochers, mes transports furieux.

Aussitôt le tonnerre éclate : les rochers se

renversent, comblent le port, et des gouffres vomissant des flammes prennent leurs places.

Nous allons maintenant faire connaître le style de madame de Saint-Onge dans la comédie. C'est la première scène de *Griselde*, ou *la Princesse de Saluces*.

GRISELDE *à Isabelle.*

Je l'avoue, il est vrai, j'aime la solitude,
Elle cache mon trouble et mon inquiétude:
Je ne suis point sensible aux grandeurs de la cour;
Je fuis également le grand monde et le jour.
Je vous parle, madame, avec pleine franchise;
De l'état où je suis vous serez moins surprise,
Lorsque vous apprendrez l'excès de mes malheurs.

ISABELLE.

Que je ressens d'ennui de voir couler vos pleurs,
Madame! je voudrais qu'il fût en ma puissance
De calmer de vos maux l'extrême violence.
Ma tendresse pour vous augmente à tous momens;
Jugez-en par mes soins et mes empressemens.

GRISELDE.

Vous flattez ma douleur, votre amitié m'est chère;
Mais, princesse, mon sort est de cesser de plaire;
De votre oncle autrefois je possédais le cœur;
Il ne me fait plus voir que mépris, que rigueur;
Le fidèle récit de ma triste aventure
Vous fera concevoir les peines que j'endure:
Quand je vis ce héros pour la première fois,
Il s'était, en chassant, égaré dans le bois;
Que de trouble secret mon ame fut émue
Dans le fatal instant qu'il s'offrit à ma vue!

Je voulus l'éviter; mais, hélas! par malheur
La douceur de sa voix dissipa ma frayeur;
Arrêtez, me dit-il, trop aimable bergère,
La chasse m'a conduit dans ce bois solitaire!
Je n'en saurais, sans vous, démêler les détours;
Votre prince a besoin de ce petit secours,
Demeurez un moment, c'est lui qui vous en presse:
Je reviens, et d'abord pour lui je m'intéresse,
Et, lui servant de guide au fond de la forêt,
Je lui montre un chemin qui mène à son palais.
L'amour, qui me prépare une peine cruelle,
Lui trace de ce bois une route fidèle;
Il lui marque si bien jusqu'aux moindres détours,
Que ce prince amoureux y revient tous les jours.
Que ces feux en ce temps avaient de violence!
L'amour sut réparer la cruelle distance
Que le bizarre sort avait mise entre nous:
Enfin j'eus le plaisir de le voir mon époux.
Ce plaisir enchanteur, hélas! ne dura guère;
La princesse eut regret de n'être plus bergère;
L'hymen, en m'élevant au faîte des grandeurs,
M'ôta de mon amant les plus vives ardeurs.
Ciel! quel supplice affreux de cesser d'être aimée,
Lorsqu'à cette douceur on est accoutumée!

. . . .
. . . .

J'avais de notre hymen une fille pour gage,
Elle serait, madame, à-présent de votre âge;
Ce prince, en me l'ôtant, fit voir sa dureté:
Vous n'avez point, dit-il, cette noble fierté,
Ni ces beaux sentimens qu'il faut avec adresse
Faire entrer dans le cœur d'une jeune princesse.
Non, celle que de vous l'hymen m'a fait avoir,
Ne connaîtrait jamais son rang ni son devoir
Si je vous la laissais: et je veux qu'à Florence
La duchesse ma sœur élève son enfance:
Ah! seigneur, est-il temps de donner des leçons
Aux enfans qui n'ont vu qu'à peine deux saisons?

M'écriai-je en laissant couler de tristes larmes;
Mais pour lui ma douleur n'eut que de faibles armes;
Il me fit arracher cet enfant de mes bras;
Et quelques jours après on m'apprit son trépas;
Un si cruel malheur m'ôta toute espérance.

Nous n'entreprendrons pas de donner l'analyse de cette pièce dont le sujet est pitoyable, et nous terminerons la citation des ouvrages de madame de Saint-Onge, par une ballade et un madrigal.

BALLADE.

Quand un amant fidèle et tendre
Nous sert et s'attache à nos pas,
Pourquoi chercher à se défendre?
Qu'on est sotte de n'aimer pas!

Mais quand on voit un infidèle,
Qu'on peut aisément enflammer,
Qui voltige de belle en belle,
Ah! que l'on est sotte d'aimer!

Quand on peut former une chaîne
Sans chagrin et sans embarras,
Quand l'amour n'a rien qui nous gêne,
Qu'on est sotte de n'aimer pas!

Mais pour peu que l'on ait à craindre
Qu'on puisse cesser de charmer,
Ou qu'un berger n'ait l'art de feindre,
Ah! que l'on est sotte d'aimer!

Au temps de l'aimable jeunesse,
Où l'on brille de mille appas,
Lorsqu'à nous plaire tout s'empresse,
Qu'on est sotte de n'aimer pas!

Quand un amant, sans la constance,
Croit avoir droit de nous charmer;
S'il faut payer ses soins d'avance,
Ah! que l'on est sotte d'aimer!

ENVOI.

L'amour paraît le doux partage
Des bergères dans le bel âge;
Aux jeunes cœurs il dit tout bas,
Qu'on est sotte de n'aimer pas?

Mais nous tient-il sous son empire
Il se plaît à nous alarmer;
Et malgré tout ce qu'on peut dire:
Ah! que l'on est sotte d'aimer!

MADRIGAL

Sur un bel enfant qui n'avait qu'un œil, et dont la mère, qui était très-belle, avait la même disgrace.

Tu ne viens, bel enfant, que de paraître au jour,
Tu ne sais pas encor le prix de la lumière;
Fais présent de ton œil à ta charmante mère,
Elle sera Vénus et tu seras l'Amour.

La vie de madame de Saint-Onge n'offre aucunes particularités. Elle est morte à Paris, le 24 mars 1718, à l'âge de soixante-huit ans.

LEÇON.

Demande. Ou madame de Saint-Onge est-elle née ?

Réponse. A Paris.

D. En quelle année ?

R. En 1650.

D. De qui était-fille ?

R. De Pierre Gillot de Beaucour, et de Geneviève Gomez de Vasconcellos.

D. Quels sont les ouvrages de madame de Saint-Onge ?

R. *L'Histoire secrète de dom Antoine de Portugal*, les opéra de *Didon* et de *Circé*; *le Ballet des Saisons*, et deux comédies : *l'Intrigue des Concerts* et *Griselde*, ou *la Princesse de Saluces*.

D. Dans quelle ville, en quelle année et à quel âge madame de Saint-Onge est-elle morte ?

R. A Paris, en 1718, à l'âge de soixante-huit ans.

BLANCHE DE CASTILLE.

Blanche de Castille naquit en 1169. Son père Alphonse, roi de Castille, fut surnommé *le Noble*, pour sa magnificence et ses libéralités, et *le Bon*, à cause de ses autres vertus. Sa mère se nommait Éléonore, et était fille de Henri Ier, roi d'Angleterre. Éléonore ne négligea rien pour donner à sa fille une éducation qui pût la rendre digne du rang qui lui était destiné. Les heureuses dispositions de Blanche lui firent rencontrer peu de difficultés ; et cette princesse, surpassant les espérances de sa mère, fut choisie, à l'âge de quinze ans, pour être le sceau d'une paix durable entre la France et l'Angleterre, en devenant la femme du prince Louis de France, fils de Philippe-Auguste.

Les charmes de Blanche, son esprit et ses autres éminentes qualités, ne manquèrent pas de faire une grande sensation à la cour de France. Tout le monde s'étonna de voir une princesse encore si jeune digne de servir de modèle aux autres têtes couronnées. Aussi, de tous les époux, Louis fut le plus tendre et le plus heureux. Les fruits de son hymen avec ce

prince, furent d'abord une fille et deux fils, dont l'un, nommé Philippe, mourut en bas âge, et l'autre fut Saint-Louis. Elle mit au monde ce dernier le 25 avril 1215, au château de Poissy, où elle donna une bien grande preuve de sa piété; car, ayant remarqué qu'on ne sonnait plus les cloches de la paroisse de peur de l'incommoder, elle se fit transporter dans un autre lieu, nommé depuis ce temps-là *la Grange aux Dames*.

Cependant les Anglais secouèrent le joug de leur roi Jean; et Louis, que son mariage avec Blanche avait rendu neveu du roi d'Angleterre, fut appelé par la nation pour venir occuper le trône. A la vérité, il ne régna que quinze mois, la mort de Jean Sans-Terre ayant mis ses enfans dans le cas d'être rappelés. Mais il est certain qu'il eut des droits mieux fondés sur le royaume d'Angleterre que ceux que les monarques anglais ont si long-temps prétendu avoir sur la couronne de France, et dont ils se faisaient encore une vaine parade avant la révolution qui a changé le gouvernement de ce dernier royaume.

Philippe-Auguste ayant terminé sa carrière, Louis VIII monta sur le trône, le 14 juillet 1523, et se fit sacrer avec la reine son épouse le jour de l'Assomption. Le règne de ce prince, qui ne dura que trois ans, n'en fut pas moins très-glorieux et très-utile à la France. Lorsqu'il

sentit approcher sa dernière heure, il fit un acte par lequel il déclara Blanche régente du royaume et tutrice de son fils. Cette princesse justifia bien, par la sagesse de sa conduite, le choix de son auguste époux, et fut, malgré le malheur des temps, le plus ferme appui de la monarchie.

Après avoir donné à ses états une forme de gouvernement capable d'assurer le bonheur de ses sujets, Blanche s'occupa de l'éducation de son fils, âgé alors de douze ans, et crut qu'elle ne pouvait mieux faire que de le mettre entre les mains du connétable de Montmorenci, l'homme de France le plus recommandable par son courage et ses vertus. Ensuite elle pensa au sacre et au couronnement du jeune roi. Mais cette cérémonie, à laquelle les princes, les seigneurs, les officiers et les prélats du royaume furent invités, manifesta la mauvaise intention de plusieurs des principaux vassaux de la couronne, qui demandèrent que Blanche, en qualité d'étrangère, donnât caution de la tutelle de son fils. Blanche fut avertie que le duc de Bretagne, un des chefs de cette espèce de ligue, faisait des préparatifs de guerre; mais cela ne l'empêcha pas de partir avec son fils pour Reims, où il fut sacré par Jacques de Basoches, archevêque de cette ville.

La cérémonie faite, Blanche rassembla ses

troupes, et se disposa à marcher avec son fils en Bretagne, afin d'y punir les rebelles. Pendant ce temps-là, Thibault leva en Champagne l'étendard de la révolte ; mais il fut bientôt forcé de demander la paix. Employant tour-à-tour le courage et la politique, Blanche vint à bout d'appaiser ces premiers troubles, et de faire signer dans la ville de Vendôme un traité de réconciliation. Après cela elle revint à Paris avec toute sa cour, pour y passer les fêtes de Pâques.

Plusieurs factieux, infidèles au serment de fidélité qu'ils avaient fait au roi et à la reine, reprirent les armes. Mais Thibault, loin de suivre cet exemple odieux, resta attaché au parti de la reine, et la servit en déjouant tous les plans des rebelles, avec lesquels il se réunit dans ce dessein. Ce fut à cette ruse que Blanche dut ses succès, et qu'elle eut le bonheur d'éviter une embuscade qui lui fut tendue sur la route d'Orléans.

Peu-à-peu tout se pacifia, et bientôt il ne resta plus de rebelles que Raimond, comte de Toulouse, et les albigeois, dont il était le chef et le protecteur. C'est vainement que Philippe-Auguste et Louis VIII, son successeur, avaient essayé de renverser cette hérésie monstrueuse. Un tel honneur était réservé à notre illustre régente. Les troupes royales, sous les ordres d'Imbert de Beaujeu, repoussèrent Rai-

mond jusque dans Toulouse, et ce prince eût été perdu, si une politique douce, raisonnable et conforme à une religion qui ordonne expressément le pardon des offenses, n'eût porté la reine à user de clémence à son égard. Cette générosité, qui lui gagna le cœur des hérétiques, la servit bien mieux qu'un acte de rigueur qui les aurait peut-être encore aliénés davantage. Ils reconnurent leur erreur, y renoncèrent, et le comte de Toulouse, suivi de ses vassaux, après être venu se jeter aux genoux de son souverain, abjura nuds pieds, et en chemise, dans l'église de Notre-Dame, l'hérésie dont il s'était si long-temps fait gloire d'être chef.

Les succès constans de Blanche ne firent qu'exciter la jalousie des grands du royaume. Ils murmurèrent d'abord, et finirent ensuite par se plaindre hautement de ce que la reine exerçait un pouvoir trop absolu pour une étrangère, et de ce qu'elle agissait sans consulter les princes et les proches parens du roi. Ils convinrent ensemble que le duc de Bretagne prendrait seul les armes; mais qu'eux, ayant l'air d'être du parti du roi, ne viendraient à son secours qu'accompagnés de deux cavaliers, et le mettraient par-là dans l'impossibilité de résister à l'armée supérieure du duc. La reine dut encore à Thibault la découverte de cette conjuration. Elle en rompit le fil; et les re-

belles déconcertés, n'eurent que le temps de se retirer auprès du duc de Bretagne.

Un des plus grands chagrins de Blanche était de voir parmi les mécontens, Robert, comte de Dreux, premier prince du sang, le brave Enguerrand, sire de Couci, et le comte de Boulogne, frère de Louis VIII. Dans des circonstances aussi critiques, elle eut besoin de toute sa prudence; et ce fut l'usage qu'elle en sut faire qui empêcha la ruine totale du royaume. A force de négociations, d'activité, et à la faveur de quelques avantages que remportèrent ses troupes, la paix se rétablit entre le roi et les seigneurs, à l'exception du duc de Bretagne, qui ne mit bas les armes, que lorsqu'il se vit dépouillé d'une partie de ses états. Blanche eut encore la générosité de les lui rendre, mais en prenant toutefois ses précautions pour l'avenir.

Les dernières années de la régence de Blanche furent consacrées à la justice et à la piété. Mais dès que Louis eut atteint sa vingt-unième année, elle lui remit les rènes de l'empire, qu'il conserva jusqu'en 1248, époque à laquelle il partit pour la Terre-Sainte, malgré tout ce qu'elle fit pour le détourner d'une aussi folle entreprise.

Blanche qui, depuis la majorité de Louis, avait toujours suivi des yeux le timon de l'empire, n'eut pas de peine à reprendre le ma-

niement des affaires. Tous ses soins eurent pour but principal d'empêcher les guerres intérieures et extérieures, et de se mettre à même de fournir aux dépenses considérables qu'occasionnait l'expédition de son fils. Mais sa vie ne fut plus qu'un tissu d'inquiétudes et de peines : car, soit que Louis vainquît les infidèles, soit qu'il en fût battu, les nouvelles qu'elle recevait d'Égypte n'en étaient pas moins affligeantes, puisque dans les deux cas, elle avait toujours à regretter la fleur des guerriers que la mort moissonnait. D'après le tableau que nous venons de faire de la situation de son ame, on peut concevoir la douleur qu'elle ressentit lorsqu'elle apprit que Louis et les princes avaient été faits prisonniers. Son désespoir fut si grand que sa santé s'en trouva altérée, et que depuis ce moment elle fut toujours languissante. Cependant elle ne se laissa point abattre ; et, redoublant de soins pour la prospérité de la France, elle s'empressa de ramasser les sommes nécessaires pour la rançon des augustes prisonniers.

L'arrivée des comtes d'Anjou et de Poitiers, frères du roi, lui causa la plus vive joie. Mais elle fit place à la peine, lorsqu'ils lui firent part de la résolution de Louis de ne pas revenir en France, qu'il n'eût rétabli les affaires des chrétiens, et regagné sur les Sarrazins les avantages qu'il avait perdus. Cependant elle

obéit aux ordres du roi, qui lui demandait encore des hommes et de l'argent.

L'inquiétude et le chagrin ayant achevé de porter le désordre dans sa santé, ses médecins lui conseillèrent de changer d'air. Elle quitta Paris, et choisit pour sa résidence Melun, où elle passa l'été et l'automne de 1253. Une fièvre lente et continue y consuma ses forces; mais, avant leur dernier épuisement, elle voulut retourner à Paris; et ce fut dans cette ville qu'elle rendit le dernier soupir, le jour de Saint-André. Elle fut inhumée dans l'abbaye de Maubuisson, où son corps fut porté par les principaux seigneurs de la cour.

Cette princesse, vrai modèle de douceur, de sagesse et de piété, mérite un rang distingué parmi les femmes célèbres. Elle est une preuve bien consolante pour l'humanité, que la vengeance et les crimes ne sont pas nécessaires aux gouvernans, et que la clémence les rapproche bien plus de la Divinité, dont ils sont l'image vivante sur la terre.

LEÇON.

DEMANDE. En quelle année Blanche de Castille est-elle née ?

RÉPONSE. En 1169.

D. De qui était-elle fille ?

R. D'Alphonse, roi de Castille, et d'Éléonore, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre.

D. A quel âge cette princesse fut-elle mariée, et qui épousa-t-elle ?

R. Elle fut mariée à quinze ans, au prince Louis de France, fils de Philippe Auguste, qui succéda à son père sous le nom de Louis VIII.

D. Eut-elle plusieurs enfans ?

R. Elle en eut onze, du nombre desquels fut saint Louis.

D. Que fit-elle après la mort de son époux ?

R. Elle eut la régence du royaume, et vint à bout de calmer, par son courage et sa prudence, les troubles qui s'élevèrent pendant la minorité de son fils.

D. A quel âge lui remit-elle les rênes du gouvernement ?

R. Dès qu'il eut atteint sa vingt-unième année.

D. N'eut-elle pas occasion de les reprendre ?

R. Oui : saint Louis étant parti pour la

Terre-Sainte, elle se mit une seconde fois à la tête des affaires.

D. L'expédition de saint Louis ne lui donna-t-elle pas beaucoup d'inquiétudes?

R. Oui : et lorsqu'elle apprit sa captivité, ce fut pour elle le coup de la mort. De ce moment sa santé devint languissante, et une fièvre lente consuma ses forces.

D. Où mourut-elle, en quelle année, et à quel âge?

R. A Paris, en 1253, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

D. Où fut-elle inhumée?

R. Dans l'abbaye de Maubuisson, où son corps fut porté par les principaux seigneurs de la cour.

D. Par quoi cette princesse s'est-elle rendue particulièrement recommandable?

R. Par sa douceur, sa sagesse, sa clémence et sa piété.

Mme. DE FONTAINES.

Madame la comtesse de Fontaines était fille du marquis de Givri, commandant de Metz. Elle épousa M. le comte de Fontaines, dont elle eut deux enfans. N'ayant rien pu apprendre d'intéressant sur les évènemens de sa vie, nous nous bornerons à donner l'analyse de deux petits romans qu'elle publia, intitulés *Aménophis* et *la Comtesse de Savoie*. Ces deux productions ingénieuses lui firent beaucoup d'honneur, et la dernière lui mérita un éloge en vers de M. de Voltaire, que nous citerons plus bas.

Le prince Aménophis, fils de la reine de Libye, était insensible aux plaisirs de la cour et passait des jours entiers dans les forêts à poursuivre les bêtes féroces. Un soir que, plein de ses tristes pensées, il se promenait sur le bord de la mer, il aperçut sur le rivage un homme que les débris d'un vaisseau venaient d'y jeter. Il s'approche, remarque que cet infortuné respire encore, et s'empresse de lui prodiguer ses secours. Dès que l'étranger eut repris ses sens, il le conduisit dans une de ses maisons de campagne, et apprit de lui qu'il se nommait Ménécrate et était fils du roi de l'île du Soleil, détrôné depuis peu par Philo-

coris, grand-prêtre du temple du Soleil. Ce rebelle, abusant de son autorité et de son éloquence, était venu à bout de faire soulever les insulaires contre leur souverain, et, s'étant mis à leur tête, avait fait passer au fil de l'épée le monarque et toute sa famille. Ménécrate seul, échappé à la mort, avait été élevé secrètement par un sujet fidèle de son père, et, parvenu à l'âge de raison, avait quitté l'île du Soleil pour aller chercher des vengeurs. Il retournait dans sa patrie sur des vaisseaux que le roi de Chypre lui avait fournis, lorsqu'une horrible tempête avait submergé sa flotte et l'avait jeté sur le rivage, où il avait été recueilli par le prince Aménophis.

Le récit de cette histoire tira Aménophis de sa rêverie; et les malheurs de Ménécrate lui inspirant pour lui la plus tendre amitié, il conçut le dessein de le rétablir sur le trône de son père. En conséquence, il s'assure de deux cents jeunes Libiens, fait équiper un vaisseau, s'embarque avec son ami, et fait voile vers l'île du Soleil. Dès qu'il eut pris terre, il disperse sa petite troupe et convient d'un signal auquel tout le monde doit se rassembler. Les deux princes se rendent aussitôt chez Chrisotas, le même qui avait sauvé et élevé Ménécrate, et prennent avec lui toutes les mesures pour faire réussir leur projet.

Pendant que Chrisotas s'occupait de réveiller le zèle des anciens serviteurs du père de Ménécrate, Aménophis, reprenant ses goûts pour la solitude, s'enfonçait, avec imprudence, dans les forêts les plus épaisses. Un jour il s'égara et se trouva près d'un vaste enclos qui piqua sa curiosité. Il fait le tour des murailles, et aperçoit enfin une porte entr'ouverte. Il la pousse; un jardin délicieux s'offre à ses regards. Il y entre; et après avoir parcouru plusieurs bosquets composés d'arbres les plus odoriférans, il se trouve dans une salle d'orangers, où, sur un gazon verd et semé de fleurs, entre quatre myrtes qui formaient une espèce de lit, il voit une jeune beauté endormie. Il la considérait avec admiration, lorsqu'une esclave lui dit à voix basse : « Téméraire! ignorez-vous où vous êtes, et que la » mort est le prix d'une telle hardiesse? » Puis l'ayant fait sortir de la salle des orangers, elle ajouta : « Apprenez-moi qui vous a ouvert l'entrée de ces lieux? Je vois que vous » êtes étranger, et j'ai pitié du péril où votre » imprudence vous a fait tomber. » Aménophis s'empressa de satisfaire l'esclave sur les questions qu'elle venait de lui faire, et la pria ensuite de lui dire si la beauté qu'il venait de voir était une femme du souverain pontife. L'esclave lui apprit que c'était une étrangère enlevée par des pirates, et vendue

au grand-prêtre, qui en était devenu éperduement amoureux.

Aménophis aurait bien desiré en savoir davantage ; mais l'esclave craignant d'être surprise avec un étranger, l'engagea à se retirer. Il obéit. Plein de l'image de la belle dormeuse, il ne songea plus qu'aux moyens de la revoir ; et pour y réussir, il raconta son aventure à un de ses amis, nommé Anaxaras. Celui-ci lui promit de tout tenter pour avoir un entretien avec l'esclave du jardin. Il y réussit, et obtint d'elle que le jour de la fête du Soleil, qui n'était pas éloigné, elle placerait Aménophis dans le temple, en un lieu d'où il pourrait considérer l'objet de son amour. Comment peindre l'impatience avec laquelle le prince Libyen attendit ce jour fortuné ? Il arriva ; et Cléorise (c'est le nom de la belle étrangère) ressentit, à la vue d'Aménophis, le sentiment qu'elle lui avait inspiré. L'esclave séduite par les prières et les promesses du prince, lui ménagea une entrevue avec Cléorise, dans une des galeries du palais où elle avait coutume de se promener une partie de la nuit.

Cette galerie était ornée de statues qui représentaient d'un côté les héros de la Grèce, et de l'autre les grands princes qui avaient gouverné les Perses depuis Cyrus. Mais les statues de Diomède et d'Artaxerce manquaient; leurs places étaient seulement préparées. C'est

là que l'ingénieuse esclave avait imaginé de placer Aménophis et son ami, l'un couvert d'armes grecques, et l'autre d'armes persiques.

Tout se trouva si bien disposé que Cléorise vint, sans aucune défiance, se promener dans la galerie. Mais quel fut son effroi, lorsqu'elle vit une de ces statues se remuer, et qu'elle l'entendit qu'elle lui adressait la parole ! Elle jeta des cris épouvantables qui furent entendus dans tout le palais et qui y portèrent le trouble et la confusion. Le grand-prêtre, averti de ce qui se passait, accourut et ordonna à ses gardes de se saisir de la prétendue statue ; mais Aménophis, transporté de jalousie et de colère, se précipite au milieu des gardes et s'efforce de se faire jour jusqu'à son rival. Pendant ce temps-là Anaxaras, qui avait appelé les Libyens placés en embuscade à l'entrée de la galerie, les amène au secours du prince. Le combat s'engage entr'eux et la garde du grand-prêtre. Chrisotas et Ménécrate, informés du danger de leur ami, soulèvent le peuple. C'est en vain que le grand-prêtre veut faire résistance ; sa garde est dispersée, et il périt lui-même de la main d'Aménophis.

Le prince Libyen croyait toucher au bonheur, et cherchait par-tout la belle Cléorise pour lui offrir son cœur et sa main. Mais, ô douleur ! il apprend que, pendant le désordre qui régnait dans le palais, deux ou trois hommes

armés, à la tête desquels était un vieillard respectable, l'avaient conduite par une porte secrète vers le rivage de la mer.

Son inquiétude et son désespoir sont inexprimables. Pour les calmer, il demande à son ami Ménécrate, qui était remonté sur le trône, un vaisseau pour le conduire, avec ses Libyens, en Crète, où il savait que Cléorise était allée rejoindre son père, nommé Arimante, le premier d'une des républiques de cette île. Il s'embarque, et son vaisseau va échouer contre un écueil, où celui que conduisait Cléorise venait aussi de faire naufrage. Ivre d'amour et de joie, il tombe aux genoux de sa belle maîtresse, qui le supplie de se retirer et le fait résoudre à ne la revoir que dans sa patrie. Amant tendre et soumis, il se rembarque et arrive en Crète où Cléonise l'avait devancé de quelques jours. Il va demander, et croit obtenir le prix de tant d'amour, lorsque des ambassadeurs de l'île de Chypre viennent demander du secours aux Crétois contre un sujet rebelle qui veut détrôner son souverain. Aussitôt Aménophis part avec ses Libyens, arrive en Chypre et tue de sa main l'usurpateur. Le prince à qui son courage vient de conserver la couronne est un vieillard qui, par reconnaissance, veut lui donner sa fille en mariage; et cette princesse se trouve précisément être la belle Cléorise, qui avait été élevée en Crète.

Passons maintenant à l'analyse de *la Comtesse de Savoie*.

La comtesse de Savoie conçoit pour Mandoce, prince de Murcie, un penchant dont elle ne peut se rendre maîtresse. Mandoce partage ses sentimens. Mais ne pouvant être l'un à l'autre (la comtesse étant déja mariée), elle quitte l'Espagne, où elle était allée pour rétablir sa santé, et Mandoce cherche dans les occupations de la guerre à effacer de son esprit et de son cœur les charmes de la princesse.

La comtesse de Savoie revint à Turin. Peu de temps après son retour, son époux partit pour aller au secours du roi d'Angleterre, laissant le gouvernement de ses é tats au comte de Pancallier. Le comte devint éperduement amoureux de sa souveraine, et poussa l'audace jusqu'à oser lui déclarer sa passion. Son aveu fut reçu avec mépris, et de ce moment il médita la plus horrible vengeance. Ce misérable avait un neveu qui portait le même nom que lui, et qui était le seigneur de Savoie le plus beau et le mieux fait. Il lui fit accroire que la comtesse ne le voyait pas avec indifférence, et lui ordonna de se déclarer ouvertement son amant. La calomnie ne trouve malheureusement que trop de bouches qui la propagent. L'amour du jeune Pancallier pour la comtesse devint bientôt la nouvelle de la cour; et cette

nouvelle parvint jusqu'à Mandoce, qui était alors en Sicile.

Séduit par les perfides conseils de son oncle, Pancallier se cacha un jour dans l'appartement de la comtesse. Le ministre fit aussitôt avertir les principaux seigneurs de la cour, et les conduisit à l'appartement de la princesse. Il enfonce la porte, lève une portière, derrière laquelle il savait que son neveu était caché, et lui dit, en lui plongeant le poignard dans le cœur : *Meurs, traître, et que la juste punition de ton audace fasse trembler désormais tous ceux qui voudront t'imiter.* Il s'assure, dans le même moment, de la personne de la comtesse, et la fait garder à vue en attendant la réponse du comte de Savoie, à qui il écrivit ce qui venait de se passer. Le comte ordonna qu'on suivît la loi établie en Lombardie, loi qui condamnait la princesse à la mort, à moins qu'il ne se présentât un chevalier qui, en combattant son accusateur, la justifiât par le sort des armes. Trois mois furent accordés à la comtesse pour trouver un défenseur. Elle fit parvenir un billet à Mandoce, dans lequel elle l'instruisait de son malheur.

Tour-à-tour agité par l'amour et la jalousie, Mandoce se rendit à Turin avec toute la diligence possible. On avait dressé au milieu de la place qui était devant le palais une colonne de marbre blanc où était attachée une espèce

de bouclier, sur lequel celui qui demandait le combat devait faire écrire son nom. Mandoce ne voulant point y mettre le sien, fit seulement écrire qu'un chevalier se déclarait défenseur de la comtesse de Savoie; et aussitôt il alla dans un endroit écarté de la ville, où il avait laissé ses armes.

Persuadé que la valeur, et non la justice déciderait du sort du combat, Pancallier se prépara à soutenir son crime. On demanda à la princesse si elle acceptait l'inconnu pour son défenseur. Elle tira une bague de son doigt, et l'envoya à son chevalier, comme un aveu qu'elle faisait de lui, et le présage de sa victoire. Le combat dura long-temps, sans que l'avantage se décidât d'aucun côté. Enfin, Mandoce irrité de la résistance que lui opposait son adversaire, le pressa si vivement, qu'il l'étendit à ses pieds. Avant de mourir, Pancallier déclara sa trahison, et justifia la comtesse par le récit de tous ses crimes.

Aussitôt sa victoire Mandoce disparut, en laissant ignorer à la comtesse à qui elle était redevable de l'honneur et de la vie. Mais quelque temps après, le comte de Savoie étant mort, il se découvrit, en présentant à la princesse la bague qu'elle lui avait envoyée au moment du combat. La comtesse s'empressa de payer la dette de la reconnaissance et de l'amour, en donnant sa main à l'heureux Mandoce.

Voici les vers que M. de Voltaire adressa à madame de Fontaines, au sujet de ce roman :

La Fayette et Segrais, couple sublime et tendre,
Le modèle avant vous de nos galans écrits,
Des Champs Élyséens sur les ailes des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendrait-on pas, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, et pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la comtesse de Savoie.
Ils avaient bien raison : quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force et la délicatesse,
La simplicité, la noblesse,
Que Fénélon seul avait joint;
Ce naturel aisé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croirait que l'amour vous inspire?
Mais vous vous contentez de vanter son empire.
De Mandoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuse faiblesse
D'une maîtresse,
Qui lui fait, en fuyant, un si charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendresse,
Vous qui les pratiquez si peu?
C'est ainsi que Marot sur sa lyre incrédule,
Du dieu qu'il méconnut prouva la sainteté.
Vous avez pour l'amour aussi peu de scrupule,
Vous ne le servez point, et vous l'avez chanté.

Madame de Fontaines est morte vers l'année 1748.

LEÇON.

DEMANDE. De qui la comtesse de Fontaines était-elle fille ?

RÉPONSE. Du marquis de Givri, ancien commandant de Metz.

D. Quelles particularités a-t-on sur la vie de Madame de Fontaines ?

R. Aucunes.

D. Quels sont ses ouvrages ?

R. Deux petits romans très-ingénieux, dont l'un est intitulé *Amenophis*, et l'autre, *la Comtesse de Savoie.*

D. Ce dernier roman ne valut-il pas à madame de Fontaines quelques vers à sa louange ?

R. Il lui en mérita de bien flatteurs de la part de M. de Voltaire.

D. En quelle année madame de Fontaines est-elle morte ?

R. Vers l'année 1748.

AGRIPPINE.

Agrippine, fille de Germanicus et de Julie Agrippine, naquit dans une ville des Ubiens, nommée alors *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. Son premier époux fut Domitius Ahénobarbus, dont elle eut Néron, qui fut depuis empereur. Elle se maria en secondes noces avec Crispus Possenus, orateur qui avait été deux fois consul.

Crispus étant mort, l'ambitieuse Agrippine porta ses vues sur l'empereur Claude, son oncle; et comme elle était très-belle, et surtout très-artificieuse, elle sut le séduire au point qu'il consentit à lui donner sa main.

Ce premier pas fait, elle songea à exécuter son dessein principal, qui était de placer son fils Néron sur le trône; mais la chose était difficile, Claude ayant un fils à qui l'empire appartenait de droit. Cependant elle fit tant que Claude donna sa fille en mariage à Néron, et bientôt après le revêtit, au préjudice de son propre fils, du pouvoir suprême. Mais Claude s'apercevant, sur la fin de ses jours, qu'il avait été trompé par Agrippine, laissa échapper quelques plaintes pour son fils. L'impératrice les étouffa avant de leur donner le temps

d'être entendues, et Claude paya de sa vie son retour à la tendresse paternelle. Après ce crime, Agrippine ayant consulté les devins sur sa destinée, ils lui répondirent que son fils la ferait mourir *Qu'il me fasse mourir*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne.*

Pendant les premières années que Néron fut sur le trône, il eut pour sa mère tout le respect, toute la reconnaissance qui lui étaient dûs, et lui laissa même diriger les rênes de l'empire. Mais dès qu'elle entreprit de gêner ses desirs, il lui fit sentir qu'il était le maître. Ce prince devint amoureux de Poppée, femme d'Othon, et, désirant de l'épouser, il résolut de répudier Octavie. Agrippine chercha tous les moyens de détourner son fils de ce projet; mais le barbare, irrité des obstacles qu'elle mettait à ses desirs, jura sa mort, et chargea un courtisan, nommé Tigellin, dans lequel il avait la plus grande confiance, d'exécuter cet abominable crime.

Pour y réussir de manière à écarter tout soupçon, il conseilla à Néron de faire construire une galère dont la poupe serait liée au reste du corps, de façon que la chambre de poupe venant à s'écrouler tout-à-coup, et la poupe se déboîtant ensuite du reste du bâtiment, Agrippine fût ensevelie dans la mer sans qu'on pût accuser quelqu'un d'être l'auteur d'un pareil accident.

Néron, applaudissant à l'industrieuse scélératesse de Tigellin, le chargea de faire, sur-le-champ, construire cette galère; et afin de mieux tromper Agrippine, il redoubla ses caresses auprès d'elle. Sitôt que la machine fut achevée, il la fit conduire vis-à-vis de Baules, maison de plaisance qu'il avait près de la mer, et où il se rendit pour passer les cinq jours de fêtes dédiés à la mère des dieux. De là, il écrivit les lettres les plus tendres à Agrippine, et l'engagea à venir prendre part aux divertissemens qui devaient avoir lieu.

Enchantée de l'amour que son fils lui témoignait, Agrippine accepta son invitation. Néron la combla d'honneurs, et la plaça même à table au-dessus de lui. Le repas s'étant prolongé jusqu'à la nuit, Agrippine témoigna le desir d'aller coucher à sa maison de Bayes, distante de deux milles de Baules. Néron, qui vit l'occasion favorable pour l'exécution de ses infâmes desseins, lui conseilla de faire la route par mer. Le temps était beau, la lune dans son plein; Agrippine y consentit. Alors il la reconduisit jusqu'à la porte de son palais, et l'embrassa avec une tendresse faite pour dissiper jusqu'à la plus légère inquiétude.

Voilà Agrippine sur la fatale galère. Dès qu'on est à quelque distance du rivage, un nommé Anicet donne le signal. Mais les ressorts, mal ordonnés, ne jouant qu'à demi,

l'impératrice et sa suivante Acérannie, se trouvent garanties par des bois qui, en tombant, leur forment une espèce de réduit. On fait de vains efforts pour détacher la poupe. La confusion se met dans l'équipage, tout manque, et la galère vient tout doucement échouer assez près de terre.

Forcées de se jeter à l'eau, Agrippine et Acérannie y sautèrent heureusement. Celle-ci, croyant trouver un salut plus assuré et plus prompt, voulut se faire passer pour l'impératrice ; mais cette ruse lui coûta la vie et sauva Agrippine, qui se dérobant sans bruit parmi les coups de rames qu'on donnait à Acérannie, en fut quitte pour une légère blessure, et fut assez heureuse pour gagner terre vis-à-vis le lac Lucrin, où elle trouva une barque de pêcheurs qui la conduisit à Bayes.

Le danger qu'elle venait de courir lui fit faire les plus tristes réflexions. Cependant elle se mit au lit, après avoir eu soin de mettre un appareil sur sa blessure.

Néron, instruit du mauvais succès de son entreprise, et craignant que sa mère ne se doutât que le coup partait de sa main, et ne cherchât à en tirer vengeance, fut saisi d'une frayeur mortelle. Mais les conseils violens de Tigellin ayant fixé sa résolution il donna l'ordre par écrit à Anicet, d'aller faire mourir à l'instant Agrippine. La maison de l'impéra-

trice fut aussitôt investie ; on enfonça les portes, et l'on monta droit à son appartement. Au premier bruit, ses femmes effrayées prirent la fuite. Alors elle s'aperçut qu'elle touchait à sa dernière heure ; et se tenant assise sur son lit, elle dit à Anicet, qui entra suivi de Proculus et d'un autre assassin : « Si vous venez pour apprendre l'état de ma santé, vous pouvez dire à mon fils qu'elle est fort bonne ; mais si c'est pour m'assassiner, je ne croirai jamais qu'il ait commandé ce parricide ».

A peine eut-elle fini ces mots, que son lit fut environné par les trois assassins : Proculus lui lança un coup de bâton sur la tête, et Anicet se disposa à la percer avec son épée. Agrippine le regardant avec fierté, lui dit : « Frappe ce sein, et punis-le d'avoir porté ton maître ». Aussitôt elle reçut plusieurs coups, et mourut baignée dans son sang.

A combien de réflexions une pareille catastrophe ne donne-t-elle pas lieu ? et combien l'on doit s'applaudir de ne pas être placé sur un théâtre où les plus grands crimes ne paraissent que des événemens ordinaires ? Heureuse obscurité, que vous êtes préférable aux grandeurs ! Dans les cabanes, sous le chaume, l'amour, le respect filial ont fixé leur sanctuaire. Là, un vieillard courbé sous le poids des ans, une mère sexagénaire, reçoivent les tendres caresses de leur famille reconnais-

sante : là, ils attendent sans crainte et sans défiance le moment où une mort naturelle viendra fermer leurs yeux. Dans les palais, un soupçon, une vengeance, un intérêt politique, brisent les nœuds les plus sacrés ; et l'homme qui, si le sort l'eût fait naître dans cette classe heureuse qui ne connaît pas la passion fatale de l'ambition, aurait été le meilleur des fils, devient un monstre, un assassin, un parricide.

LEÇON.

DEMANDE. De qui Agrippine était-elle fille?

RÉPONSE. De Germanicus et de Julie Agrippine.

R. Dans quelle ville reçut-elle le jour ?

D. Dans une ville des Ubiens, nommée alors *Colonia Agrippina*, et aujourd'hui *Cologne*.

D. Quel fut son premier époux?

R. Domitius Ahénobarbus, dont elle eut le cruel Néron.

D. Qui épousa-t-elle ensuite?

R. Crispus Possenus; et après sa mort l'empereur Claude, son oncle.

D. Dans quel dessein contracta-t-elle en troisième hyménée?

R. Dans celui de placer son fils Néron sur le trône.

D. Y réussit-elle ?

R. Elle profita de l'empire quelle avait sur son époux pour l'engager à unir sa fille avec Néron, et à le revêtir, au préjudice de son fils, du pouvoir suprême.

D. Claude ne fut-il pas puni de sa faiblesse ?

R. Agrippine ayant surpris ses regrets sur l'injustice qu'il avait eue envers son fils, se défit de lui.

D. Ne fut-elle pas punie à son tour de ce crime abominable ?

R. Elle le fut de la manière la plus cruelle, puisque son propre fils fut son assassin.

D. Quels sont les circonstances de cet évènement.

R. Néron, dans les premiers instans de son règne, eut pour sa mère tout le respect et la reconnaissance qui lui étaient dûs ; mais cette princesse ayant voulu combattre la passion qu'il avait conçue pour Poppée, femme d'Othon, et le détourner de répudier Octavie, il jura sa mort, et charga un courtisan, nommé Tigellin, de l'exécution de ce crime.

D. Quels moyens ce monstre employa-t-il ?

R. Il fit construire une galère dont la chambre de poupe s'écroulant tout-à-coup, devait entraîner dans sa chûte les personne

qui s'y trouvaient renfermées, sans qu'on pût soupçonner quelqu'un d'être l'auteur d'un pareil accident.

D. Néron goûta-t-il cet infâme projet?

R. Il l'approuva, combla sa mère de caresses et l'invita à venir prendre part à des fêtes qu'il donnait à une maison de plaisance qu'il avait près de la mer.

D. La catastrophe eut-elle lieu?

R. Après un repas qui fut prolongé assez avant dans la nuit, l'impératrice monta sur la fatale galère. Lorsqu'on fut en pleine mer, on fit jouer les ressorts, et la machine s'écroula.

D. Ce moment fut-il le dernier d'Agrippine?

R. Non : elle sauta à l'eau avec sa suivante Acérannie, qui, dans l'espoir de se sauver, se fit passer pour l'impératrice, et qui trouva ainsi la mort. Agrippine en fut quitte pour une légère blessure à l'épaule; et, ayant gagné terre vis-à-vis le lac Lucrin, elle se rendit dans sa maison de Bayes, où elle se mit au lit.

D. Néron borna-t-il là sa vengeance?

R. Ce monstre, ayant appris le mauvais succès de sa perfidie, ordonna à Anicet d'aller faire mourir sa mère, qui fut percée de plusieurs coups d'épée, et mourut baignée dans son sang.

Mlle. DE LA VIGNE.

Anne de la Vigne naquit en 1634. Elle était fille d'un médecin de Vernon, et se fit connaître de bonne heure par son talent pour la poésie. C'est sans contredit une des personnes de son sexe qui ont fait le plus d'honneur aux muses françaises, aussi mérita-t-elle l'estime et les éloges de tous les beaux esprits du temps. Parmi les pièces de vers qu'elle publia, son ode intitulé, *Monseigneur le Dauphin au Roi*, mérite la pomme. Voici comme elle fait parler M. le dauphin, fils de Louis XIV, qui dit à son père :

Plus modéré qu'Alexandre,
D'un père victorieux
Je vois l'empire s'étendre
Et n'en suis point envieux.
Que sa valeur triomphante
Ote à mon ardeur naissante
Le moyen de s'éprouver.
Qu'il subjugue tout le monde;
Si son destin me seconde
Je saurai le conserver.

Mademoiselle de la Vigne entreprend ensuite de célébrer les évènemens les plus glorieux de Louis-le-Grand, elle dit en parlant du fameux passage du Rhin :

Mais à sa valeur extrême
Le Rhin semble s'opposer;
Le Rhin, où César lui-même
N'osa jamais s'exposer.
Le roi parle; à sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos guerriers;
Et leur ardeur est si vive,
Que déja sur l'autre rive
Ils ont cueilli des lauriers.

Après avoir publié cette ode, mademoiselle de la Vigne reçut de la main d'un inconnu une petite boîte de coco où était une lyre d'or émaillée, avec une ode à sa louange, dont voici une strophe:

Reçois donc, belle héroïne
Une lyre qu'Apollon
Pour ce dessein te destine.
Souvent son illustre son
A, sous une main divine,
Charmé le sacré vallon:
Trop heureuse qu'elle obtienne
De résonner sous la tienne!

Mademoiselle de la Vigne adressa aussi à mademoiselle de Scudéri une ode pour la féliciter sur le prix qu'elle avait remporté à l'académie française; elle fut fort estimée, et Pelisson la fit imprimer avec la réponse de mademoiselle de Scudéri, à la suite de l'histoire de l'académie française.

Mademoiselle de la Vigne avait été conduite, par une maladie, jusqu'aux portes du

tombeau. Elle reçut, à cette occasion, une lettre supposée des Champs-Élysées. Voici la réponse qu'elle y fit.

Moi, qui sns mourir et renaître,
J'ai vu l'autre monde de près,
Et n'ai point vu le myrte croître
Parmi les funestes cyprès.

Jusqu'aux bords de l'onde infernale
L'amour étend bien son pouvoir;
Mais passé la rive fatale
Le pauvre enfant n'a plus que voir.

Là-bas, dans ces demeures sombres,
Rien ne saurait toucher un cœur:
Croyez-m'en plutôt que les ombres,
Car il n'est rien de plus menteur.

Il en est à mines discrètes
Et d'un entretien décevant;
Mais fiez-vous à leurs fleurettes:
Autant en emporte le vent.

Sans dessein, sans choix, sans étude,
D'autres soupirent tous le jour:
Un certain reste d'habitude
Leur fait encor parler d'amour.

Enfin la mort aux morts ne laisse
De leur amour qu'un souvenir,
Sans que leur défunte tendresse
Leur puisse jamais revenir.

L'objet agréable ou funeste
Sur eux fait peu d'impression:
Ombres qu'ils sont, il ne leur reste
Que les ombres de passion.

C'est une chose insupportable
Que l'entretien d'un trépassé;
Car que sait-il, le misérable,
Que des contes du temps passé?

Aime-t-on des ombres de glace?
Quel feu tient contre leur froideur?
Faites-moi quelqu'autre menace
Si vous voulez me faire peur.

Pour appuyer la prophétie,
Me défends-je avec tant d'effort
De tant d'honnêtes gens en vie,
Pour m'entêter d'un vilain mort?

Quoi! me méprendre de la sorte:
Je suis plus sage, je le sens;
S'il fallait aimer, vive ou morte,
Je saurais bien prendre mon temps.

Mais par bonheur, sans se méprendre
On peut fuir l'amour et ses traits,
Et qui vivant sait s'en défendre,
Il en est quitte pour jamais.

Mademoiselle de la Vigne mourut à Paris, en 1684, à l'âge de cinquante ans.

LEÇON.

Demande. En quelle année mademoiselle de la Vigne naquit-elle?

Réponse. En 1634.

D. De qui était-elle fille?

R. D'un médecin de Vernon.

D. Par quel talent se distingua-t-elle?

R. Par un talent particulier pour la poésie.

D. Quelle est la pièce la plus estimée parmi celles qu'elle a publiées?

R. Son ode intitulée : *Monseigneur le Dauphin au roi.*

D. Que lui valut-elle?

R. Une petite boîte de coco dans laquelle était une lyre dor émaillée, avec une ode à sa louange.

D. Jouit-elle pendant sa vie d'une grande réputation?

R. Oui : les plus beaux esprits de son temps la comblèrent d'éloges.

D. Dans quelle ville, en quelle année et à quel âge mademoiselle de la Vigne est-elle morte?

R. A Paris, en 1684, à l'âge de cinquante ans.

Mme. DACIER.

Anne Lefèvre-Dacier naquit à Saumur sur la fin de 1651. Elle était fille du célèbre Tanneguy-Lefèvre, professeur de belles-lettres à l'académie de cette ville, et de Marie Olivier. Ses parens l'élevèrent dans la religion protestante. Une circonstance assez particulière engagea son père à cultiver en elle ce goût pour les lettres, qui la rendit une des femmes les plus illustres de son siècle. M. Lefèvre, qui n'avait pas découvert le germe de talent dont la nature s'était plu à favoriser sa fille, porta toute son attention sur son fils, et son instruction fut l'unique objet de ses soins. Un jour qu'il lui donnait une leçon en présence de mademoiselle Lefèvre, âgée alors de onze ans, il fit quelques questions qui embarrassèrent l'écolier. Mademoiselle Lefèvre, sans quitter une pièce de tapisserie à laquelle elle travaillait, souffla tout bas à son frère ce qu'il devait répondre. M. Lefèvre l'entendit. Aussi étonné que satisfait de cette découverte, il résolut, dès ce moment, de cultiver des dispositions aussi surprenantes, et fut par la suite bien récompensé de ses peines.

Mademoiselle Lefèvre, malgré l'aridité des sciences auxquelles son père l'appliqua, ne laissa pas que de faire les progrès les plus rapides. La langue latine fut la première qu'elle apprit, et dès qu'elle la connut assez pour comprendre Phèdre et Térence, elle passa à l'étude du grec. Anacréon, Callimaque, Homère et les auteurs tragiques qui ont écrit dans cette langue, la charmèrent à un tel point qu'elle travailla jour et nuit à se les rendre intelligibles. En peu de temps elle se trouva en état d'en sentir toutes les beautés, et la manière dont par la suite elle défendit Homère, prouve suffisammènt combien ce poëte lui fut familier.

La langue italienne, plus facile et plus agréable que celles dont nous venons de parler, devint pour elle un objet de délassement, et la différence qui existe entre le Tasse et Virgile n'échappa pas à sa sagacité.

Parmi les disciples dont l'instruction fut confiée à M. Lefèvre, le jeune Dacier, natif de Castres, dans le haut Languedoc, sut le mieux mériter ses bonnes graces. Cet intérêt fut aussi partagé par sa fille; et les convenances de religion, de naissance et de fortune se trouvant réunies, l'hymen couronna des sentimens d'autant plus durables qu'ils étaient fondés sur une tendresse et une estime réciproques.

La réputation de M. Lefèvre étant parvenue au prince palatin, il lui proposa de venir présider l'université d'Heidelberg, et lui fit à ce sujet les promesses les plus flatteuses. M. Lefèvre accepta les offres du prince; mais au moment où il allait se rendre à sa destination, la mort l'enleva, après onze jours de maladie.

Alors madame Dacier se rendit à Paris, où la renommée avait déja commencé de tresser la couronne immortelle qu'elle lui destinait. Son début fut une traduction de Callimaque. Dès qu'elle en eut fait quelques cahiers, elle les communiqua à M. Huet, sous-précepteur de M. le Dauphin et évêque d'Avranches. Le duc de Montausier, gouverneur du même prince, l'engagea à traduire quelques auteurs latins. La crainte qu'une pareille entreprise ne fût au-dessus de ses forces, empêcha d'abord madame Dacier de répondre aux desirs du duc; mais celui-ci, loin de se rebuter, n'en devint que plus pressant, et il lui rendit une visite où il triompha de sa modeste répugnance, en lui promettant les plus grands avantages pour prix de son travail. Les premiers ouvrages que madame Dacier fit paraître furent le *Florus* et *Eutrope*.

Son nom ne tarda pas à être connu, non-seulement en France, mais encore dans toute l'Europe. Le comte de Conigsmark fut chargé

par Christine, reine de Suède, de la complimenter. Une correspondance s'établit bientôt entre madame Dacier et la princesse, et, en peu de temps, l'intimité et la confiance devinrent si grandes entre ces deux femmes célèbres, que Christine alla jusqu'à presser son amie d'embrasser la religion catholique et de venir faire l'ornement de sa cour. Mais ces offres gracieuses ne séduisirent pas madame Dacier au point de lui faire abandonner la France. Elle publia successivement plusieurs ouvrages traduits du latin. Pour charmer l'ennui que lui causa ce travail pénible, elle donna une traduction d'*Anacréon*, qui eut le plus grand succès. L'éloge qu'en fit Boileau, en disant que personne ne devait plus prétendre à mettre ce charmant auteur en vers, ne fut pas un des moins flatteurs qu'elle reçut. Trois comédies traduites de Plaute parurent ensuite. Enfin en 1664 elle fut reçue à l'académie des Ricovrati de Padoue.

Quelque temps après, elle partit pour Castres avec son mari; et ce fut là que tous deux, après de profondes méditations, abjurèrent la religion protestante.

De retour à Paris, M. et madame Dacier furent présentés au roi par MM. de Montausier et Bossuet, évêque de Meaux. La bonté avec laquelle ce prince les reçut, ajouta encore à la haute considération dont ils jouissaient.

Le *Térence* de Port-Royal ne paraissant pas à madame Dacier une traduction digne de ce poëte comique, elle entreprit de la refaire. Toutes les représentations de ses amis, pour la détourner d'entrer en lice avec ceux qui avaient travaillé à cet ouvrage, furent vaines : elle persista dans son dessein, et n'eut qu'à s'applaudir de sa résistance. Elle commença par traduire quatre comédies ; mais après les avoir relues elle les jeta au feu, en disant que sa traduction sentait la lampe, voulant par-là faire allusion aux matinées d'hiver qu'elle y avait employées. L'application qu'elle mit dans sa seconde tentative lui mérita la pomme : on ne parla que de son *Térence* ; celui de Port-Royal fut mis dans l'oubli.

Ce n'est que loin du tumulte des villes, dans une douce et agréable retraite, qu'on peut réellement se livrer à l'étude. Ce fut à M. de Harlai, premier président du parlement de Paris, que M. et madame Dacier durent ce plaisir enchanteur. Ce magistrat, l'exemple et l'honneur de son siècle, leur prêta sa maison de Mesnil-Montant ; deux fois par semaine il allait y goûter les charmes de leur entretien. Là, après et avant un souper où l'amitié et la confiance présidaient, il entendait des fragmens de leur traduction, des réflexions de l'empereur Marc-Antoine, avec des remarques. Ce fut pour ainsi dire sous ses yeux que

ce livre, auquel on ajouta la vie de cet empereur, fut terminé ; et il parut en 1691, sous ses auspices.

Le bonheur qui suivait madame Dacier dans la brillante carrière des lettres l'abandonna dans les objets de ses plus chères affections. Elle perdit un fils âgé de dix ans, à l'éducation duquel elle avait présidé, et qui donnait les plus grandes espérances. Deux filles lui restaient : l'une se fit religieuse à l'abbaye de Longchamps ; l'autre eut le même sort que son frère, et périt à dix-huit ans. C'est dans la préface de l'*Iliade* que madame Dacier a élevé à la mémoire de sa fille un monument que le temps ne détruira jamais. Voici comme cette tendre mère exprime sa douleur :

« Je me préparais à reprendre l'*Odyssée* et à » la mettre en état de suivre l'*Iliade* de près ; » mais, frappée d'un coup funeste qui m'accable, je ne puis rien promettre de moi ; je » n'ai plus de force que pour me plaindre. » Qu'il soit permis à une mère affligée de se » livrer un moment à sa douleur. Je sais bien » que je ne dois pas exiger qu'on ait pour moi » la même complaisance qu'on a eu pour de » grands hommes anciens et modernes, qui, » dans la même situation où je me trouve, se » sont plaints de leur malheur ; mais j'espère » que l'humanité seule portera le public à ne » pas refuser à ma faiblesse ce qu'on a accordé

» à leur mérite ; jamais on ne s'est plaint dans
» une plus forte occasion. Il nous restait une
» fille aimable qui était toute notre consola-
» tion, qui avait parfaitement répondu à nos
» soins et rempli nos vœux, qui était ornée de
» toutes les vertus, et qui, par la vivacité,
» l'étendue et la solidité de son esprit et par
» les talens les plus agréables, rendait déli-
» cieux tous les momens de notre vie ; la mort
» vient de nous la ravir. Dieu n'a pas voulu
» conserver jusqu'à la fin de nos jours une fé-
» licité si grande. J'ai perdu une amie et une
» compagne fidèle ; nous n'avions jamais été
» séparées un seul moment depuis son en-
» fance. Quelles lectures ! quels entretiens !
» quels amusemens ! Elle entrait dans toutes
» mes occupations ; elle me déterminait sou-
» vent dans mes doutes ; souvent même elle
» m'éclairait par des traits qu'un sentiment vif
» et délicat laissait échapper. Tout cela s'est
» évanoui comme un songe : à ce commerce
» si plein de charmes, succède la solitude et
» l'horreur. Tout se convertit pour nous en
» amertume ; les lettres mêmes, accoutumées
» à calmer les plus grandes afflictions, ne font
» qu'augmenter la nôtre par les cruels sou-
» venirs qu'elles réveillent en nous. Il ne m'est
» donc pas possible de me mettre si vîte à un
» ouvrage qui m'est devenu si triste : il faut
» attendre qu'il eût plu à Dieu de me donner

» la force de surmonter ma douleur et de
» m'accoutumer à une privation si cruelle ».

Madame Dacier entreprit avec son mari de traduire Plutarque ; mais elle discontinua ce travail après avoir fait deux vies, et laissa à M. Dacier l'honneur de faire connaître ce célèbre écrivain.

Ce fut Homère qui fut cause de cet abandon de madame Dacier. Sensible aux beautés de ce grand poëte, elle s'y adonna tout entière ; mais de combien de peines et de difficultés cette noble entreprise ne fut-elle pas suivie ! Mécontente d'elle-même, elle ne trouvait pas qu'elle approchait assez de l'original, et recommençant jusqu'à six ou sept fois les mêmes morceaux, elle écrivait à la marge : *je n'y suis pas encore.* Enfin, à force de constance et de courage, elle acheva l'*Iliade*, qui fut publiée en 1711.

Dans le même temps, M. de Lamotte fit paraître une traduction en vers du même poëme. Mais plus sévère, ou pour mieux dire plus enthousiaste que madame Dacier, il traita fort mal dans sa préface le poëte grec. Sa critique s'étendit aussi sur la traduction en prose. Madame Dacier, se sentant offensée, défendit Homère et elle-même dans un ouvrage qui avait pour titre : *Traité des causes de la corruption du goût*, lequel eut le plus grand succès. Cependant on ne saurait approuver le peu

de modération avec laquelle il fut écrit. Madame Dacier, en faisant preuve d'érudition, n'en fit pas de douceur, et s'attira par-là les choses désobligeantes que lui répondit M. de Lamotte.

Cette dispute littéraire, qui fut très-vive, l'eût été encore davantage sans M. de Valincour, secrétaire-général de la marine, qui réunit, dans un souper charmant, les parties belligérantes. La politesse de M. de Lamotte désarma la colère de madame Dacier, et la réconciliation qui en fut la suite enleva fort heureusement au public le malin plaisir qu'il trouve toujours à voir les auteurs se déchirer.

L'*Odyssée* succéda à l'*Ilyade*. Ulysse en est le héros. Après avoir saccagé Troyes, il voyage dans différens pays, afin de s'instruire des mœurs des peuples chez lesquels il séjourne. Le desir de retourner dans sa patrie et d'y ramener ses compagnons, s'empare de son cœur. Les maux qu'il éprouve sur mer sont innombrables. Cependant il triomphe de tous les obstacles et arrive à Ithaque, où il se fait reconnaitre par sa femme Pénélope et par ses sujets. Ce poëme, dont le but principal est d'instruire et de donner des leçons de morale, commence d'une manière simple et tranquille. On peut en juger par cette première invocation :

« Muse, conte-moi les aventures de cet

» homme prudent, qui, après avoir ruiné la
» ville sacrée de Troyes, fut errant plusieurs
» années en divers pays, visita les villes de
» différens peuples et s'instruisit de leurs cou-
» tumes et de leurs mœurs. Il souffrit des
» peines infinies sur la mer pendant qu'il tra-
» vaillait à sauver sa vie et à procurer à ses
» compagnons un heureux retour. Mais tous
» ses soins furent inutiles; ces malheureux
» périrent tous par leur folie. Les insensés!
» ils eurent l'impiété de se nourrir des trou-
» peaux de bœufs qui étaient consacrés au So-
» leil, et ce dieu irrité les punit de ce sacrilège.
» Déesse, fille de Jupiter, daigne nous ap-
» prendre aussi une partie des aventures de ce
» héros ».

Madame Dacier quitta la trompette d'Homère pour prendre la flûte harmonieuse du galant Anacréon. Les poésies de cet auteur n'ont rien perdu dans la prose élégante du traducteur. On y retrouve le style naturel et les graces naïves de l'original. La seconde pièce va servir d'exemple.

« La nature ayant donné les cornes aux tau-
» reaux; aux chevaux, les pieds infatiga-
» bles; aux lièvres, la vitesse; aux lions, le
» courage; aux poissons, les nageoires; les
» ailes aux oiseaux; aux hommes la prudence,
» elle n'eut plus rien dont elle put faire pré-
» sent aux femmes : que leur donna-t-elle

» donc ? la beauté, qui leur tient lieu de dards » et de boucliers : car il n'y a rien qui puisse » résister à une belle ».

Madame Dacier donna aussi une traduction des œuvres de Sapho et de celles d'Aristophane, de Plaute, de Térence, de Callimaque, etc. Elle voulait aussi traduire Virgile ; mais les infirmités qui la tourmentèrent les deux dernières années de sa vie, l'empêchèrent de faire ce travail.

La nature s'était plu à réunir dans cette femme incomparable les qualités du cœur et celles de l'esprit. Un courage admirable, une fermeté à toute épreuve, une bonté inaltérable ne se démentirent jamais dans sa vie privée. Mais ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est la charité ardente qu'elle eut toujours pour les pauvres.

Tant de talens et de vertus étaient bien faits pour inspirer de l'amour-propre ; madame Dacier n'en fut que plus modeste. Jamais elle ne laissa apercevoir aux personnes qui faisaient sa société intime sa supériorité ; elle se mettait à leur portée, au risque même de passer pour une femme ordinaire. Nous allons citer à ce sujet une anecdote assez singulière.

Il est d'usage parmi les savans étrangers et particulièrement parmi ceux qui habitent le Nord, de visiter, lorsqu'ils voyagent, ceux qui cultivent les talens avec quelque réputa-

tion; et pour avoir acte de cette visite, ils les prient de mettre sur un livre qu'ils ont grand soin de porter avec eux, leur nom, accompagné d'une sentence. Un Allemand vint voir madame Dacier et lui présenta son livre, où se trouvaient les noms des hommes les plus savans de l'Europe. Madame Dacier se défendit de s'inscrire au milieu de tant de personnes illustres. L'étranger ne se rebuta pas, et malgré des refus multipliés, revint constamment à la charge. Fatiguée de ses importunités, madame Dacier prit la plume et écrivit à côté de son nom ce vers de Sophocle :

Le silence est l'ornement des femmes.

L'Allemand se retira plein de respect et d'admiration pour madame Dacier.

On voulut vainement engager notre savante dans les querelles de religion qui affligèrent alors l'église. Elle répondit à ceux qui voulaient connaître sa façon de penser : « Que » ce n'était nullement aux femmes à se mêler » de si grandes affaires; qu'elles devaient se » contenter de gémir et de prier Dieu qu'il » éclairât ceux qui devaient appaiser ces trou- » bles par leurs décisions ».

Plusieurs personnes l'ont aussi engagée à traduire quelques livres de l'Écriture-Sainte et d'y joindre ses remarques; mais elle s'en est défendue, en disant « qu'une femme de-

» vait lire l'Écriture-Sainte, la bien méditer,
» régler sur elle tous ses devoirs et garder le
» silence que S. Paul lui impose ».

La glorieuse carrière de madame Dacier fut terminée par une maladie douloureuse qui l'emporta le 17 août 1720. Elle fit promettre à ceux qui assistèrent à ses derniers momens qu'elle serait enterrée sans que l'église fût tendue de noir, comme c'était et comme c'est encore aujourd'hui la coutume. Elle craignait que ces ornemens dont on tapisse les églises ne fussent des enseignes de la vanité, et elle disait « que le jour où l'ame d'un fidèle allait
» recevoir la palme éternelle des mains du
» divin Créateur, devait être pour l'église un
» jour de triomphe et non un jour de deuil ».
C'est à Saint-Germain-l'Auxerrois que son corps fut déposé.

Madame Dacier doit être mise au rang des plus illustres critiques et des femmes les plus savantes dont la France ait à se glorifier.

LEÇON.

Demande. Dans quelle ville et en quelle année madame Dacier naquit-elle?

Réponse. A Saumur, en 1651.

D. De qui était-elle fille?

R. Du célébre Tanneguy-Lefèvre, et de Marie Olivier.

D. Dans quelle religion fut-elle élevée ?

R. Dans la religion protestante.

D. A quelle circonstance dut-elle l'éducation brillante quelle reçut ?

R. Son père donnait un jour, en sa présence, une leçon de grammaire à son fils. L'écolier était embarrassé de répondre aux questions qu'on lui faisait. Madame Dacier, qui n'avait alors que onze ans, et qui travaillait à une pièce de tapisserie, soufla à son frère ce qu'il devait dire. M. Lefèvre l'entendit, et résolut, de ce moment, de cultiver des dispositions si surprenantes.

D. Les progrès de madame Dacier furent-ils rapides ?

R. Oui : elle apprit en très-peu de temps les langues latine, grecque et italienne.

D. Qui épousa-t-elle ?

R. Le plus studieux des disciples de M. Lefèvre, nommé Dacier.

D. Par quel ouvrage madame Dacier débuta-t-elle ?

R. Par une traduction de Callimaque.

D. La rendit-elle publique ?

R. Non : les premiers ouvrages qu'elle fit paraître furent le *Florus* et *Eutrope*.

D. Quelle reine la fit complimenter par son ambassadeur ?

R. Christine, reine de Suède.

D. A quelle académie fut-elle reçue ?

R. A celle des Ricovrati de Padoue.

D. N'abjura-t-elle pas la religion protestante ?

R. Son époux et elle, après de profondes méditations, embrassèrent la religion catholique.

D. Quels auteurs anciens traduisit-elle ?

R. Plaute, Térence, Homère, Sapho, Aristophane, etc.

D. Quelles furent les qualités particulières de madame Dacier ?

R. Une grande modestie, un admirable courage, une inaltérable bonté, une fermeté à toute épreuve, et ce qui est au-dessus de tout éloge, une charité ardente pour les pauvres.

D. En quelle année et à quel âge madame Dacier mourut-elle.

R. En 1720, à l'âge de soixante-neuf ans.

D. Où fut-elle enterrée.

R. A Saint-Germain-l'Auxerrois.

FIN DU TOME PREMIER.

598056
SBN

TABLE

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

18.3.30–

